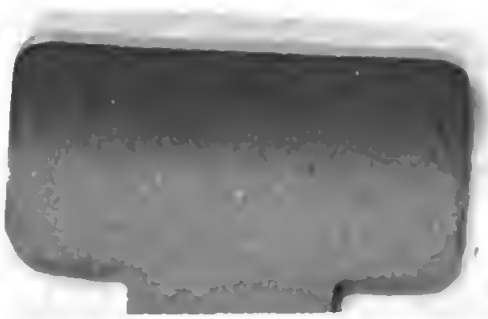
BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII
B
33
NAPOLI



Digitized by Google

ESSAI
SUR LES
PRÉJUGÉS,
OU

De l'influence des opinions sur les mœurs & sur le bonheur des Hommes.

Ouvrage contenant

L'APOLOGIE DE LA PHILOSOHIE.

Pr Mr. D. M.

Assiduitate quotidianâ & consuetudine oculorum assuescunt animi, neque admirantur neque requirunt rationes earum rerum quas vident.

CICERO DE NAT. DIOR. LIB. II.

A LONDRES,

M. DCCLXXVII.

B. R. P. NEAPOL.

LETTRE

DE L'AUTEUR à M. D. L.

VOUS avez paru deſirer, mon cher Ami, que je donnaſſe plus d'étendue à ma Diſſertation du Philoſophe *: c'eſt pour me conformer à ce deſir que j'ai entrepris cet Ouvrage, dont je rends votre amitié dépoſitaire. Je ſouhaite que vous en ſoyez content. Vous y trouverez du moins une Apologie raiſonnée de la Philoſophie, de tous tems ſi dénigrée par les Fripons & les Sots. Avant tout, j'ai commencé par l'examen de la queſtion*; s'il eſt utile d'annoncer la vérité aux hommes, & ſi elle ne peut pas ſouvent leur devenir dangereuſe; *Problême qui m'a ſemblé n'avoir point*

* Cette Diſſertation eſt de feu M. Du Marſais; elle eſt inſérée dans un Recueil publié ſous le titre de *Nouvelles Libertés de Penſer.*

été juſqu'à préſent ſuffiſamment éclairci, puiſque de bons eſprits paroiſſent encore incertains de ce qu'ils doivent en penſer. C'eſt à vous, mon ami, de juger ſi j'ai bien ou mal réuſſi quand à la forme; car pour le fond, je ſai que mes ſentimens ſont conformes aux vôtres. Dans le monde où nous ſommes, chacun ſe pique d'aimer la vérité; cependant perſonne ne veut l'entendre, & bien des gens condamnent ceux qui oſent l'annoncer. Il eſt vrai que les apôtres du menſonge paroiſſent devoir encore longtems être ici-bas les plus forts: voilà, ſans doute, pourquoi communément l'on s'imagine que la raiſon a tort. Elle n'eſt point faite pour avoir tort auprès de vous; vous la cultivez, vous cherchez la vérité; &, en dépit de l'envie, vous

aimez la philoſophie ; ainſi celui qui prend en main leur cauſe a des droits ſur votre amitié .....

Je ſuis, &c. *D. M.*

Paris le 7 Mars 1750.

ESSAI

SUR LES

PRÉJUGÉS

SOMMAIRE DE L'OUVRAGE.

L'Ignorance, les erreurs & les préjugés des hommes ſont les ſources de leurs maux. La vérité en eſt le remède. Apologie de la philoſophie. De ſon utilité dans la politique & la morale. De l'influence des préjuges religieux & politiques

ſur les mœurs des hommes ; ils ont beſoin de lumieres pour être heureux & vertueux. La vériré doit, tôt ou tard, triompher de l'erreur.

CHAPITRE I.

De la Vérité; de son utilité; des sources de nos préjugés.

SI la nature de l'homme l'oblige, dans chaque instant de sa durée, de tendre vers le bonheur, ou de chercher à rendre son existence agréable ; il lui est avantageux d'en trouver les moyens & d'écarter les obstacles qui s'opposent à sa pente naturelle. Celà posé, la vérité est nécessaire à l'homme, & l'erreur ne peut jamais lui être que dangereuse. » La vérité, dit Hobbes, n'in-
» téresse les hommes que parce qu'elle
» leur est utile & nécessaire ; les con-
» noissances humaines, pour êtres utiles,
» doivent être évidentes & vraies : il
» n'est point d'évidence sans le témoi-
» gnage de nos sens : toute connois-
» sance qui n'est point évidente n'est
» qu'une opinion ».

L'opinion est la raine du monde. » Nos
» volontés, dit le même philosophe,

» ſuivent nos opinions, & nos actions » ſuivent nos opinions; voilà comment » le monde eſt gouverné par l'opinion. » Mais l'opinion n'eſt que la vérité ou la fauſſeté établie ſans examen dans l'eſprit des mortels; les opinions univerſelles ſont celles qui ſont généralement admiſes par les hommes de tout pays; les opinions nationnales ſont celles qui ſont adoptées par des nations particulieres. Comment diſtinguer ſi ces opinions ſont vraies ou fauſſes? C'eſt en recourant à l'expérience & à la raiſon, qui en eſt le fruit; c'eſt en examinant ſi ces opinions ſont réellement & conſtamment avantageuſes au grand nombre; c'eſt en peſant leurs avantages contre leurs déſavantages; c'eſt en conſidérant les effets néceſſaires qu'elles produiſent ſur ceux qui les ont embraſſées & ſur les êtres avec qui ils vivent en ſociété.

Ainſi ce n'eſt qu'à l'aide de l'expérience que nous pouvons découvrir la vérité. Mais qu'eſt-ce que la vérité? C'eſt la connoiſſance des rapports qui ſubſiſtent entre les êtres agiſſant les uns ſur les autres; ou, ſi l'on veut, c'eſt la conformité qui ſe trouve entre

les jugemens que nous portons des êtres & les qualités que ces êtres renferment réellement. Lorſque je dis que *le fanatiſme eſt un mal*, je dis une vérité, confirmée par l'expérience de tous les ſiecles, & ſentie par tous ceux que leurs préjugés n'empêchent point de connoître les rapports ſubſiſtans entre des hommes réunis en ſociété, où tout nous prouve que les opinions religieuſes ont produit de tout tems les plus affreux ravages. Lorſque je dis que *le deſpotiſme eſt un abus funeſte & deſtructeur*, je dis une vérité, vu que l'expérience de tous les âges nous prouve invinciblement qu'un pouvoir arbitraire eſt nuiſible & aux peuples ſur qui on l'exerce, & à ceux par qui ce pouvoir eſt exercé. Lorſque je dis que *la vertu eſt néceſſaire aux hommes*, je dis une vérité, fondée ſur les rapports conſtans qui ſubſiſtent entre les hommes, ſur leurs devoirs réciproques, ſur ce qu'ils ſe doivent à eux mêmes en conſéquence de leur tendance vers le bonheur.

Socrate diſoit *que la vertu & la vérité étoient la même chôſe.* Il eût parlé plus juſte s'il eût dit que la vertu eſt

une ſuite de la vérité ; celle-ci, en nous découvrant nos rapports, ou les liens qui nous uniſſent avec les êtres de notre eſpece, & le but que nous nous propoſons à chaque inſtant, nous fait connoître la néceſſité de nous conduire de la maniere la plus propre à mériter l'affection, l'eſtime & les ſecours des êtres dont nous avons un beſoin continuel, & de nous abſtenir également de ce qui pourroit leur déplaire ou ſe tourner contre nous-mêmes.

Nous voyons donc que, dès le premier pas, la vérité nous montre combien la vertu eſt néceſſaire à un être rempli de beſoins, vivant en ſociété, pour ſe mettre à portée de les ſatisfaire avec facilité. La vertu n'eſt autre choſe qu'une diſpoſition permanente à faire ce qui eſt ſolidement utile aux êtres de l'eſpece humaine & à nous mêmes » La vérité, dit Wollaſton, n'eſt que » la conformité à la nature ; ainſi, en » ſuivant la vérité, l'on ne peut jamais » combattre la nature. » Zénon a dit avant lui que la perfection de l'homme conſiſtoit à vivre conformément a la nature qui nous conduit à la vertu. Enfin Juvenal nous dit que jamais la

raiſon ne nous parle un langage différent de celui de la nature *

C'eſt donc dans la nature même de l'homme qu'il faut puiſer la vérité : c'eſt la vérité qui nous conduit à la vertu : la vertu n'eſt que l'utilité conſtante & & véritable des êtres de l'eſpece humaine ; ſans la vertu, ils tendroient inutilement au bonheur. D'où il faut conclure que, ſans la vérité, les hommes ne peuvent être ni vertueux ni heureux, & par conſéquent que la vérité ſera toujours le plus preſſant des beſoins pour des Stres deſtinés à vivre en ſociété

Ce que nous appellons la raiſon n'eſt que la vérité découverte par l'expérience, méditée par la réflexion, & appliquée à la conduite de la vie. A l'aide de la raiſon, nous diſtinguons ce qui nous peut nuire de ce qui peut nous être utile, ce que nous devons chercher ou fuir. L'expérience nous fait connoître ce qui nous eſt avantageux réellement & pour toujours, & ce qui n'a pour nous que des avantages frivoles & paſſagers ; en conſéquence la

* *Nunquam aliud natura, aliud ſapientia dicit.* JUVENAL. Satyr. 14. vers 321.

raiſon nous décide en faveur de ce qui peut nous procurer le bonheur le plus durable & le plus permanent ; c'eſt celui qui convient le mieux à un être forcé par ſa nature à deſirer conſtamment une exiſtence heureuſe. Ainſi, ſans la vérité, l'homme n'a ni expérience ni raiſon ; il n'a point de règle ſûre, il marche au haſard dans le ſentier raboteux de la vie ; il demeure dans une enfance perpétuelle ; il eſt la victime de ſes préjugés, c'eſt-à-dire des jugemens qu'il porte ou des opinions qu'il adopte avant d'avoir examiné. Son imprudence finit toujours par le rendre malheureux : dupe de ſes jugemens inconſidérés, il n'a des idées vraies de rien il marche d'erreurs en erreurs, il eſt à chaque pas le jouet infortuné de ſon inexpérience propre ou du caprice des aveugles qui le guident. *

En effet, parmi les êtres qui s'appellent *raiſonnables* par excellence nous

* Si, comme on vient de dire, le *préjugé eſt un jugement porté avant d'examiner*, il eſt clair que toutes les opinions religieuſes & politiques des hommes ne ſont que des *préjugés*, vû qu'ils ne peuvent examiner les premières ſans crime, & les dernières ſans danger.

en trouvons très-peu qui faſſent uſage de la raiſon. Le genre humain entier eſt, de race en race, la dupe & la victime de ſes préjugés en tout gente. Méditer, conſulter l'expérience, exercer ſa raiſon, l'appliquer à ſa conduite ſont des occupations inconnues du plus grand nombre des mortels. Penſer par ſoi-même eſt, pour la plupart, d'entre eux un travail auſſi pénible qu'inuſité; leurs paſſions, leurs affaires, leurs plaiſirs, leurs tempéramens; leur pareſſe, leurs diſpoſitions naturelles les empêchent de chercher la vérité; il eſt rare qu'ils ſentent aſſez vivement l'intérêt qu'ils ont de la découvrir pour s'en occuper ſérieuſement; ils trouvent bien plus commode & plus court de ſe laiſſer entraîner par l'autorité, par l'exemple, par les opinions reçues, par les uſages établis, par des habitudes machinales. * L'ignorance rend les peuples crédules; leur inexpérience & leur

* *Pauci ſunt qui conſillo ſe ſuaque diſponant; cæteri eorum more quæ fluminibus innatant, non eunt, ſed feruntur.* Senec. Epiſt. XXIII. Il dit ailleurs. *Qui pecorum ritu ſequuntur antecedentium gregem pergentes, non quâ eundum eſt ſed quâ itur.*
SENECA DE VITÂ BEATÂ C. I.

incapacité les oblige d'accorder une confiance aveugle à ceux qui s'arrogent le droit excluſif de penſer pour eux, de régler leurs opinions, de fixer leur conduite & leur ſort. Ainſi accoutumés à ſe laiſſer guider, ils ſe trouvent dans l'impoſſibilité de ſavoir où on les mene, de déméler ſi les idées qu'on leur inſpire ſont vraies ou fauſſes, utiles ou nuiſibles. Les hommes qui ſe ſont mis en poſſeſſion de régler les deſtinées des autres, ſont toujours tentés d'abuſer de leur crédulité; ils trouvent pour l'ordinaire des avantages momentanés à les tromper; ils ſe croient intéreſſés à perpétuer leurs erreurs ou leur inexpérience; ils ſe font un devoir de les éblouir, de les embarraſſer, de les effrayer ſur le danger de penſer par eux-mêmes & de conſulter la raiſon; ils leur montrent les recherches qu'ils pourroient faire, comme inutiles, criminelles, pernicieuſes; ils calomnient la nature & la raiſon, ils les font paſſer pour des guides infidèles; enfin, à force de terreurs, de myſtères, d'obſcurités, & d'incertitudes, ils parviennent à étouffer dans l'homme le deſir même de chercher la vérité, à écraſer la na-

ture ſous le poids de leur autorité, à ſoumettre la raiſon au joug de leur fantaiſie. Les hommes ſentent-ils des maux & ſe plaignent-ils des calamités qu'ils éprouvent, leurs guides leur donnent habilement le change & les empêchent de remonter à la vraie ſource de leurs peines, qui ſe trouve toujours dans leurs funeſtes préjugés.

C'eſt ainſi que les miniſtres de la Religion, devenus en tout pays les premiers inſtituteurs des peuples, ont juré une haine immortelle à la raiſon, à la ſcience, à la vérité. Accoutumée à commander aux mortels de la part des puiſſances inviſibles qu'elle ſuppoſe les arbitres de leurs deſtinées, la ſuperſtition les accable de craintes, les étourdit par ſes merveilles, les enlace par ſes myſtères, tour à tour les amuſe & les effraie par ſes fables. Après avoir ainſi préoccupé & dérouté l'eſprit humain, elle lui perſuade facilement qu'elle ſeule eſt en poſſeſſion de la vérité; qu'elle fournit ſeule les moyens de conduire au bonheur; que la raiſon, l'évidence & la nature ſont des guides qui ne pourront mener qu'à la perdition les hommes qu'elle aſſure aveuglés par leur

essence & incapables de marcher sans sa lumiere divine. Par ce lâche artifice, on leur montre leurs sens comme infidèles & trompeurs, l'expérience comme suspecte, la vérité comme impossible à démêler, comme environnée de ténèbres épaisses, tandis qu'elle se montre sans peine à tout mortel qui veut écarter les nuages dont l'imposture s'efforce de l'environner.

Le gouvernement, partout honteusement ligué avec la superstition, appuye de tout son pouvoir ses sinistres projets. Séduite par des intérêts passagers, dans lesquels elle fait consister sa grandeur & sa puissance, la politique se croit obligée de tromper les peuples, de les retenir dans leurs tristes préjugés, d'anéantir dans tous les cœurs le desir de s'instruire & l'amour de la vérité. Cette politique, aveugle & déraisonnable elle-même, ne veut que des sujets aveugles & privés de raison; elle hait ceux qui cherchent à s'éclairer eux-mêmes, & punit cruellement quiconque ose déchirer ou lever le voile de l'erreur. Les secousses effrayantes que si souvent, les préjugés populaires ont excitées dans les empires, ne sont point

capables de détromper les chefs des peuples ; ils s'obſtinent à regarder l'ignorance & l'abrutiſſement comme utiles ; la raiſon, la ſcience, la vérité, comme les plus grands ennemis du repos des nations & du pouvoir des ſouverains.

L'éducation, confiée aux miniſtres de la ſuperſtition, ne ſemble par-tout ſe propoſer que d'infecter, de bonne heure, l'eſprit humain d'opinions déraiſonnables, d'abſurdités choquantes, de terreurs affligeantes ; dès le ſeuil de la vie l'homme s'abbreuve de folies ; il s'habitue à prendre pour des vérités démontrées une foule d'erreurs qui ne ſeront utiles qu'aux impoſteurs, dont l'intérêt eſt de le façonner au joug, de l'abrutir, de l'égarer pour en faire l'inſtrument de leurs paſſions & le ſoutien de leur pouvoir uſurpé. Par-là, les ſociétés ſe rempliſſent d'ignorans fanatiques & turbulens ; qui ne connoiſſent rien de plus important que d'être aveuglément ſoumis aux déciſions capricieuſes de leurs guides ſpirituels, & d'embraſſer avec chaleur leurs intérêts, toujours contraires à ceux de la ſociété.

Après s'être ainſi, dès l'enfance, empoiſonné dans la coupe de lerreur, l'homme tombe dans la ſociété; là il trouve tous ſes ſemblables imbus des mêmes opinions, qu'aucun d'entre eux ne s'eſt donné la peine d'examiner; il s'y confirme donc de plus en plus; l'exemple fortifie, chaque jour, ſes préjugés en lui; il ne lui vient pas même dans l'eſprit de s'aſſurer de la ſolidité des principes, des inſtitutions, des uſages qu'il voit revêtus de l'approbation univerſelle; en conſéquence, il ne penſe plus, il ne raiſonne plus, il s'oſtine dans ſes idées: ſi par hazard il entrevoit la vérité, il referme auſſitôt les yeux, il s'accommode à la façon de penſer générale; entouré d'inſenſés, il craindroit le ridicule, le blâme ou les châtimens, s'il s'il ne partageoit point le délire épidémique.

Voilà comment tout conſpire, en ce monde, a dépraver la raiſon humaine, à étouffer la lumiere, à mettre l'homme en garde contre la vérité. C'eſt ainſi que les mortels ſont devenus par leur imprudence les complices de ceux qui les aveuglent & les tiennent dans les fers. C'eſt en les trompant au nom des Dieux

que les Prêtres ſont parvenus à les rendre étrangers à la raiſon, dupes de l'ignorance, opiniâtrément oppoſés à l'évidence, ennemis de leurs propre repos & de celui des autres. Les oppreſſeurs de la terre ont profité de leurs préjugés religieux pour s'arroger le droit cruel de les fouler aux pieds, de les dépouiller, de les ſacrifier à leurs fantaiſies. Par une ſuite de leurs opinions extravagantes les hommes ſont par-tout plongés dans la ſervitude; ils baiſent humblement leurs chaînes; ils ſe croient obligés de ſouffrir ſans murmurer, ils perdent l'idée même de jamais voir ceſſer les miſeres, ſous leſquelles ils ſe perſuadent que le ciel les condamne à gémir ici-bas.

Les mortels ainſi égarés par la terreur, avilis & découragés par leurs préjugés religieux & politiques, ne ſont par tout que des enfans ſans raiſon, des eſclaves puſillanimes, inquiets, malfaiſans. Leurs opinions ſacrées les rendent arrogans, entêtés, turbulens, ſéditieux, intolérans, inhumains; ou bien ces mêmes opinions, ſuivant leurs tempéramens, les jettent dans le mépris d'eux-mêmes, dans l'apathie, dans une honteuſe léthargie, qui les empêchent de

ſonger à ſe rendre utiles. Leurs préjugés politiques les font dépendre le plus ſouvent d'un pouvoir inique, qui les diviſe d'intérêts, qui les met en guerre les uns avec les autres, qui ne répand ſes faveurs que ſur ceux qui ſecondent ſes vues pernicieuſes.

D'où l'on voit que les mobiles les plus puiſſans conſpirent à briſer les nœuds qui devroient unir le Citoyen à la Société & aux êtres qui l'environnent Ce n'eſt pas encore tout, il eſt perpétuellement énivré de mille objets futiles, desquels l'opinion l'accoutume dès l'âge le plus tendre à faire dépendre ſon bonheur: en conſéquence il devient ambitieux, il ſoupire pour des diſtinctions frivoles; pour des grandeurs puériles, il brûle de s'élever au deſſus des autres, il deſire ardemment des places qui le mettent à portée de vexer & d'opprimer impunément; il ſe croit malheureux quand il ne lui eſt point permis de prendre part aux dépouilles de ſa patrie. Dévoré d'une ſoif inextinguible pour les richeſſes, il ne croit jamais pouvoir en acquérir aſſez pour ſatisfaire l'inconſtance de ſes paſſions; de ſon luxe, de ſes fantaiſies; il porte envie à tous

ceux que l'opinion du vulgaire imbécille lui fait regarder comme plus heureux & plus favorisés que lui; il cherche à s'égaler a eux, à les imiter, à les supplanter; il emploie, pour réussir, la ruse, la fourberie, la trahison, le crime; il se croit tout permis pour devenir heureux; & les opinions de ses concitoyens, toujours favorables aux succès, l'encouragent à la perversité, ou étouffent bientôt en lui les remords passagers que pourroient lui causer ses forfaits. D'ailleurs il voit par-tout le crime honoré, approuvé, autorisé, récompensé par le pouvoir suprême, applaudi par la voix publique, légitimé, pour ainsi dire, par le consentement tacite d'une société qui n'ose point réclamer. *

Corrompu par tant de causes, le citoyen n'est point tenté de régler sa conduite; il voit le vice, le déréglement, l'indécence, la débauche respectés dans les grands; il voit la dissolution, les

* L'illustre Président de Thou dit, dans la Préface de son histoire „ qu'un Etat est perdu, „ dès que ceux qui gouvernent ne distinguent „ plus les gens de bien des méchans. „ *Eam civitatem interire necesse est, cujus præfecti probos ab improbis discernere nesciunt.*

voluptés honteuſes, la corruption des mœurs traitées de bagatelles & incapables de nuire à la réputation, à l'avancemenr à la fortune; il voit l'oppreſſion, l'injuſtice, la rapine & la fraude regardées comme des moyens naturels de parvenir; enfin il voit la religion toujours prête à laver tous les forfaits & à tout pardonner au nom de la divinité. Dès-lors, raſſuré pour ce monde & pour l'autre, l'homme ne connoît plus de frein; l'uſage & les exemples de tant de criminels heureux, calment les cris de ſa conſcience importune; il eſt ſans mœurs; &, dans la Société, depuis les chefs juſqu'aux derniers de ſes ſujets, l'on ne trouve qu'une chaîne immenſe de vices, qui forme une barriere impénétrable à la raiſon.

La ſcience, les talens, les connoiſſances utiles ne ſont pas moins négligées que les mœurs. La naiſſance, le crédit, l'opulence, la faveur, l'intrigue, la baſſeſſe étant les ſeuls moyens de parvenir aux places, perſonne ne ſe trouve intéreſſé à ſe procurer, à grande peine, les lumieres néceſſaires pour les remplir. D'ailleurs les dépoſitaires de l'autorité, très-ſouvent incapables, négligens

corrompus eux-mêmes, ne ſont point en état d'apprécier le mérite dans les autres ; ils le dédaignent, ils le haïſſent; le génie leur fait ombrage ou leur ſemble ridicule ; la probité les gêne & les condamne, la vertu leur déplaît. Ainſi les grands talens ſont le partage de quelques hommes obſcurs, qui deviennent des objets de haine & de mépris pour la grandeur hautaine ; elle ne répand les bienfaits que ſur des ames rampantes, à qui la fraude, la lâcheté, la ſoupleſſe, la complaiſance tiennent lieu de mérite & de capacité. Ainſi le ſort des nations eſt communément livré à des mains incapables & ſouillées ; la félicité des peuples eſt immolée aux caprices de quelques enfans remplis de vanité & de folie, qui ſe tranſmettent les uns aux autres le droit excluſif de ſe jouer de la patrie, que leur inexpérience conduit auſſi ſûrement à ſa ruine que leur méchanceté.

Il eſt donc évident que l'ignorance eſt la ſource commune des erreurs du genre humain ; ſes préjugés ſont les vraies cauſes des malheurs qui l'aſſiégent de toutes parts ; ſes guides ſpirituels l'allarment, l'inquiétent, le rendent frénétique,

que, ou bien étouffent ſon énergie juſque dans le fond de ſon ame : ſes guides temporels l'aſſerviſſent, l'oppriment, le corrompent & croient avoir tout gagné quand ils règnent ſur des miſérables. Ainſi l'état de ſociété, qui ſembloit deſtiné à multiplier les biens & les plaiſirs de l'homme, n'eſt qu'un fléau pour lui; il y vit plus malheureux que dans l'état ſauvage.

CHAPITRE II.

La Vérité eſt le remède des maux du genre humain. De la raiſon, & des avantages qu'elle procure.

IL eſt évident que la faculté de communiquer ſes idées eſt un des plus grands avantages que la nature ait donné aux êtres de l'eſpèce humaine ; c'eſt à cette faculté que la ſociété eſt redevable de ſes douceurs. A l'aide de la parole les hommes raſſemblés ſont à portée de ſe faire part de leurs expériences, de leurs découvertes, de leurs conſeils, de leurs ſecours. C'eſt ainſi qu'en met-

tant en commun leurs forces, leurs réflexions, leurs talens, ils ſont bien plus en état de repouſſer les maux & de ſe procurer des biens que s'ils vivoient iſolés ou ſéparés les uns des autres. Ainſi la libre communication des idées eſt eſſentielle à la vie ſociale. L'homme qui ment ou qui trompe trahit la ſociété; celui qui lui refuſe ſes talens & les vérités qui lui ſont néceſſaires, eſt un membre inutile; celui qui met obſtacle à la communication des idées eſt un ennemi public, un violateur impie de l'ordre ſocial, un tyran qui s'oppoſe au bonheur des humains.

C'eſt dans la vérité qu'il faut chercher les moyens de multiplier les biens & d'écarter les maux de la ſociété: la vérité, librement communiquée, peut ſeule perfectionner la vie ſociale, civiliſer les hommes, amortir en eux l'eſprit farouche & ſauvage, rectifier les opinions qui les rendent vicieux, inſenſés, imprudens, & qui ſouvent les replongent dans leur ſtupidité & leur férocité primitives. Cette vérité fera rougir tout citoyen raiſonnable & policé de ces fables puériles dont les nations dans leur enfance ſe ſont follement abbreu-

vées ; devenu plus ſenſé & moins crédule, il ſentira l'inutilité de ces dogmes inintelligibles, de ces myſtères inconcevables, dont le ſacerdoce s'eſt ſervi de tout tems pour redoubler les ténèbres des habitans de la terre, & pour les tromper ſur la vraie cauſe de leurs maux ; il reconnoîtra la cruelle folie de ces nations qui cent fois ſe ſont égorgées pour des ſyſtêmes abſurdes qu'elles ne comprenoient point. Enfin plus éclairé, plus prudent & plus doux, l'homme ſociable ſe convaincra du danger de ces religions qui ſi ſouvent ont été les prétextes des animoſités, des perſécutions, des violences, des carnages, des révoltes, des aſſaſſinats & de tous ces excès également funeſtes pour les nations & pour ceux qui les gouvernent.

La vérité rectifiera pareillement les opinions fauſſes que les peuples ſe ſont faites ſur la politique : l'expérience les convaincra du danger de confier un pouvoir arbitraire & ſans bornes à des hommes qu'une puiſſance démeſurée doit néceſſairement précipiter dans le vice & la licence. Les ſociétés reconnoîtront qu'elles ne ſe ſont formées que pour

augmenter leur bien être ; qu'elles ont conſenti à être gouvernées pour obtenir plus aiſément ce qu'elles ſe propoſent, & non pour procurer à quelques citoyens la faculté de les accabler ſous le poids d'un pouvoir, qu'on ne peut regarder que comme une uſurpation & une violence, dès qu'il ceſſe de faire jouir les nations de la liberté, de la propriété, de la ſûreté. Cette vérité fera ſentir à ces princes que ce deſpotiſme deſtructeur, pour lequel on les voit par-tout ſoupirer, ne ſert qu'à creuſer plus ou moins promptement le tombeau commun des ſouverains & des ſujets. Cette vérité leur prouvera la futilité d'une politique qui ſe fait un principe de tromper les peuples, de les aſſervir à des prêtres, de donner à ceux-ci le droit excluſif de les inſtruire ou plutôt de les aveugler. * Cette vérité fera

* Les chefs de la ſociété ne ſemblent point faire attention au pouvoir immenſe que la prédication donne au clergé. Des milliers d'hommes, uniquement attachés aux intérêts de leur corps, ſont à portée de remuer les paſſions de tout un peuple, & l'expérience nous prouve que ſouvent leurs harangues ſacrées ont donné aux peuples ſuperſtitieux le ſignal de la révolte. L'auteur d'Hudibras appelle la chaire *le tambour eccléſiaſtique.*

connoître à ces ſouverains la cruelle extravagance dont ils ſe rendent coupables en ſe mêlant des querelles excitées par les plus méchans, les plus trompeurs, les plus turbulens de leurs ſujets; elle leur prouvera qu'ils agiſſent directement contre leurs propres intérêts & contre ceux de l'état, quand ils ont l'injuſtice de perſécuter, de violenter la penſée, de tourmenter des citoyens utiles pour des ſyſtêmes dignes de mépris. Cette vérité convaincra les mêmes ſouverains qu'en travaillant à la grandeur du ſacerdoce, en le comblant de richeſſes, d'honneurs, de prérogatives, ils ne font que diminuer leur propre puiſſance & ſuſciter à leur autorité propre une autorité rivale, que l'expérience de tous les âges montre aſſez forte pour ébranler & renverſer les trônes.

En un mot quand les Princes de la terre conſulteront la vérité, ils ſentiront que leurs vrais intérêts ſont les mêmes que ceux des peuples qu'ils gouvernent; ils ſe détromperont de l'utilité fauſſe & paſſagère du menſonge, ils trouveront dans l'équité les fondemens du pouvoir le plus ſolide; dans la vertu

la vraie baſe des empires ; dans les lumières & la raiſon des nations les vrais remèdes contre leurs maux ; dans la deſtruction des préjugés des reſſources abondantes ; dans le bonheur de leurs ſujets les appuis les plus fermes de la grandeur réelle, de la puiſſance véritable, de la ſûreté permanente des ſouverains ; dans une tolérance univerſelle & dans la liberté de penſer le préſervatif aſſuré contre les révolutions, les fureurs, les guerres, les attentats que la ſuperſtition & le fanatiſme ont de tout tems produits ſur la terre.

Guidés par la vérité, les chefs des nations ſentiront les dangers & les conſéquences fatales qui accompagnent à préſent toutes les inſtitutions humaines ; pour lors l'utilité réelle & permanente de la ſociété ſera la meſure invariable de leurs jugemens ſur les loix, ſur les coutumes, ſur les uſages, ſur les opinions, ſur les mœurs des hommes ; en un mot ils reconnoîtront qu'il n'eſt point d'erreur qui n'ait des ſuites funeſtes ; qu'il n'eſt point de préjugé qui ne produiſe tôt ou tard les effets les plus nuiſibles & les plus étendus ; enfin qu'il n'eſt

point de folie qui ne ſe puniſſe elle-même. *

L'habitude a tellement identifié l'eſprit humain avec les erreurs ſans nombre dont il eſt le jouet, que des perſonnes très-éclairées d'ailleurs ſemblent quelquefois douter s'il eſt utile & ſage de dire la vérité, & ſi l'on ne feroit pas plus de mal que de bien aux hommes en les détrompant de leurs préjugés. Pour peu que l'on réfléchiſſe, l'on trouvera facilement la ſolution de ce problême, & l'on ſera forcé de reconnoître que douter des avantages de la vérité, c'eſt douter s'il vaut mieux pour eux d'être heureux que malheureux, raiſonnables qu'inſenſés, vertueux que vicieux, paiſibles que furieux : c'eſt douter ſi les mortels marcheront plus ſûrement au grand jour que dans les ténèbres; c'eſt douter s'il leur eſt plus avantageux de connoître les maux compliqués dont ils ſouffrent & d'y porter les remedes convenables, que de languir & de périr des calamités durables qui les minent à leur inſçu.

* *Omnis ſtultitia laborat faſtidio ſui.*

SENEC.

Les hommes ne ſont par-tout ſi corrompus & ſi malheureux que parce que tout conſpire à leur cacher la vérité. L'erreur, l'ignorance, les préjugés ſont évidemment les ſources du mal moral, ou de la perverſité générale que l'on voit régner dans le monde. Ce mal moral devient à ſon tour une ſource intariſſable de maux phyſiques dont les nations entières ſont chaque jour les victimes déplorables. D'où viennent ces carnages, ces guerres continuelles, ces férocités indignes d'êtres raiſonnables dont notre globe eſt perpétuellement enſanglanté ? Ces déſordres ſi révoltans ſont dûs aux idées fauſſes que des ſouverains & des peuples entiers ſe ſont faites de la gloire ; les princes s'énervent pour acquérir de la puiſſance ; ils s'appauvriſſent dans l'idée d'augmenter leurs richeſſes ; ils immolent des millions d'hommes pour ſe procurer des forces ; dans toutes leurs entrepriſes, ils ſemblent tourner le dos à la félicité vers laquelle ils croient s'acheminer. A quelle cauſe ſont dûes ces diſettes, ces campagnes incultes & ſtériles, ces habitans languiſſans dans la faim & la miſère, ces dépopulations, ces contagions ? C'eſt

à l'ambition, à la négligence, à l'avidité de ces chefs qui ont la folie de prétendre être opulens, puiſſans conſidérés à la tête d'un peuple réduit à la mendicité & découragé par des injuſtices multipliées. Quelle eſt la ſource de ces paſſions effrénées qui font que tant de ſouverains ne ſemblent occupés que des moyens de rendre de jour en jour leurs ſujets plus malheureux ? C'eſt l'ignorance où ils ſont de l'art de gouverner, des liens qui les uniſſent à leurs concitoyens, des devoirs qui ſont les appuis réciproques des nations & de leurs chefs ; c'eſt la flatterie de ceux qui les entourent & qui profitent des dépouilles de leurs concitoyens ; il ſe ſervent du ſouverain, qu'ils prennent ſoin d'aveugler, comme d'un inſtrument pour écraſer les peuples & l'abbreuver de leur ſang. Comment les peuples ſemblent-ils conſentir à tous les maux qu'on leur fait ? Quelle cauſe eſt aſſez puiſſante pour les forcer à ſe laiſſer piller, opprimer & conduire à la mort ? Cette merveille eſt dûe à la ſuperſtition ; elle tranſforme aux yeux des peuples les princes les plus méchans en des divinités, faites pour ſuivre impuné-

ment tous leurs caprices, & pour diſpoſer arbitrairement du ſort de la race humaine. Par quel renverſement, des prêtres oiſifs, querelleurs, factieux, jouiſſent-ils de la conſidération, des privilèges, de l'opulence, au milieu des ſociétés indigentes qu'ils dévorent ? C'eſt que des princes & des peuples également ſuperſtitieux s'imaginent que ces hommes merveilleux ſont indiſpenſablement néceſſaires à leur bien-être ; c'eſt que des deſpotes aveugles ont beſoin de leurs menſonges pour tenir leurs ſujets ſous le joug. Enfin pourquoi les nations ſe trouvent-elles remplies d'hommes pervers ? C'eſt que l'éducation n'en fait que des eſclaves ; c'eſt que l'exemple, l'habitude, l'opinion, l'uſage, l'autorité conſpirent à les rendre méchans ; c'eſt que l'erreur leur montre un bien-être imaginaire dans des objets qu'ils ne peuvent ſe procurer qu'en ſe déchirant les uns les autres. *

Ce ſont donc viſiblement les préjugés des hommes qui les éloignent à cha-

* *Id honeſtum putant quod à pleriſque laudatur.*
CICERO.

que pas de la félicité vers laquelle ils croient tendre ſans ceſſe. La religion leur montre leur bonheur dans les régions de l'Empyrée ; à force de preſtiges & de fables elle empêche l'homme d'appercevoir la route facile que la nature lui préſenteroit, ſi au lieu de fixer obſtinément ſes yeux vers le ciel il conſentoit à regarder à ſes pieds. Quand par hazard cette religion lui montre des vérités, elles ſont toujours entremêlées de menſonges & de fictions propres à rendre ſes principes incertains. En fondant la morale ſur la volonté des dieux, elle la fonde réellement ſur l'autorité de quelques fourbes qui ſe chargent de parler au nom de ces puiſſances inviſibles, qui leur font toujours tenir le langage le plus conforme à leurs propres intérêts, & ſouvent le plus contraire au bien-être de la ſociété.

Ainſi tout nous prouve l'importance de guérir les mortels de leurs préjugés religieux, qui font naître leurs préjugés politiques, tandis que ceux-ci corrompent leurs mœurs en obſcurciſſant la connoiſſance des rapports qui ſubſiſtent entre eux. Les hommes ne ſont ſi mal-

heureux, ſi vicieux, ſi diviſés d'intérêts, ſi inconſidérés dans leurs paſſions, ſi lâchement ſoumis à leurs tyrans religieux & politiques, ſi étrangers à la vérité, ſi ennemis du bien qu'on veut leur faire, que parce que dès l'enfance on leur met un bandeau ſur les yeux, auquel la tyrannie les empêche de jamais porter la main; ils ſont forcés de reſter aveugles, afin de ne point appercevoir les abîmes où des aveugles ſe croient intéreſſés de les conduire; ils chériſſent leurs erreurs parce que leurs ſuperſtitions, leurs gouvernemens, leurs loix, leurs opinions, les exemples journaliers les apprivoiſent avec elles, & leur montrent du danger à vouloir s'en défaire. La vérité leur ſeroit chère ſi on leur permettoit d'être raiſonnables; ils ſeroient raiſonnables s'ils connoiſſoient leurs véritables intérêts; ces guides qui les trompent aujourd'hui, s'ils n'étoient point eux-mêmes aveuglés par des préjugés, ſentiroient que leur intérêt propre eſt de ſuivre la raiſon, de chercher la vérité, & de la montrer aux autres, ce qui leur donneroit un aſcendant bien plus sûr & plus durable que celui qui

n'eſt dû qu'au menſonge & aux preſtiges de l'opinion.

Preſque en tout tems & en tout pays les hommes ſentent qu'ils ſont malheureux, mais ne ſachant à qui s'en prendre de leurs maux, quand ils ſont portés à l'excès, ils aiguiſent leurs couteaux & s'en frappent les uns les autres : enfin laſſés de répandre du ſang, ils s'arrêtent, & ſont tout ſurpris de voir que leurs maux, au lieu de diminuer, n'ont fait que s'aggraver & ſe multiplier. Faute de connoître les remèdes qu'ils pourroient y appliquer, ils recommencent bientôt à ſe frapper de nouveau. C'eſt ainſi que nous voyons ſouvent les peuples par des révoltes, des maſſacres, des guerres civiles ſe venger d'un tyran qui les opprime pour tomber entre les mains d'un tyran nouveau, qui leur avoit fait eſpérer la fin de leurs misères. C'eſt ainſi que des nations fatiguées d'une ſuperſtition incommode & violente l'abandonnent quelquefois pour en adopter une plus douce, qui finit bientôt par les plonger dans de nouvelles diſputes & de nouvelles fureurs, ſouvent pires que les premieres. En un mot nous voyons par

toute la terre les hommes faiſant des efforts pour adoucir leur ſort ſans jamais y parvenir. Ils ne ceſſent de s'égorger que quand la vérité s'eſt montrée. En effet le caractere diſtinctif de la vérité eſt d'être également & conſtamment avantageuſe à tous les partis, tandis que le menſonge, utile pour quelques inſtans ſeulement à quelques individus, eſt toujours nuiſible à tous les autres.

C'eſt l'apparence du vrai que l'homme adore dans le menſonge; il n'aime ſes erreurs que parce qu'on les lui montre ſous les traits de la vérité; il n'eſt attaché aux objets divers de ſes folles paſſions que parce qu'il s'eſt fauſſement perſuadé que c'eſt d'eux que dépend ſa félicité; il ne tient opiniâtrément à ſes habitudes les plus vicieuſes que parce qu'il ne voit point les maux qui en découlent; il n'eſt ſi paiſiblement malheureux ſous le joug des puiſſances inviſibles & viſibles que parce qu'il ſe figure qu'en voulant s'y ſouſtraire il attireroit ſur lui-même des malheurs plus grands encore. Enfin les tyrans qui l'affligent n'appéſantiſſent continuellement ſes chaînes & ne pourſuivent la vérité avec

tant de fureur que parce qu'ils ont des idées fauſſes de la puiſſance, parce qu'ils s'imaginent que l'on n'a point de pouvoir ſi l'on n'a celui de nuire, que l'on n'eſt point obéi ſi l'on n'eſt craint par ceux dont il faudroit ſe faire aimer.

„ L'homme, a dit un philoſophe, „ n'eſt ſi contraire à la raiſon que par- „ ce qu'il s'imagine que la raiſon lui „ eſt contraire. » Diſons la même choſe de la vérité; l'homme ne la craint que parce qu'il croit qu'elle peut lui nuire; il ne fait le mal, il ne ſe repaît d'illuſions, de préjugés, de chimères, que parce que tout concourt à lui montrer ſon bonheur dans des opinions & dans une conduite qui ſont réellement ſon malheur. *

Pour découvrir la vérité il faut, com-

* St. Auguſtin dit : *hoc quod amant volunt eſſe veritatem.* M. Nicole a dit depuis : „ nous n'ai- „ mons pas les choſes parce qu'elles ſont vraies, „ mais nous les croyons vraies parce que nous „ les aimons „ *V. Eſſais de Morale Tom. II.* Hobbes dit que *toutes les fois que la raiſon s'oppoſe à l'homme, l'homme s'oppoſe à la raiſon.* V. ſon Epitre dédicatoire au Comte de Newcaſtle. Céſar avoit dit avant eux : *Quæ volumus & credimus libenter, & quæ ſentimus ipſi reliquos ſentire ſperamus* DE BELLO GALLIC. LIB. II. CAP. 27.

me on l'a dit, recourir à l'expérience; pour faire des expériences sûres il faut des organes sains & bien conſtitués; la ſuite de ces expériences recueillies par la mémoire & appliquées à la conduite d'un être ſenſible, intelligent, amoureux de ſon bien-être, conſtitue la raiſon. Ainſi ſans la vérité l'homme ne peut être raiſonnable. Comment veut-on qu'il ſoit capable de faire des expériences vraies tandis qu'il eſt infecté dès l'enfance d'une fièvre contagieuſe qui le mine continuellement & le plonge dans la langueur, ou qui par intervalles le jette dans des accès de fureur? La ſuperſtition eſt une contagion héréditaire qui ſaiſit l'homme dès le berceau; ſuivant ſon tempérament, elle l'abbat, elle le rend lâche & puſillanime, elle lui ôte le pouvoir & le courage de s'inſtruire, ou bien elle excite en lui des tranſports qui le rendent également incapable d'expérience & de raiſon. Si la force de ſon tempérament fait qu'il réſiſte à la violence de ſon mal, n'y eſt il pas à chaque inſtant replongé par les craintes dont l'accablent ſes guides ſacrés? Le premier principe de leur politique ne fut-il pas

toujours de proſcrire l'expérience, de déprimer la raiſon humaine, de la ſoumettre à leur propre autorité, d'interdire l'uſage du jugement, de mettre en défiance contre les ſens, de faire craindre la vérité ? *

Priver l'homme d'expérience, c'eſt rendre ſes organes inutiles pour lui ; lui interdire l'uſage de la raiſon c'eſt lui défendre les moyens d'être heureux ; lui cacher la vérité c'eſt vouloir qu'il s'égare. En effet comment veut-on qu'il travaille à ſon bonheur propre ou qu'il s'occupe de celui des autres s'il ne connoît les objets qu'il doit déſirer ou craindre, rechercher ou éviter ? Comment découvrira-t-il la nature de ces objets, s'il ne lui eſt point permis de les exa-

* Les ennemis de la raiſon humaine nous répètent ſans ceſſe que l'expérience eſt douteuſe, que les ſens nous trompent, que leur témoignage eſt ſuſpect, &c. Nous leur demanderons ſi l'imagination & l'enthouſiaſme, qu'il leur plaît d'appeller *illumination*, *inſpiration*, *révélation*, *grace*, ſont des guides plus ſûrs que l'expérience ou que les ſens ? Nos ſens peuvent nous tromper, ſans doute, & nous faire porter des jugemens précipités lorſqu'ils ſont viciés, ou lorſque nous ne réfléchiſſons point. La réflexion nous ſert à redreſſer les erreurs de nos ſens.

miner par lui-même, & s'il ne les voit jamais que par les yeux de ceux qui ſont ou des dupes ou des menteurs intéreſſés à le tromper ? Enfin comment l'homme peut il devenir un être raiſonnable s'il lui eſt défendu d'exercer ſa raiſon ſur les objets les plus importans à ſa félicité ?

C'eſt pourtant ſur la raiſon que l'on fonde la dignité de l'homme & ſa prééminence ſur les autres animaux. Que deviendra cette ſupériorité, ſi l'on ne lui permet point de faire uſage de ſa prérogative ? Comment cette même religion qui fait de l'homme le favori de la providence, l'objet unique de ſes travaux, ſe plaît-elle à le dégrader enſuite au point de lui faire un devoir de ne point raiſonner, de s'avillir & de ſe mettre au niveau des bêtes ? C'eſt dans la raiſon que conſiſte la dignité de l'homme, c'eſt par ſon ſecours qu'il conſerve ſon être & qu'il peut rendre ſon exiſtence heureuſe ; ſans elle il n'eſt plus qu'un automate, incapable de rien faire pour ſa félicité. En effet n'eſt ce pas la raiſon qui le rend ſociable ? Ne lui fait-elle pas ſentir qu'il a beſoin de ſes ſemblables pour ſe procurer les biens que

ſon cœur deſire, & pour réſiſter aux maux que ſa faibleſſe l'empêcheroit d'écarter ? N'eſt ce pas la raiſon aidée de l'expérience, qui lui ſuggère les moyens de ſoutenir, de défendre & de rendre agréable pour lui-même une ſociété dont les intérêts ſont invariablement unis aux ſiens ? N'eſt-ce pas la raiſon, éclairée par la vérité, qui prouve à l'homme que ſa conſervation, ſa ſûreté, ſes plaiſirs dépendent des ſecours de ſes aſſociés, & de la conduite qu'il doit tenir pour obtenir leur bienveillance ? Ainſi la morale eſt fondée ſur la raiſon qui n'eſt rien elle-même ſans l'expérience & ſans la vérité.

C'eſt la raiſon qui pour l'intérêt des peuples oblige peu-à-peu la férocité ſauvage & impétueuſe de céder au droit des gens ; elle leur découvre les nœuds qui uniſſent les nations aux nations, les citoyens à leurs concitoyens, les hommes avec les hommes. C'eſt la raiſon qui fixe les droits des ſouverains & des ſujets ; elle découvre au légiſlateur les mobiles qu'il doit mettre en uſage pour contenir & prévenir les paſſions nuiſibles & pour exciter & diriger celles qui ſont avantageuſes à l'Etat ;

c'eſt la raiſon qui ſuggère à la politique les voies les plus ſûres pour contenter les beſoins des nations, pour veiller à leur défenſe, pour les rendre puiſſantes & fortunées.

C'eſt la raiſon qui dans l'intérieur des familles montre à tout homme les avantages des nœuds qui uniſſent l'époux avec ſon épouſe, le père avec l'enfant, l'ami avec ſon ami; elle lui découvre les moyens de reſſerrer ces liens, d'empêcher qu'ils ne bleſſent, de prévenir leur diſſolution, enfin d'alimenter dans les cœurs des autres les ſentimens néceſſaires à ſa propre félicité. D'où l'on voit que ſans la vérité, ſans l'expérience, ſans la raiſon l'homme ne peut avoir des idées juſtes ni ſur la morale ni ſur le gouvernement, ni ſur aucun de ſes devoirs. Il ne peut être ni homme ni citoyen. La vérité doit guider l'expérience & celle-ci conduit à la raiſon, qui nous prouvera toujours que nous chercherions vainement un bonheur ſolide & durable ſans la vertu; & que le moyen le plus ſûr d'établir notre félicité en ce monde eſt de la fonder ſur un commerce conſtant de bienfaits & de ſecours

C'eſt encore l'expérience qui toujours occupée du ſoin de perfectionner notre ſort fait éclorre pour nous les ſciences, les arts, l'induſtrie & cette foule de connoiſſances ſoit utiles, ſoit agréables, qui rendent à l'homme ſon exiſtence plus chère; ſa vie ſe paſſe à faire des expériences qui ont pour but de conſerver ſon être, d'en écarter la douleur, de l'inſtruire des vraies qualités des objets qui l'entourent, de les tourner à ſon profit, de diverſifier ſes ſenſations, de multiplier ſes ſens. C'eſt ainſi que l'expérience parvient à ſoumettre, pour ainſi dire, la nature entière aux beſoins, aux plaiſirs, aux fantaiſies de l'homme, qui, étant l'être le plus agiſſant, ſemble exercer ſur la terre l'empire le plus abſolu, au point qu'il ſe perſuade que la nature entière n'a que lui ſeul pour objet dans ſes travaux.

La morale eſt l'expérience appliquée à la conduite de l'homme en ſociété; la politique eſt l'expérience appliquée au gouvernement des états; les ſciences ſont l'expérience appliquée aux objets divers dont il peut réſulter ſoit de l'utilité, ſoit de l'agrément pour les hommes; l'induſtrie n'eſt que l'expérience

appliquée aux beſoins des hommes à meſure qu'ils ſe multiplient. Les nations ſauvages ſont celles qui n'ont eu l'occaſion que de faire un petit nombre d'expériences, ou qui n'ont point appris tout le parti qu'elles peuvent tirer de leurs facultés, & des objets que la nature leur préſente ; l'homme ſauvage, ainſi qu'un jeune enfant, eſt dénué d'expérience, ou ne connoît que peu de vérités. Empêcher les peuples de s'éclairer, c'eſt vouloir les tenir dans une enfance perpétuelle, ou vouloir les ramener à l'état des ſauvages.

Lorſqu'un père avertit ſon enfant de ſe garantir du feu, en lui diſant qu'il peut en réſulter de la douleur ; il lui annonce une vérité que l'expérience l'a mis lui-même à portée de connoître ; cet enfant que ſon inexpérience rend imprudent, n'eſt-il pas intéreſſé à s'inſtruire d'une vérité d'où dépend ſa ſûreté ? Lorſque le philoſophe apprend aux nations que la ſuperſtition eſt un feu dévorant qui finit communément par embraſer les peuples & par les exciter à leur propre deſtruction, ne leur découvre-t-il point une vérité confirmée par l'expérience d'un grand nom-

bre de ſiècles ? Lorſque le ſage fait ſentir aux ſouverains & aux ſujets que le pouvoir abſolu eſt une arme également dangereuſe pour les uns & pour les autres, ne leur annonce-t-il pas une vérité fondée ſur l'expérience de tous les tems, qui prouve que ſous un tel gouvernement le deſpote privé de puiſſance réelle finit par régner ſur de vaſtes ſolitudes, ne commande qu'à des eſclaves chagrin, qui tôt ou tard s'en prendront à leur tyran des malheurs qu'ils éprouvent ?

Ceux qui prétendent qu'on ne doit point annoncer la vérité aux hommes font à-peu-près ce raiſonnement. » Le » feu eſt néceſſaire aux hommes, cet » élément eſt pour eux de la plus grande utilité, il ne faut done point les » avertir de ſes dangers, il vaut mieux » qu'ils demeurent expoſés à périr à » chaque inſtant par imprudence que » d'être mis en garde contre un élément deſtructeur, qui duement appliqué leur procure de très-grands » avantages..... » l'oppreſſion eſt un » mal accablant pour les peuples ; l'équité & la liberté ſont néceſſaires à » leur bien-être, mais il n'eſt point à

» propos de les avertir des maux que » leur fait l'oppreſſion, ni de leur en » indiquer les remèdes; ce ſeroit leur » annoncer une vérité fâcheuſe qui les » dégoûteroit d'un mauvais gouverne- » ment: quand les hommes ſont une » fois malheureux il vaut mieux qu'ils » continuent de l'être que de les faire » ſonger aux moyens de rendre leur » ſort plus déſirable. »

On tient à peu-près le même langage à l'égard de la ſuperſtition. » Nous » ſavons, nous dit-on, que la ſuperſti- » tion eſt une dangereuſe chimère, qui » de tout tems fit les plus grands maux » au genre humain; mais nous la voyons » partout ſolidement établie; les nations » qu'elle mine & détruit lui ſont très - » attachées; un malade qui ignore ſon » mal n'eſt jamais en danger: ainſi laiſ- » ſons aux hommes leurs erreurs ſa- » crées, qu'ils continuent à s'abreuver » de fiel & de poiſon; il vaut mieux » leur laiſſer la langueur qui les acca- » ble ou la frénéſie qui les tranſporte, » que de leur rendre des forces ou leur » donner un calme & un bien - être » auxquels ils ne ſont point accoutumés, » dont ils abuſeroient peut-être; l'hom-

» me

» me malade eſt moins à craindre que » lorſqu'il eſt en ſanté. «

Non, la vérité ne peut jamais être funeſte aux hommes ; elle ne peut être à craindre que pour ceux qui ſe croient fauſſement intéreſſés à les tromper. L'homme de bien eſt-il donc fait pour ſe rendre complice de la violence & de l'impoſture ? Pour peu qu'il réfléchiſſe, il ſaura que toute erreur, tout préjugé ſont nuiſibles à la terre ; il connoîtra ſur-tout les dangers infinis qui réſultent de nos erreurs religieuſes. Plus nous regardons ces erreurs comme importantes, plus elles ſont propres à nous rendre inſenſés, à troubler notre eſprit, à produire des ravages. Quelle apparence qu'un homme qui ſe fait un principe de s'aveugler & de renoncer à ſa raiſon dans la choſe qu'il regarde comme la plus eſſentielle pour lui, l'écoute en toute autre choſe ? En effet, pour peu que nous y réfléchiſſions, nous verrons dans les preſtiges de la religion la vraie ſource des préjugés en tout genre dont le genre humain eſt imbu. C'eſt la ſuperſtition qui corrompt les ſouverains ; les paſſions, les vices & les préjugés de ces ſouverains infectent la ſociété ; la

ſuperſtition détruit la morale en ſubſtituant ſes dogmes mobiles, fabuleux, & ſes extravagances à des vertus réelles. L'éducation, l'habitude, l'exemple, l'autorité concourent à donner une durée éternelle à des erreurs dont les ſuites néceſſaires ſont de multiplier les vices, & de rendre les hommes ennemis de toute vérité. Les tyrans la haïſſent parce qu'elle porte la lumiere ſur des excès dont ils ſont forcés de rougir : le ſacerdoce la pourſuit & la décrie, parce que c'eſt au menſonge que ſon exiſtence eſt attachée ; les grands la redoutent parce que c'eſt ſur les préjugés des peuples avilis que leur grandeur eſt fondée ; enfin le peuple la rejette parce qu'il eſt ignorant, & incapable d'examiner par lui-même la valeur des objets pour leſquelles il conſerve une vénération machinale & un reſpect héréditaire ; enfin ce peuple craint la vérité, parce ſes prêtres & ſes tyrans ne lui ont inſpiré que de l'horreur pour elle.

Il n'eſt point d'erreur utile au genre humain ; il n'eſt point de préjugé qui n'ait des ſuites plus ou moins terribles pour la ſociété. Les principes de la morale exigent la même exactitude que

le calcul ; une ſuppoſition fauſſe ſuffit pour falſifier tout calcul & le rendre inutile : la vérité n'eſt dangereuſe que lorsqu'elle eſt alliée avec l'erreur : la morale eſt fondée ſur l'intérêt du genre humain ; fondez-la ſur la religion, vous la rendrez vague, incertaine & flottante : la politique eſt fondée ſur les beſoins de la ſociété ; ſi vous la fondez ſur la volonté d'un deſpote, elle n'aura plus de ſolidité : l'autorité ſouveraine eſt fondée ſur la volonté des peuples ; donnez-lui pour baſe l'autorité divine, & bientôt les ſouverains en abuſeront pour rendre leurs ſujets malheureux & ſe plonger dans le crime : les rangs, les diſtinctions, les dignités doivent être fondés ſur les ſervices réels que les citoyens rendent à leur patrie ; fondez-les ſur le haſard de la naiſſance, ſur la faveur d'un ſouverain, ſur la vénalité, & bientôt les plus inutiles des citoyens ſeront les plus honorés & les mieux récompenſés. Il ne peut point y avoir de mœurs, il ne peut point y avoir de bonne éducation, par-tout où c'eſt l'argent & non le talent qui conduit aux grandes places ; fondez l'éducation ſur tout ce qu'il

vous plaira, ſi elle ne promet rien de ſûr, de grand; ſi elle ne donne point de récompenſes, vous la fondez ſur une baſe étroite & peu ſolide. Tout le monde regarde la fauſſeté, la fourberie, le menſonge comme des choſes odieuſes & déteſtables; n'y auroit-il donc que ſur les objets les plus intéreſſans pour les hommes qu'il fût permis de les tromper ſans conſéquence?

Si nous entrons dans les détails de la vie humaine, tout nous prouvera qu'il n'eſt point de préjugés qui ne ſoit accompagné de conſéquences infinies. Nous voyons par-tout les préjugés des peuples s'oppoſer très-ſouvent au bien même que l'on veut leur faire. Ce ſont leurs préjugés qui empêchent la réformation des abus & des mauvaiſes loix ſous leſquels ils gémiſſent pendant une longue ſuite de ſiècles; ce ſont les préjugés dans les ſciences qui nuiſent continuellement à leurs progrès; ce ſont les préjugés qui donnent de la ſolidité aux uſages les plus pervers, que chacun condamne en les ſuivant toujours; ce ſont les préjugés qui arment les hommes contre toutes les innovations, qui leur font rejetter les plus utiles dé-

couvertes, qui les mettent en garde contre les vérités les plus claires & les mieux démontrées ; ce ſont les préjugés qui font que les mortels ſont perpétuellement aux priſes & occupés à s'arracher un bonheur dont ils ne jouiront jamais.

CHAPITRE III.

Le peuple eſt-il ſuſceptible d'inſtruction ? Eſt-il dangereux de l'éclairer ? Des maux qui réſultent de l'ignorance des peuples.

L'OPPOSITION que la vérité rencontre toujours dans l'eſprit des mortels ne devroit-elle point raſſurer ceux qui s'exagèrent le danger qui pourroit réſulter de la leur annoncer ? A en croire quelques raiſonneurs ſuperficiels, il ſembleroit que des vérités découvertes à tout un peuple devroient renverſer ſur le champ toutes ſes idées & produire une révolution ſubite dans toutes les têtes. C'eſt connoître bien peu la mar-

che de l'eſprit humain que d'en prendre cette opinion ; ce danger paroîtroit bien plus chimérique encore ſi l'on faiſoit attention à la lenteur incroyable avec laquelle les moindres vérités ſe répandent parmi les hommes. Les principes les plus évidens ſont ſouvent les plus contredits ; ils ont à combattre l'ignorance, la crédulité, l'habitude, l'opiniâtreté, la vanité des hommes ; en un mot les intérêts des grands & la ſtupidité du peuple, qui font qu'ils s'attachent toujours à leurs anciens ſyſtêmes. L'erreur défend ſon terrein pied à pied : ce n'eſt qu'à force de combats & de perſévérance qu'on peut lui arracher la moindre de ſes conquêtes. Ne croyons point pour cela que la vérité ſoit inutile ; ſon germe une fois ſemé ſubſiſte, il fructifie avec le tems, & ſemblable à ces ſemences qui avant de lever demeurent longtems enfouïes dans la terre, il attend les circonſtances qui pourront le développer. C'eſt lorſque la vérité s'accorde avec les intérêts des hommes puiſſans qu'elle devient toute-puiſſante ; c'eſt lorſque des ſouverains éclairés gouvernent les nations que la vérité

produit les fruits que l'on eſt en droit d'en attendre. Enfin quand les nations ſont fatiguées des miſères & des calamités ſans nombre que leurs erreurs ont fait naître, la néceſſité les force de recourir à la vérité, qui ſeule les met à couvert des malheurs que le menſonge & le préjugé leur avoient long-tems fait ſouffrir.

Le phyſicien, le géomètre, le méchanicien, le médecin, le chymiſte, à force de réflexions, d'expériences & de travaux, découvrent dans leurs cabinets ou dans leurs laboratoires des vérités utiles, mais ſouvent contredites & combattues dans leur nouveauté: cependant lorſque le tems a conſtaté leur utilité, leurs découvertes ſe tranſmettent juſqu'au peuple, & l'artiſan le plus groſſier finit par exécuter machinalement & ſans peine des opérations, qui dans l'origine ont été les réſultats des plus grands efforts de la ſcience & du génie. Pourquoi la ſcience du gouvernement ne ſe perfectionneroit-elle pas de même? Pourquoi les vrais principes de la politique & de la morale ne pourroit ils pas ſe ſimplifier au point d'être ſentis

par les hommes les plus ordinaires? *

Quand même la vérité feroit dans l'eſprit des peuples un progrès aſſez rapide pour produire des factions, & même des révolutions; quand même les partiſans de la vérité ſeroient aſſez nombreux pour joûter à forces égales contre les partiſans de l'erreur, ſeroit-ce donc une raiſon pour rejetter la vérité? Le menſonge ne cauſe-t-il donc pas des troubles continuels? Les hommes ne ſe

* Horace a dit:

interdum vulgus rectum videt.

Cependant tout homme qui écrit ne peut ſe propoſer de faire connoître la raiſon qu'à ceux qui ſont ſuſceptibles de l'entendre: ainſi pour l'ordinaire les ouvrages utiles ne ſont faits ni pour les grands ni pour les hommes de la lie du peuple; les uns & les autres ne liſent guères; les grands d'ailleurs ſe croient intéreſſés à la durée des abus & le bas peuple ne raiſonne point. Ainſi tout écrivain doit avoir en vue la partie *mitoyenne* d'une nation, qui lit, qui ſe trouve intéreſſée au bon ordre, & qui eſt, pour ainſi dire, une moyenne proportionelle entre les grands & les petits. Les gens qui liſent & qui penſent dans une nation ne ſont point les plus à craindre. Les révolutions ſe font par des fanatiques, des grands ambitieux, par des prêtres, par des ſoldats, & par une populace imbécille, qui ne liſent ni ne raiſonnent.

ſont-ils pas égorgés de tout tems pour des impoſtures ? Que de ſang inutilement répandu pour des folies ! Si l'on ſe battoit pour la vérité, le ſang répandu pour elle produiroit au moins un accroiſſement de bonheur, au lieu que les combats ſi ſouvent livrés pour l'erreur n'ont jamais produit qu'un accroiſſement de misères.

C'eſt à l'erreur, ſur-tout quand elle eſt conſacrée par la religion, qu'il appartient de troubler le repos des nations ; elle trouve dans les eſprits des peuples des matières combuſtibles toujours prêtes à produire des embraſemens. La raiſon & la vérité ne cauſeront jamais de révolutions ſur la terre ; toutes deux ſont les fruits de l'expérience, qui ne peut avoir lieu que dans le calme des paſſions ; elles n'excitent point dans les cœurs ces emportemens fougueux qui ébranlent les empires ; la vérité ne ſe découvre qu'à des ames paiſibles ; elle n'eſt adoptée que par des ames analogues ; ſi peu à peu elle change les idées des hommes, c'eſt par des nuances inſenſibles, c'eſt par une pente douce & facile qu'elle les conduit à la raiſon ; les révolutions qu'elle amene,

toujours avantageuſes au genre humain, ne peuvent être fâcheuſes que pour ceux qui l'oppriment & l'égarent. Le philoſophe à force de méditer découvre la vérité ; elle n'eſt ſi difficile à découvrir que parce que tout conſpire à la voiler à nos yeux ; perpétuellement adultérée par le menſonge elle devient méconnoiſſable ; c'eſt en la ſéparant de l'alliage de l'impoſture que le ſage la reconnoît : ſi ſa nudité paroît d'abord choquante à des hommes prévenus, leurs yeux s'accoutumeront peu à peu à contempler ſes charmes naturels, ſans doute bien plus touchans que tous les vains ornemens dont on la couvre & qui ne ſervent qu'à la défigurer : avant d'être ornée, la vérité doit avoir des fondemens ſolides ; elle doit reſſembler à ces monumens d'architecture dans leſquels l'ordre le plus ſtable ſert d'appui à tous les autres.

C'eſt au gouvernement & ſur-tout à l'éducation qu'il appartient de rendre commune & populaire la vérité que le ſage a tant de peine à découvrir ; en vain l'auroit il tirée du fond du puits, ſi l'autorité tyrannique la force d'y rentrer. L'expérience & l'habitude parviennent à faciliter à l'homme du peu-

ple, à l'artiſan le plus groſſier, des opérations très-compliquées ; ſommes-nous donc en droit de douter que l'habitude & l'expérience ne lui facilitaſſent de même la connoiſſance ſi ſimple des devoirs de la morale & des préceptes de la raiſon deſquels dépent évidemment ſon bonheur ? *J'ai vu*, dit Confucius, *des hommes peu propres aux ſciences, je n'en ai point vu qui fuſſent incapables de vertus*.

L'erreur n'eſt une maladie innée du genre humain, la guériſon de ſon eſprit n'eſt devenue ſi difficile que parce que l'éducation lui fait ſucer avec le lait un venin dangereux, qui finit par s'identifier avec lui, & qui, développé par les circonſtances, produit dans les ſociétés les ravages les plus affreux. Par-tout les empoiſonneurs du genre humain ſont chéris, honorés, récompenſés ; leurs attentats ſont protégés, leurs leçons & leurs inſtructions ſont chérement payées ; l'autorité ſuprême, complice de leurs iniquités, force les peuples à recevoir de leurs mains la Coupe de l'impoſture, & punit tous ceux qui refuſent d'y boire. Par-tout les médecins qui poſſédent le contre-

poiſon de l'erreur, ſont traités d'impoſteurs, ſont découragés, proſcrits ou forcés de ſe taire. Si les gouvernemens donnoient à la vérité les mêmes ſecours qu'ils fourniſſent au menſonge, l'on verroit bientôt les folies des hommes diſparoître & faire place à la raiſon. C'eſt dans l'âge tendre que l'erreur s'empare de l'homme, c'eſt dans ſa jeuneſſe qu'il ſe familiariſe avec des opinions monſtrueuſes dont il eſt la dupe toute ſa vie; ſi l'éducation parvient à lui faire adopter les notions les plus fauſſes, les idées les plus extravagantes, les uſages les plus nuiſibles, les pratiques les plus gênantes, pourquoi l'éducation ne parviendroit elle pas à lui faire adopter des vérités démontrées, des principes raiſonnables, une conduite ſenſée, des vertus néceſſaires à ſa félicité?

L'opinion, comme on a dit, *eſt la reine du monde*. Mais qu'eſt-ce que l'opinion? C'eſt la vérité ou la fauſſeté environnée de ténebres. Si le menſonge pris pour la vérité, ſi la vérité enveloppée d'obſcurité, gouvernent le monde, pourquoi la vérité ſimple ne prendroit-elle pas le même empire ſur l'eſprit des mortels? Si l'on refuſoit ce pouvoir à

la vérité, il ne faudroit plus dire que l'homme eſt un Etre raiſonnable par ſon eſſence, il faudroit dire qu'il eſt diſtiné à une éternelle déraiſon.

Si la religion eſt parvenue à dégrader l'homme, à le rendre l'ennemi de lui-même & des autres, pourquoi la raiſon ne lui inſpireroit-elle pas de l'élévation, de l'eſtime pour lui-même, le deſir de mériter celle de ſes concitoyens? Si la ſuperſtition fait éclorre en lui un zèle deſtructeur, un fanatiſme dangereux, une ardeur fatale pour nuire, pourquoi une politique éclairée n'exciteroit elle pas en lui la grandeur d'ame, la paſſion d'être utile, l'enthouſiaſme de la vertu? Si dans la Grece & dans Rome l'on eſt parvenu jadis à former des peuples de héros; ſi les écoles d'Athènes ſe ſont remplies de ſages, en ſe ſervent des mêmes mobiles, pourquoi déſeſpérer aujourd'hui de faire naître au ſein des nations des citoyens actifs, éclairés, magnanimes & vertueux? Eſt-il donc plus aiſé de faire un fanatique, un martyr, un pénitent, un dévot, un courtiſan abject que de former un enthouſiaſte du bien public, un ſoldat courageux, un homme utile

à lui-même & précieux aux autres ? Eſt-il donc plus facile de briſer que d'élever l'ame ? La race humaine ſeroit-elle donc entiérement dégénérée ?

Ne lui faiſons point l'injure de le penſer ; les mêmes reſſorts auront toujours le même pouvoir ſur les volontés humaines : ſi nos inſtitutions politiques veulent encore des citoyens, des héros & des ſages, nous en verrons ; ſans doute : ſi nous ne trouvons par-tout que des ſuperſtitieux puſillanimes, des guides ignorans, des enthouſiaſtes dangereux, des miniſtres incapables, des grands ſans mérite, des eſclaves rampans, c'eſt parce que la religion, le gouvernement, l'éducation & les opinions ridicules dont les nations ſont infectées, conſpirent à ne former que des êtres abjects ou nuiſibles à la patrie. *

* Ceux qui doutent de la poſſibilité de guérir les peuples de leurs préjugés, n'ont qu'à jetter les yeux ſur les Anglais, les Hollandais, les Suiſſes, &c. qui ſe ſont très-promtement guéris d'une partie des opinions de l'égliſe romaine, qu'ils avoient longtems reſpectées, & des préjugés politiques qui les tenoient aſſervis au deſpotiſme. On nous dira que c'eſt par des troubles & des révolutions que ces peuples ſont parvenus à ſe détromper. On répondra que c'eſt l'eſprit tyran-

Pourquoi dans cette Eſpagne, ſi favoriſée par la nature, ne vois je par-tout que des dévots plongés dans la miſere, indifférens ſur la patrie, dépourvus d'induſtrie, étrangers à toute ſcience? C'eſt que dans ce pays la ſuperſtition & le deſpotiſme ſont parvenus à dénaturer l'homme, à briſer les reſſorts de ſon ame, à engourdir les peuples; il n'exiſte point de patrie pour eux; l'activité & l'induſtrie leur ſeroient inutiles; la ſcience ſeroit punie; l'oiſiveté, l'ignorance & des connoiſſances futiles y ſont uniquement honorées, encouragées, récompenſées; le génie y eſt étouffé à moins qu'il ne ſe porte ſur des objets mépriſables; la nation ne veut que des ſuperſtitieux & des prêtres; elle ne conſidère que des guides qui l'aveuglent, elle regarde comme un ennemi tout homme qui voudroit l'é-

nique & perſécuteur des princes, le fanatiſme des prêtres, l'ambition des grands qui ont cauſé ces troubles, qui euſſent été moins grands ſi les peuples euſſent été plus inſtruits, & leurs guides plus raiſonnables. Enfin on répondra que ces peuples, après tout, y ont viſiblement gagné, & que des troubles paſſagers ſont plus avantageux qu'une langueur éternelle ſous une tyrannie continuée.

clairer ; elle fait bien plus de cas du fainéant qui prie que du ſoldat qui la défend ; il n'eſt donc point ſurprenant ſi elle ne renferme ni citoyens, ni ſoldats, ni ſages, ni talens. D'où viennent dans le midi de l'Europe ces mœurs ſi diſſolues, ces fréquens adultères, ces aſſaſſinats ſans nombre ? C'eſt que dans ces pays l'orthodoxie eſt la ſeule vertu ; la religion y expie tous les crimes, des pratiques religieuſes & la croyance de quelques dogmes abſurdes tiennent lieu de la morale, & les écoles de la jeuneſſe ne retentiſſent que des diſputes vaines & des ſubtilités puériles de quelques théologiens, qui emploient leur génie à des objets totalement étrangers au bien-être des peuples.

Dans tous les pays du monde les prêtres furent de tout tems en poſſeſſion d'enſeigner la jeuneſſe ; ce ſont eux qui commencent dans l'âge de l'inexpérience par mettre le bandeau ſur les yeux des mortels : on diroit que partout l'éducation n'eſt deſtinée qu'à former des eſclaves au ſacerdoce : dans les nations mêmes qui ſe vantent d'être les plus dégagées de préjugés, des

prêtres ſont les ſeuls inſtituteurs de la jeuneſſe ; on les voit bien plus occupés du ſoin de faire des ſuperſtitieux, dévoués à leurs intérêts, que de former des citoyens à l'état. * Cette conduite fondée ſur les avantages chimériques que l'on attend de la religion, eſt ſans doute nuiſible à la politique. En conſéquence de ce préjugé la jeuneſſe eſt excluſivement confiée à des guides dont le principe invariable fut & ſera toujours d'éterniſer les erreurs du genre humain, de le rendre aveugle, ſoumis, puſillanime ; de le détourner des

* Les ſouverains pontifes des chrétiens prétendent avoir excluſivement le droit de permettre la fondation des univerſités. Dans les états de la communion romaine ce ſont des eccléſiaſtiques qui enſeignent les belles-lettres & les ſciences les plus étrangères à la religion. Cet abus ſubſiſte même en Angleterre ; dans les univerſités d'Oxford & de Cambridge ce ne ſont que des eccléſiaſtiques qui enſeignent. En Allemagne les univerſités proteſtantes laiſſent à des théologiens le ſoin d'enſeigner la Théologie, mais dans les univerſités catholiques ce ſont des prêtres & des moines qui ſeuls ont le droit d'inſtruire la jeuneſſe dans toutes les ſciences. Nous voyons les mêmes abus chez les Indiens & les Mahométans. En un mot par-tout les hommes ne ſemblent avoir été créés que pour les prêtres.

voies qui le conduiroient à la vraie ſcience, de le prémunir contre la raiſon & la vérité. Ne ſoyons donc point étonnés ſi par-tout nous ne voyons que des ſuperſtitieux, remplis de préventions funeſtes, dépourvus de lumieres, étrangers à la morale, inutiles ou nuiſibles à la ſociété, toujours prêts à la troubler dès qu'on leur dit que le ciel le demande.

Un état a beſoin de citoyens laborieux, induſtrieux, vertueux : une nation ne peut être floriſſante & puiſſante ſi ſon chef éclairé ne réunit les volontés & les forces d'un peuple libre & magnanime, inſtruit de ſes vrais intérêts, de ſes droits, de ſes devoirs; attaché à ſon gouvernement & à ſes loix; en état de ſentir ſon bonheur, & toujours prêt à le défendre avec courage contre tous ceux qui tenteroient de le lui ravir. Un ſouverain à la tête d'une nation animée de cet eſprit envieroit-il la puiſſance précaire de ces Sultans diviniſés à qui la religion ne forme que des eſclaves, ſans énergie, ſans activité, ſans mœurs; toujours prêts à regimber contre le joug qui les opprime; toujours indifférens ſur la pa-

trie qui n'eſt pour eux qu'une priſon ; toujours ennemis des loix qui les mettent à la gêne ; toujours diſpoſés à troubler l'état & à changer de maîtres ?

Aſſez longtems les hommes ont été élevés pour les dieux, les prêtres & les tyrans ; le tems ne viendra-t-il donc plus de les élever pour la patrie & pour eux-mêmes ? Les peuples s'obſtineront-ils toujours à eſpérer de ces religions, qui jamais ne leur firent que du mal, un bien-être que la raiſon leur procurera dès qu'ils voudront la conſulter ? Des ſouverains, ennemis nés de leurs ſujets, ſeront-ils donc toujours forcés de faire deſcendre du ciel les faux titres de leur pouvoir, tandis que l'équité, la bienfaiſance, la vertu ſuffiroient pour les faire régner ſur tous les cœurs, & pour rendre à jamais leur trône inébranlable ? La vérité, la ſcience, les talens ſeront ils donc les victimes éternelles de la haine ſacerdotale, d'une politique imprudente, de l'ignorance opiniâtre, de la barbarie des nations ? Faudra t il toujours recourir à la ruſe, à la fourberie, à la violence pour contenir les peuples & ſe ſervir des récompenſes chimériques ou des vaines

terreurs d'une autre vie pour mettre un frein à des paſſions que tout allume ici-bas ? Croira-t-on toujours que le bitume de la ſuperſtition ſoit bien propre à les éteindre ?

Le gouvernement tient dans ſes mains les volontés de ſes ſujets ; les nations le rendent dépoſitaire de leur félicité, il eſt maître des mobiles qui peuvent faire agir les hommes, il dépend de lui ſeul de les rendre vertueux ou vicieux. Que le ſouverain qui voudra ſincérement le bien-être de ſon peuple, s'empare donc de l'éducation ; qu'il l'ôte à ces mercenaires qui vivent de l'impoſtûre. Si les préjugés des nations s'oppoſent à ſes projets, qu'il permette au moins à la raiſon de les combattre, & peu à peu l'erreur en perdant du terrein fera place a la vérité. Qu'il confie les premiers ans de ſes ſujets à des hommes éclairés & honnêtes qui ſoient conſidérés. Que la morale, la philoſophie, l'expérience, les ſciences utiles & véritables ſuccèdent à cette théologie, à ces dogmes obſcurs, à ces myſtères ténébreux, à ces fables riſibles, à ces devoirs frivoles qui ne ſervent qu'à troubler l'entendement du citoyen, à confondre ſes idées, à le

:endre méchant. Que l'antique ſageſſe, tirée de l'abjection & du mépris où depuis tant de ſiècles elle eſt forcée de languir, ſoit admiſe dans la cour des rois ; qu'elle ſoit eſtimée, écoutée, récompenſée ; qu'elle puiſſe au moins ſe faire entendre. Que les honneurs & les récompenſes ſi longtems décernés à l'inutilité, à l'incapacité, à la rebellion, ſoient enfin accordés au mérite, aux lumières, à la vertu ; bientôt on verra naître une nouvelle race d'hommes qui ſerviront la patrie, qui auront de la ſcience, de l'activité, de l'induſtrie ; qui connoîtront leurs devoirs, qui ſeront animés par les mobiles réels de la gloire, & de la conſidération publique ; enfin qui détachés des préjugés n'en ſeront que plus capables de vaquer au bien-être de l'état, aux intérêts de la morale.

On ne peut trop aveugler un peuple qu'on veut rendre malheureux ; on ne peut trop éclairer celui dont on veut faire le bonheur. Un tyran ne voit rien au dela de ſes paſſions actuelles ou de ſes fantaiſies paſſageres ; il ne doit récompenſer que les complices dont il a beſoin pour les ſatisfaire ; il doit ſe li-

guer avec eux pour aveugler un peuple que la vérité ne feroit que révolter contre ſon joug : il lui faut des prêtres qui trompent & qui ſéduiſent, des ſoldats qui répandent la terreur, des viſirs impitoyables, des flatteurs ennemis de toute vertu, des ignorans préſomptueux qui décrient la vraie ſcience, des lâches ſans énergie, des courtiſans & des ſujets à qui la ſoumiſſion tienne lieu de mérite & de talens. *

Ces réflexions ſuffiſent pour nous mettre à portée de juger des maximes de ces vains ſpéculateurs qui prétendent que les hommes ont beſoin d'être trompés, que leur bien-être dépend de leurs erreurs, que la vérité leur ſeroit dangereuſe. C'eſt la faute des tyrans & des impoſteurs, ſi la vérité rencontre ſi

* *Plerique rerum potentes perverſè conſulunt, & eò ſe muniiiores putant quò illi, quibus imperitant, nequiores fuere. At contrà id eniii decet, cum ipſe bonus atque ſtrenuus ſis, uti quam optimis imperites.* SALLUST. S. Auguſtin s exprime de même : *Reges*, dit-il, *non curant quam bonis ſed quam ſubdiis regnent ; provinciæ regibus non tanquam rectoribus* MORUM, *ſed tanquam rerum dominatoribus & deliciarum ſuarum proviſoribus ſerviunt; eosque non ſinceriter honorant, ſed nequiter ac ſerviliter timent.*
V. DE CIVITATE DEI LIB. II. CAP. 10.

ſouvent dans les peuples des eſprits fatigués de l'oppreſſion & diſpoſés à ſecouer le joug. Si les princes écoutoient eux-mêmes ſa voix, ils n'auroient point à craindre qu'elle fût entendue de leurs ſujets ; l'ignorance où trop ſouvent ils ſont eux-mêmes de leurs véritables intérêts, leur fait trouver la vérité redoutable ; leur propre incapacité les force d'empêcher qu'elle ne déſabuſe leurs ſujets des erreurs fatales ſans leſquelles ils ne conſentiroient point à ſouffrir patiemment les maux dont ils ſont accablés. Si des nations entieres ſont aveugles, corrompues, déraiſonnables, ce n'eſt qu'à la perverſité de leurs gouvernemens & de leurs inſtitutions que ces malheurs ſont dûs. Si l'on conſidère avec attention la funeſte chaîne des erreurs & des vices qui affligent l'humanité, on verra qu'elle part de l'autel & du trône. Rien de plus étonnant que les ſyſtêmes ingénieux que l'on a de tout tems imaginés pour tromper les hommes & pour leur perſuader qu'ils n'étoient point faits pour être heureux en ce monde : que d'artifices pour les forcer de plier ſous la plus affreuſe oppreſſion, & pour les mettre en garde

contre la raiſon & la vérité ! La religion & une fauſſe politique éterniſent ainſi les maux des nations, elles ſont parvenues à étouffer en elles juſqu'au deſir d'y remédier : par leurs ſoins vigilans la vérité ne parle qu'à la dérobée, elle ne ſe montre qu'en ſecret à un petit nombre de diſciples choiſis ; les peuples ne la connoiſſent jamais ; & lorſqu'ils veulent mettre fin aux misères dont ils ſont impatientés, ils ne ſont jamais guidés que par l'ambition & l'impoſture, qui ſavent profiter de leur ſtupidité. *

En effet dans toutes les réformes religieuſes & politiques nous voyons les peuples, faute d'inſtruction, de lumières & de raiſon ; combattre comme des bêtes féroces, s'acharner à leur propre ruine, & devenir les dupes & les inſtrumens de quelques fanatiques, de quelques ſéditieux, de quelques fourbes, qui profitent de leur ignorance pour troubler l'état & pour s'en ren-

* *Fallitur quiſquis ullum facinus in rebus humanis publicum putat. Perſuadentium vires ſunt quidquid civitas facit ; & quodcumque facit populus, ſecundùm id quod exaſperatur, iraſcitur.*

V. QUINTILIAN. ORAT. XI.

dre

dre maîtres. Un peuple ignorant, dès qu'il eſt mécontent, eſt toujours prêt à ſuivre l'étendart de la révolte ſous la conduite des charlatans politiques & ſpirituels qui lui promettent de mettre fin à ſes peines. Une nation malheureuſe croit trouver des conſolateurs dans tous les factieux qui la ſéduiſent; elle ſe jette donc dans leurs bras, & ne fait pour l'ordinaire que changer un tyran contre des tyrans plus cruels encore.

Voilà pourquoi les révolutions, loin de rendre les peuples plus heureux, ne font communément que redoubler leurs miſères; on réforme avec fureur; la démence & la brutalité, préſident aux changemens; on n'a ni plan ni prévoyance, & l'on s'expoſe à de nouveaux orages, au lieu de gagner le port que l'on avoit eſpéré. Si les peuples étoient éclairés, ils connoîtroient leurs intérêts; ils ſupporteroient avec patience les maux attachés à toute adminiſtration; ils y porteroient les remèdes les plus doux; ils ſentiroient le prix de la tranquillité; ainſi que leurs ſouverains ils ne ſeroient pas continuellement expoſés à devenir les bourreaux ou les victimes des mauvais citoyens, qui ſavent tirer parti des

calamités publiques pour contenter leurs paſſions particulieres. Un peuple inſtruit & bien gouverné eſt paiſible & ſoumis pour ſon propre intérêt ; un peuple ſtupide & malheureux n'a rien à perdre; il ſe livre tête baiſſée à quiconque veut le tromper en lui faiſant entendre qu'il y a pour lui quelque choſe à gagner.

Que l'on juge après cela des principes de cette fauſſe politique qui veut que l'on tienne les peuples dans l'ignorance, & que jamais on ne leur montre la vérité. A en croire quelques ſpéculateurs ſuperficiels *le monde veut être trompé* ; il lui eſt plus avantageux de croupir dans les erreurs d'où découlent toutes ſes miſères, que de connoître les moyens qui les feroient ceſſer. Dire qu'il eſt des vérités que l'on doit taire, c'eſt prétendre qu'il eſt des maladies & des plaies auxquelles il eſt à propos de ne point appliquer les remèdes infaillibles & connus.

Ne pourroit-on pas demander aux partiſans de ces maximes inſenſées s'ils prétendent que l'état ſauvage eſt préférable à l'état policé? Croient-ils que l'homme ſoit condamné à une miſère & à une ſtupidité éternelles? En un

mot doit-on réduire le peuple, c'eſt-à-dire la partie la plus nombreuſe du genre humain, à la condition des bêtes? Quelle inſulte plus cruelle pour l'eſpèce humaine que de croire que la raiſon ne ſoit réſervée que pour quelques individus, & que tout le reſte n'eſt point fait pour la connoître? Mais enfin juſqu'où doit donc aller cette ſtupidité politique que l'on juge ſi avantageuſe au bien-être des peuples? Quels ſont les objets ſur leſquels il convient de tenir leurs yeux éternellement fermés? Si l'on propoſe à un tyran, à un miniſtre, à un courtiſan, cette queſtion à réſoudre; ils nous diront, ſans doute, qu'il ne faut jamais que le peuple s'éclaire ſur l'adminiſtration politique, & quoique le gouvernement ſoit deſtiné à rendre les ſujets heureux, on prétendra que ceux-ci n'ont jamais le droit de ſe mêler de la choſe qui les intéreſſe le plus. Que l'on propoſe le même problême au prêtre, il répondra que c'eſt ſur la religion qu'il ſeroit dangereux que le peuple fût à portée de raiſonner. Demandez au juriſconſulte, au magiſtrat, s'il eſt permis au citoyen d'examiner les loix; auſſitôt ils vous diront que

les loix ſont ſacrées, qu'il n'appartient pas au vulgaire d'en raiſonner, que les inſtitutions & les uſages les plus nuiſibles doivent être maintenus & reſpectés, que le citoyen n'eſt pas fait pour critiquer ou pour entendre les règles & les formes qui décident de ſon ſort; il fera de la juriſprudence un myſtère impénétrable qu'il faut adorer en ſilence.*

Enfin chacun prétendra que c'eſt ſur l'abus qu'il lui importe de voiler que l'on doit ſe garder de raiſonner ou de jamais ouvrir les yeux du peuple. Si l'on s'en tient à leur déciſion, la partie la plus nombreuſe du genre humain ne ſera faite que pour ſervir de marchepied à quelques impoſteurs puiſſans qui s'arrogent le droit de l'outrager, de le piller, de diſpoſer de ſa perſonne & de ſes biens, & qui ne pourroient y parvenir ſans les ténébres de ſon eſ-

* Les magiſtrats dans la plupart des états prennent le titre d'*interprêtes des loix*; mais les loix doivent être claires, le magiſtrat eſt fait pour les appliquer, elles ſont vicieuſes dès qu'elles ne ſont point à la portée de ceux qui doivent leur obéir. Un juge qui a le droit d'interpréter la loix ne tardera pas à la faire parler conformément à ſes propres vues.

prit. Si la nature n'a fait des nations entières que pour être les jouets des paſſions des princes, des prêtres, des magiſtrats & des grands : l'on ne peut nier qu'il ne ſoit très-utile à ceux-ci de les tenir dans l'ignorance la plus craſſe & dans l'abrutiſſement le plus profond ; mais ſi l'homme a reçu de la nature le droit de travailler à ſa conſervation, ſi les nations ont le droit de ſe rendre heureuſes, tout mortel a droit à la vérité ; tout mortel a beſoin de lumières, la raiſon lui eſt néceſſaire, & celui qui éclaire ſes ſemblables eſt un bon citoyen. *

Plaignons l'homme de ſes égaremens ; tâchons de le détromper, ne l'inſultons jamais ; il eſt fait pour la vérité, il l'aime, il l'embraſſe toutes les fois que ſes craintes ne l'empêchent point de l'en-

* Chacun plaide en ce monde pour l'erreur ou le préjugé qui lui ſont favorables, comme chaque homme corrompu plaide en faveur du vice qui lui plaît. Cependant l'intérêt de la ſociété eſt une loi générale qui proſcrit tout préjugé ainſi que tout vice, quelque favorables ou agréables qu'ils puiſſent être à quelques individus. C'eſt l'intérêt général qu'il faut conſulter, & d'après cet intérêt l'on trouvera qu'il n'y a point de préjugé ni de vice qui ne nuiſent à la ſociété, dont l'avantage doit être la loi ſuprême.

viſager d'un œil tranquile, ou toutes les fois que des intérêts mal entendus ne l'en rendent point ennemi. L'homme eſt grand dans toutes les choſes qu'il s'eſt permis d'examiner, il n'eſt reſté petit que dans celles qu'il n'a point oſé voir de ſes propres yeux. L'homme a meſuré les cieux; il a découvert les loix du mouvement; il a traverſé les mers; il a pénétré dans les entrailles de la terre; il a ſoumis les élémens à ſes beſoins & à ſes plaiſirs; il a perfectionné ſon ſort toutes les fois qu'il a penſé librement; il eſt reſté dans les ténebres de l'enfance ſur tous les objets qu'il s'eſt fait un ſcrupule d'examiner par lui-même, ou qu'il n'a vu qu'en tremblant.

Le préjugé engourdit l'ame, la crainte eſt le premier pas vers l'eſclavage; les hommes ne languiſſent dans la miſere que parce qu'ils manquent de courage, ou parce que leur inexpérience leur fait redouter des malheurs chimériques, qu'ils ſe figurent plus grands que les maux réels qu'ils éprouvent. Le genre humain ne tremble ſous les phantômes de la ſuperſtition que parce que ſes pères, ignorans, ſéduits par les preſtiges des apôtres de l'impoſture, lui ont tranſ-

mis leurs frayeurs & leurs préjugés ; les nations ne gémiſſent ſous le joug des deſpotes les plus cruels & de leurs loix arbitraires que parce qu'elles craignent encore plus les remèdes que les maux habituels qui les accablent. Si les mortels raſſurés de leurs vaines allarmes euſſent employé à perfectionner la politique, à rectifier leurs inſtitutions, à corriger leurs loix, à ſe faire de vrais ſyſtèmes ſur le gouvernement & la morale, la moitié des efforts de génie que leur ont couté leur rêveries théologiques; s'ils euſſent appliqué à leurs beſoins réels la moitié des dépenſes qu'ont occaſionnées leurs cultes, leurs cérémonies, leurs guerres, le faſte de leurs ſultans, les ſociétés humaines jouiroient de toute la félicité dont elles ſont ſuſceptibles en ce monde ; mais l'homme n'eſt qu'un enfant toutes les fois qu'il s'agit de ſes dieux & de ſes rois ; il n'a jamais le courage d'examiner leurs titres ; il croupit dans la fange de la ſervitude & de la ſuperſtition, parce que ſes peres ont été des eſclaves ſuperſtitieux.

Pour peu que l'on médite on eſt tout ſurpris de voir que les choſes que l'homme doit regarder comme les plus inté-

reſſantes ſont préciſément celles qu'il a le moins examinées : l'importance des objets lui en impoſe, la difficulté le rebute, l'habitude lui donne un attachement ſtupide pour des principes, des inſtitutions, des uſages entiérement oppoſés à ſes intérêts les plus chers. C'eſt ainſi que l'opinion devient *une maladie ſacrée*, à laquelle on ſe perſuade que l'on ne peut ſans crime & ſans danger apporter un remède. Accoutumés à croire que leurs maux ſont des effets de la volonté du ciel, à contempler leurs ſouverains comme les images des dieux, à ſe regarder eux-mêmes comme des malheureux indignes des bienfaits de la divinité & les objets de ſa colère, à n'enviſager la terre que comme une demeure périſſable d'où la félicité ſera toujours bannie, les hommes ſe croiroient des impies, des ſacrilèges, des rebelles s'ils ſongeoient à ſe ſouſtraire aux rigueurs de leur ſort. C'eſt ainſi que la religion donne une durée éternelle aux erreurs des humains & leur ôte juſqu'à la penſée de chercher du ſoulagement à leurs peines. Par une ſuite de ces opinions ſacrées les hommes réſiſtent à la raiſon, au bon ſens, aux penchans de

leur nature pour ſe ſoumettre aveuglément aux opinions de leurs prêtres. En conſéquence de ces mêmes préjugés, des nations entières oublient leur dignité, leurs forces & leurs droits pour ſe prêter aux fantaiſies extravagantes des conquérans qui les dévorent & les conduiſent à la boucherie. C'eſt par un effet des mêmes préventions que la partie la plus conſidérable des ſociétés eſt continuellement ſacrifiée au luxe, à l'avarice, aux intérêts d'un petit nombre de courtiſans affamés qui ne ſont grands que par la baſſeſſe des malheureux qu'ils oppriment, tandis que ceux-ci, dégradés à leurs propres yeux, admirent & révèrent des hommes dont les titres & le pouvoir ne ſont fondés que ſur des préjugés deshonorans pour ceux qui les ont.

La vérité élève l'ame; elle fait ſentir à l'homme ſa dignité; il ne peut être actif & courageux s'il ne s'eſtime lui-même, & s'il n'eſt jaloux de l'eſtime de ſes ſemblables; pour conſentir à travailler il faut qu'il ſoit aſſuré de jouir du fruit de ſon travail; pour qu'il aime ſon pays, ſon gouvernement & ſes loix, il faut qu'il en retire des avantages ré-

els ; pour qu'il ait des vertus il faut que la raiſon lui prouve le beſoin qu'il a de ſes aſſociés pour ſon propre bonheur.

Ainſi ſans la vérité l'homme ne ſera jamais qu'un eſclave ſans cœur, découragé par l'oppreſſion, inutile à lui-même, & à ſon pays, & prêt à recevoir tous les vices & les préjugés que voudront lui inſpirer ceux dont il eſt forcé de dépendre. Des hommes de cette trempe ne peuvent être ni des citoyens généreux, ni des ſujets fidèles, ni des défenſeurs intrépides de la patrie, ni des membres dont l'induſtrie, les talens & les vertus rendront une ſociété puiſſante & conſidérée.

CHAPITRE IV.

La vérité n'eſt pas moins néceſſaire aux Souverains qu'aux ſujets. De la corruption & des vices qui réſultent des préjugés des ſouverains.

CE qui vient d'être dit prouve aſſez la fauſſeté des maximes de ceux qui prétendent que la vérité peut être dangereuſe pour les peuples. Pour peu que les ſouverains voulaſſent y réfléchir, ils ſentiroient eux-mêmes que cette vérité qu'ils redoutent, que la flatterie leur cache toujours, dont leurs paſſions les rendent ſi ſouvent les ennemis & les perſécuteurs, eſt pourtant le fondement le plus ſolide de leur gloire, de leur grandeur, de leur puiſſance, de leur ſureté. Les égaremens des princes auxquels leurs ſujets ſont ſi fréquemment ſacrifiés, ne viennent que des menſonges dont on empoiſonne leur enfance, des paſſions que l'on ſeme dans leurs cœurs, des vices que la baſſeſſe & la flatterie font éclore & nourriſſent en

eux : élevés dans l'ignorance & la corruption, ils font le mal parce qu'ils ſe croient intéreſſés à le faire ; ils tyrànniſent, parce qu'ils n'ont de leur bonheur, de leurs droits, de leur pouvoir que des idées trompeuſes qu'une éducation criminelle s'eſt efforcée de leur inſpirer. Ils ne veulent des ſujets abrutis que parce que trop ſouvent incapables de gouverner ils ne ſçavent qu'opprimer. Ils ne ſont ſuperſtieux que parce qu'ils n'ont point aſſez de force pour être vertueux.

C'eſt donc ſur-tout aux conducteurs des peuples que la vérité eſt néceſſaire. Les erreurs d'un particulier, nuiſibles pour lui-même & pour ceux qui l'entourent, n'ont que des effets bornés, celles d'un ſouverain influent ſur des nations entieres & détruiſent leur bien-être pour des ſiecles entiers. C'eſt aux idées fauſſes que les princes ont de la gloire que ſont dues ces guerres continuelles qui tariſſent le ſang & les tréſors des états : c'eſt aux idées fauſſes qu'ils ſe font de leurs droits que ſont dues ces vexations & ces injuſtices multipliées ſous leſquelles leurs ſujets ſont forcés de gémir : c'eſt aux idées fauſſes qu'ils ſe font du bonheur que ſont dûs

ces monumens faſtueux, ces plaiſirs diſpendieux, ces profuſions inutiles, dans leſquels les ſouverains ſont ſi ſouvent conſiſter toute leur grandeur : enfin c'eſt aux idées fauſſes qu'ils ont de la puiſſance qu'eſt dû ce déſir effréné du pouvoir arbitraire, qui tôt ou tard ſe tourne contre l'inſenſé qui l'exerce, & qui ne manque pas de conduire l'état & le ſouverain lui-même à la décadence & à la ruine.

Il n'y a que la vérité qui puiſſe déſabuſer les rois de ces vaines idées. Elle leur apprendra qu'ils ſont des hommes & non des dieux; que leur pouvoir n'eſt point émané du ciel, mais emprunté des nations, qui les ont choiſis pour veiller à leurs intérêts : que la légiſlation n'eſt point faite pour être l'expreſſion des caprices d'un ſeul ou de l'avidité d'une cour, mais des volontés générales de la nation qui s'y ſoumet pour ſon bien; que l'autorité eſt établie pour aſſurer le bien-être de tous & ne peut ſans crime être tournée contre eux; que les récompenſes de l'état ne ſont point deſtinées à l'inutilité titrée, à la naiſſance orgueilleuſe, au vice intriguant, à la baſſeſſe rampante, à l'incapacité fa-

voiſée ; que ces récompenſes ſont faites pour encourager & payer le mérite perſonnel, les ſervices réels, les talens véritables, les vertus dont la patrie recueille les heureux fruits. En un mot tout ſouverain qui voudra conſulter la raiſon apprendra qu'il ne peut avoir de vraie puiſſance, de titres aſſurés, de droit inconteſtables, s'il ne les fonde ſur les volontés de ſes ſujets, réunis pour concourir au bien public avec lui ; qu'il ne peut en être ſincérement aimé, s'il ne mérite leur amour ; qu'il ne peut obtenir de la gloire, s'il ne fait des choſes utiles & grandes ; qu'il ne peut échapper a l'ennui qu'en s'occupant de ſes devoirs. La vérité lui montrera par des exemples ſans nombre que ce deſpotiſme effréné, que cette puiſſance ſans limites, à laquelle tous les princes deſirent de parvenir, que la flatterie leur adjuge, que la religion ſanctifie & décerne au nom des dieux, que l'inertie des peuples leur laiſſe ſouvent exercer, eſt un glaive a deux tranchans, toujours prêt a bleſſer l'imprudent qui le manie.

Ne regardons point comme impoſſible le projet de concilier les intérêts de-

la vérité avec ceux des ſouverains & des peuples qu'ils gouvernent. Que l'on ne traite point de chimérique l'eſpoir de voir des circonſtances favorables dans leſquelles la politique éclairée par la raiſon ſentira l'importance d'anéantir les préjugés, qui par-tout s'oppoſent à la félicité publique. Quoi! les maîtres de la terre ne verront-ils jamais que leurs intérêts véritables ne peuvent être ſéparés de ceux de leurs nations ſans leſquelles ils ne ſeroient rien? Ne ſe convaincront-ils point que leur bien-être propre, que leur pouvoir réel, que la ſolidité de leur trône, dépendent des efforts ſincères d'un peuple magnanime, que ſon propre bonheur intéreſſe à ſeconder leurs vues? Préféreront ils toujours le foible avantage de commander à des eſclaves ignorans & mécontens, au plaiſir de commander à des citoyens fidèles, attachés, induſtrieux, vertueux? Ne ſe laſſeront-ils jamais de voir leurs états dévaſtés par les fureurs religieuſes, dévoré, par des prêtres inutiles, déchirés par leurs querelles; ſoulevés par les paſſions des grands ambitieux, pillés par des ſangſues publiques, réduits au déſeſpoir pour enrichir des courti-

ſans perfides ou pour charmer l'oiſiveté d'une cour?

Pour peu que l'on ouvre les yeux on ſentira que c'eſt à l'ambition des princes & aux diviſions inſenſées des prêtres, que ſont dûs ces triſtes préjugés qui rendent quelquefois des nations ennemies pendant une longue ſuite de ſiécles. Des peuples déteſtent ou mépriſent d'autres peuples, & ſont toujours diſpoſés à les combatre & à les détruire, ſoit parce que les intérêts futiles de leurs ſouverains ou les intrigues de leurs miniſtres mettent la diſcorde entre des nations, toujours intéreſſées à la paix; ſoit parce que des prêtres leur inſpirent de l'averſion pour tous ceux qui ne penſent point comme eux ſur des matières totalement inintelligibles. *

Faut-il donc avoir toujours devant les yeux l'affreuſe perſpective des nations ſans ceſſe gémiſſantes des playes cruelles qu'elles ſe font ſans cauſe? Faut-il ne regarder ce globe & tous les peuples

* Il eſt évident que ce ſont uniquement les intérêts des princes & des prêtres qui font naître ces averſions nationales qui mettent à chaque inſtant tout l'univers en feu.

qui l'habitent que comme les jouets éternels de quelques méchans, intéreſſés à les aveugler pour les agacer les uns contre les autres? Faut-il ne voir la terre entière que comme une ſombre priſon deſtinée à renfermer des captifs, gardés par des geoliers inquiets, ſouvent plus miſérables qu'eux? Les rois ne renonceront-ils jamais à ce pouvoir deſtructeur qui répand par-tout la déſolation, le découragement, l'inquiétude, & qui leur fait des ennemis cachés de chacun de leurs ſujets? Ne liront-ils point dans cette Aſie, malgré les bienfaits de la nature, dépeuplée, changée en ſolitude par le dépotiſme & la guerre, le ſort futur de leurs empires qu'ils détruiſent par les mêmes folies? Enfin ne reconnoîtront-ils jamais les ouvrages de la tyrannie politique, de la frénéſie religieuſe, de la férocité des peuples impatientés d'un joug cruel, dans ces réſolutions terribles, dans ces trônes renverſés, dans ces deſpotes égorgés que l'hiſtoire leur montre à chaque page? *O Solon, Solon*! s'écrie Crœſus prêt à périr. Solon avoit oſé lui montrer la vérité.

Ce ſont les délires des mauvais rois qui cauſent les délires, les vices & les

malheurs des peuples ; c'eſt du trône que découlent toutes les folies des nations ; c'eſt donc cette ſource qu'il eſt important de tarir ; c'eſt aux ſouverains que la vérité doit ſur-tout ſe faire entendre. Si la puiſſance ſuprême, par une fatalité conſtante, n'eſt que trop communément livrée à des mains peu capables ou indignes de l'exercer, il eſt pourtant quelquefois des momens favorables où le ſort permet aux nations de reſpirer. Le deſtin a placé des Titus, des Trajans, des Antonins ſur le trône de ces mêmes Céſars, qui ſi ſouvent ont fait gémir la nature humaine de leurs honteux excès. Pourquoi douterions-nous de voir encore la ſageſſe couronnée ? Pourquoi renoncerions-nous à l'eſpérance de trouver des cœurs droits revêtus du pouvoir, écouter la vérité : déſiller les yeux des peuples & bannir ces vains préjugés qui depuis tant de ſiècles ont infecté les nations ? La vérité armée de la puiſſance ſouveraine, a des forces invincibles ; il n'eſt point d'erreur qui puiſſe réſiſter aux coups d'un monarque équitable, magnanime, bienfaiſant, dont les ſoins ont acquis des droits ſur tous les cœurs. Malgré le preſtige de l'opinion,

la ſuperſtition elle-même ſera forcée de plier devant un prince que ſes vertus réelles rendront cher à ſes peuples.

Si le menſonge, aidé de la puiſſance ſouveraine, a inondé tant de pays, quels fruits ne pourroit-on pas ſe promettre de la vérité appuyée des mêmes ſecours! Cependant les chefs des nations ſe propoſeroient en vain d'anéantir tout d'un coup les préjugés de leurs ſujets; pour opérer la guériſon de leur eſprit ils doivent donc commencer par s'attirer leur confiance, & pour la mériter il faut qu'ils leur montre des talens, des vertus. Pourquoi un prince qui veut affaiblir l'empire de l'opinion n'uſeroit-il pas contre elle du même ſtratagême que les tyrans ont ſouvent employé contre des ſujets qu'ils vouloient aſſervir? *divide & impera*; qu'il laiſſe aux partiſans du menſonge le ſoin de ſe diviſer; que les miniſtres de l'erreur ſe combattent & ſe détruiſent; qu'ils ſe couvrent de ridicule aux yeux des nations; qu'ils diſputent entre eux; qu'ils ſe décrient; que leurs hypothèſes fragiles s'entrechoquent librement; leurs querelles ne peuvent avoir des conſéquences pour l'état, elles ne dégénèrent en des combats

ſanglans que lorſque l'autorité ſe mèle de leurs futiles débats ; jamais ils ne deviennent ſérieux que par le poids que leur donne l'autorité ſouveraine. Les armes de l'impoſture & de l'opinion ſeroient bientôt émouſſées ſi la raiſon, la vérité, la philoſophie avoient le droit de dévoiler leurs complots, de faire ſentir l'indignation & le mépris que méritent des diſputes qui ne ſont jamais que des folies diverſifiées. Malgré les égaremens des hommes la raiſon a toujours des droits ſur leur eſprit, leurs importantes rêveries ſont forcées de céder aux traits de la ſatyre ; le fanatiſme lui même ne peut réſiſter au ridicule. Que les apôtres du menſonge perdent au moins le droit excluſif de parler aux nations ; qu'il ſoit permis à la raiſon de les inſtruire à ſon tour ; ſi elle ne peut totalement diſſiper leurs chimères, elle affoiblira du moins leurs funeſtes influences. Que l'autorité ſouveraine, occupée d'objets plus réels, plus dignes de ſon attention, ſe tienne neutre, & bientôt les impoſtures ſacrées, les ſectes, renverſées les unes par les autres & attaquées par le bon ſens, diſparoîtront ou du moins rentreront dans la pouſſiere des écoles d'où jamais elles n'auroient

dû ſortir. La tolérance univerſelle, la liberté d'écrire & de penſer ſont les remèdes infaillibles qu'un ſouverain éclairé peut apporter aux préjugés de ſes peuples.

On nous demandera, ſans doute, ce que le prince peut ſubſtituer à la religion ; je réponds qu'aux chimères il pourra ſubſtituer des réalités. La vraie morale enſeignée de bonne heure par une éducation ſenſée ; la vertu rendue habituelle, fortifiée par l'exemple, conſacrée par les loix, encouragée par les récompenſes ; le vice, l'incapacité, la fraude, l'injuſtice, punis, découragés, mépriſés, ſuffiront pour former des citoyens honnêtes & vertueux, des ſujets convenables à un gouvernement qui ſe propoſe la vraie grandeur, la vraie ſûreté, la véritable félicité de ſa nation. Les bonnes mœurs & le bien-être d'une ſociété ne peuvent être les fruits que de l'heureux accord de la politique & de la raiſon. Un gouvernement capricieux, corrompu, dépourvu de raiſon, n'eſt point fait pour avoir des ſujets vertueux & raiſonnables : en vain appellera-t-il les dieux, les prêtres, la religion à ſon ſecours, il ne fera que join-

dre le fanatiſme aux derèglemens de ſes eſclaves : en vain l'éducation leur enſeigneroit-elle la morale ; en vain la religion leur montreroit elle des récompenſes & des peines à venir ; l'exemple du maître, les récompenſes dont il eſt le dépoſitaire, le deſir de lui plaire, la paſſion de s'élever & de s'enrichir pour ſe ſouſtraire à l'oppreſſion, ſeront des mobiles bien plus forts que les ſpéculations d'une morale que tout dément à chaque inſtant, ou que des terreurs religieuſes que l'on oublie toutes les fois que l'imagination eſt occupée d'un intérêt préſent,

Il eſt aiſé de prouver à tout eſprit non prévenu que les idées religieuſes ſont plutôt un principe de deſtruction que de ſolidité pour la vraie morale ; la ſcience des mœurs ne peut ſans danger être ſoumiſe aux caprices des prêtres, à leurs oracles contradictoires, à leurs interprétations changeantes. La ſaine morale, ſi néceſſaire à la politique, ne peut ſe concilier avec les principes d'une religion turbulente par ſon eſſence & faite pour altérer tôt ou tard la tranquilité publique. Ces vérités ne paroîtront étranges qu'à ceux que leurs antiques pré-

ventions auroient rendus ſourds à la raiſon. Si une divinité malfaiſante dans ſes décrets éternels a réſolu que les nations fuſſent toujours malheureuſes en ce monde, il ne leur eſt point permis de ſonger à finir leurs misères ; ſi un dieu, partial pour les rois ſeuls ; a voulu que ſes repréſentans ſur la terre euſſent le droit d'être injuſtes impunémen, & d'exercer de *droit divin* la licence la plus effrénée, ce Dieu a, ſans doute, voulu que les hommes étouffaſſent la paſſion d'être libres, l'amour de leur conſervation propre, le deſir du bonheur, l'activité, l'induſtrie, le courage, l'énergie. Des êtres ainſi dénaturés ne peuvent plus être regardés comme des hommes ; réduits par la ſuperſtition à l'état des bêtes, devenus de vils automates, ils ne doivent recevoir leurs impulſions que de ceux qui les gouvernent, & ceux-ci rendus licentieux par l'abus du pouvoir, ne doivent leur donner que des impulſions criminelles. L'eſclave d'un tyran ne peut être que vicieux & dépravé ; l'élévation, la grandeur d'ame, l'honneur véritable, ce reſpect légitime que le mérite ſe doit à lui-même ne ſont point faits pour des pays où le ca-

price décide ſeul de la valeur des hommes & fixe les objets de la conſidération publique. Le point d'honneur n'eſt dans des eſclaves que leur vanité allarmée. Le vrai mérite n'eſt point ombrageux : il ſe met au deſſus des inſultes & des mépris.

En un mot la vertu eſt incompatible avec l'abjection d'ame que produit la ſervitude ; le vrai mérite & les talens ſont alors inutiles ou dangereux ; la probité, la modération, les lumieres, l'amour du bien public écarteroient de la fortune ceux qui auroient la témérité de les montrer. Le vice & la médiocrité ſont ſeuls faits pour réüſſir auprès des hommes que leur incapacité rend inquiets. La morale n'eſt qu'une chimère & la vertu n'eſt qu'un vain nom ſous un gouvernement où les intérêts les plus forts concourrent à dégrader les eſprits & à ne faire des ſujets que des enfans frivoles, vains, envieux de leurs jouets puériles & capables de tout pour ſe les procurer ; *

Dès

* Il eſt aiſé de ſentir que la *frivolité* que l'on voit régner dans quelques nations eſt l'effet

Dès que l'homme eſt forcé de ſe mépriſer lui-même il n'eſt plus ſuſceptible de vertu ; dés qu'il ne peut travailler à ſon propre bonheur il faut qu'il tombe dans l'apathie & le découragement, il devient inutile ; dès que tout lui montre ſon intérêt à mal faire, à quoi pourroient ſervir les préceptes ſtériles d'une éducation & d'une morale qui lui diroient de faire le bien ? Sous un gouvernement qui opprime il faut ſe mettre à portée d'opprimer, ou conſentir ſoi-même à ſouffrir l'oppreſſion : ſous un maître injuſte il faut lui reſſembler ou renoncer à ſes faveurs ; il faut ſe conformer à ſes

du gouvernement, qui néglige de porter les eſprits vers des objets grand & utiles, ou qui les en détourne. D'ailleurs l'inſtabilité qui regne dans les pays ſoumis au pouvoir arbitraire doit influer ſur les eſprits & les rendre volages, légers & vains, ou leur faire attacher un grand prix à des objets futiles. Le faſte, la parure, l'amour de la dépenſe deviennent des choſes néceſſaires dans les pays gouvernés par des hommes qui prennent eux-mêmes le faſte & la prodigalité pour de la grandeur, & qui n'ont point d'idées de l'utilité. *Sicut Principes, ita & Populus.* Dans une nation où les grands peuvent tout, il faut ſuivre cette maxime : *Principibus placuiſſe viris non ultima laus eſt.*

HORAT. Epiſt 17. Lib. 1. verſ. 3.

goûts, ſervir ſes paſſions, le flatter dans ſes vices, lui faciliter ſes extorſions : en vain une éducation honnête auroit-elle inſpiré des ſentimens vertueux à un homme deſtiné à ſervir un tel maître, il s'apperçoit bientôt ou qu'il faut oublier ſes principes, ou s'éloigner d'une cour qui n'eſt faite pour recevoir que des êtres corrompus.

La raiſon ne peut rien contre un gouvernement injuſte, contre les exemples d'une cour dépravée, contre les promeſſes & les menaces d'un deſpote en démence. La vertu n'eſt point faite pour un pays mal gouverné ; elle ne peut y être le partage que de quelques ſages obſcurs dont l'ame noble & généreuſe refuſe de plier le genou devant le crime puiſſant, ou le vice mépriſable, devenus les diſtributeurs des graces. Dans une nation ſoumiſe au pouvoir arbitraire l'éducation pourroit ſe borner à dire : » Souviens-toi que tu es eſclave ; étouf- » fe les ſentimens de la nature ; ne te » rappèle jamais les priviléges de ton » être ; ſois ſimple, rampant & ſoumis, » ſi tu veux t'élever ; imagine de nou- » veaux moyens d'affliger & d'écraſer » ta patrie, ſi tu veux que tes talens

» te ſoient utiles. Sois ambitieux ; mais
» ſouviens toi qu'il faut cacher ta mar-
» che, afin de donner le change à tes
» rivaux. Sois toujours complaiſant pour
» le vice en crédit, ſi tu cherches la fa-
» veur. Sois injuſte & ſans pitié, ſi tu
» ſonges à ta fortune. Sois hypocrite
» ou dévot, ſi le prince le demande.
» Sois débauché & licentieux, s'il eſt
» voluptueux ; en un mot renonce à des
» vertus puériles, qui mettroient des
» obſtacles perpétuels aux deſirs de ton
» cœur.«

Telles ſont les maximes qui conviennent aux ſujets d'un deſpote ; telles ſont celles que ſuivent ces courtiſans ennemis de toute vérité, qui l'écartent ſoigneuſement du trône, qui la traitent de dangereuſe, qui arment ſans ceſſe contre elle la puiſſance ſouveraine, & qui endorment les princes dans une ignorance profonde de leurs devoirs, & des malheurs qui les menacent. Ces eſclaves flatteurs craignent de contriſter leur maître & de perdre ſa faveur. Ainſi les rois ne s'apperçoivent que ſur le bord de l'abîme des conſéquences terribles que l'ignorance, la corruption des mœurs, l'oppreſſion multipliée ont fait de lon-

gue main éprouver à leurs états : ils voient avec étonnement leurs provinces incultes, appauvries, dépeuplées, incapables de fournir à leurs profusions accoutumées, à leurs guerres inutiles, à leurs fantaisies insatiables : en vain cherchent-ils des chefs expérimentés pour écarter les dangers, des conseillers habiles & sincères pour les aider de leurs avis ; des soldats courageux pour défendre leurs empires ; ils ne rencontrent par-tout que des ames vénales, des mercenaires sans lumieres, des ambitieux ignorans, propres à redoubler les playes des nations ; ceux-ci contens de s'assurer un port contre l'orage s'embarrassent très-peu de ce que deviendront après eux & l'état & le prince.

Un souverain ennemi de la vérité, dépourvu de lumieres & d'équité, étranger au mérite, qui ne veut que des flatteurs, ne peut être servi par des sujets fidèles, sincérement attachés à sa personne, occupés du bien public, intéressés à la gloire de leur maître. Uniquement occupés de leur propre fortune ils applaudiront à ses vices qu'ils espéreront faire tourner à leur profit ; ils s'efforceront de le corrompre, ils lui montre-

ront la grandeur dans la prodigalité. ils le détourneront des affaires, ils le plongeront dans la moleſſe & dans la volupté. L'exemple du prince, toujours contagieux, infectera tous ceux qui l'approcheront ; il n'aura point d'amis, il n'aura que des complices de ſes déréglemens, des ennemis du mérite & de toute vertu, qui obſédant leur maître, empêcheront la triſte vérité de frapper ſes oreilles. Ainſi les maux des nations ſe perpétuent ; le ſouverain, endormi dans le vice, n'eſt averti de ſa ruine que lorſqu'il eſt trop tard pour y porter remede. *Celui*, dit Saadi, *qui conſeille un tyran, lave ſes mains dans ſon propre ſang.*

En vain la vérité tenteroit-elle de ſe faire entendre à des hommes de cette trempe, ſa langue leur ſeroit totalement inconnue, & d'ailleurs comment pénétreroit-elle juſqu'à eux ? Comment ſe feroit-elle entendre au milieu des plaiſirs, de la diſſipation, & des asclamations de la flatterie ? C'eſt donc aux peuples que la vérité doit pour lors s'addreſſer. Une nation s'éclaire à meſure qu'elle renferme un plus grand nombre d'hommes capables de méditer, de faire des expériences pour elle, de rectifier ſes idées,

de combattre ſes préjugés ; quelles que ſoient les préventions de la multitude, les lumieres ne laiſſent pas de ſe répandre peu à peu, elles portent à la fin une portion de clarté dans tous les yeux.

Les vices du gouvernement font ſouvent éclore la verité. Les mécontentemens généraux mettent les eſprits en mouvement ; au lieu des révolutions cruelles qui ſe font dans les contrées totalement abruties, il ſe fait une heureuſe révolution dans les idées de ceux qui habitent des pays plus éclairés ; alors la vérité, appelée par le vœu du public, force ſouvent toutes les barrières qu'on lui veut oppoſer. La raiſon une fois ſentie devient un beſoin ſi preſſant pour les hommes, que ceux qui gouvernent, malgré leur attachement pour leurs erreurs, malgré l'intérêt qu'ils s'imaginent avoir de les maintenir, malgré l'ignorance où ils ſont de leurs propres intérêts, malgré le peu de volonté qu'ils ont de remédier aux maux publics, ſont forcés quelquefois de céder à la force de l'évidence, appuyée des ſuffrages de toutes les nations.

C'eſt ainſi qu'à meſure que les nations s'éclairent nous voyons les mœurs

s'adoucir, nous voyons l'humanité tempérer les fureurs de la guerre ; nous voyons le deſpotiſme lui-méme prendre un ton plus raiſonnable & n'oſer braver ouvertement la décence & le cri public. Dans l'Europe inſtruite le deſpotiſme n'exerce point ſes fureurs à front découvert comme dans l'ignorante Aſie. Les miniſtres de la ſuperſtition, forcés par la raiſon qui peu à peu s'eſt répandue, ſont quelquefois obligés de renoncer à leurs principes inhumains, de ſe montrer au moins plus pacifiques & plus doux ; ils n'oſent plus abuſer auſſi impudemment de la crédulité des peuples que leurs prédéceſſeurs effrontés ; ils craindroient le ridicule s'ils faiſoient ſonner trop haut leurs prétentions ridicules ; ils ſeroient déteſtés s'ils donnoient trop ouvertement le ſignal de la perſécution & de l'inhumanité : au ſein des nations les plus inſtruites la douceur des mœurs, compagne ordinaire de la raiſon & des lumieres, oblige ces barbares à faire du moins une trève apparente & ſimulée avec la liberté de penſer que leur cœur déteſtera toujours.

La vérite devient irréſiſtible lorſqu'elle

eſt appuyée de l'opinion publique ; les gouvernemens eux-mêmes en ſont entraînés ; nul homme n'a le courage d'être inſenſé tout ſeul ; la folie n'eſt puiſſante que lorſqu'elle a le grand nombre pour elle ; l'impoſture ne triomphe que quand elle a beaucoup d'approbateurs, de fauteurs, de complices. Les tyrans religieux & politiques ne ſont abſolus que dans des nations aveugles & privées de raiſon.

Malgré l'inertie des peuples, malgré la négligence & la mauvaiſe volonté de ceux qui les ont gouvernés, la raiſon a fait ſans doute des proprès très viſibles ; la lenteur de ſa marche ne l'a point empêché de détruire une foule d'erreurs, & d'ébranler vivement ces ſuperſtitions qui ſe flattent d'une éternelle durée ; nous voyons l'eſprit humain tendre ſans ceſſe à la perfection, ou du moins ſe rapprocher inſenſiblement du vrai ; & quoique le terme deſirable où il l'adoptera ſans partage ne ſoit peut-être, de même que le bonheur parfait, qu'une chimère, ne laiſſons pas d'y tendre, le deſir de l'obtenir nous donnera de l'activité ; le déſeſpoir & l'inaction ne remédient à

rien. Ayons donc le courage de chercher la vérité ; ne nous en laiſſons impoſer ni par l'univerſalité, ni par la force, ni par l'antiquité des préjugés. Les erreurs du genre humain ſont univerſelles parce que l'expérience a dû précéder la raiſon ; ces erreurs ſont devenues ſacrées, parce que jamais elle ne furent examinées ; elles ont paru reſpectables parce qu'elles ont long-tems duré.

CHAPITRE V.

De la vénération pour l'Antiquité, ou du reſpect que les hommes ont pour les uſages, les opinions, les inſtitutions de leurs peres.

L'ANTIQUITÉ donna toujours du poids & de la ſolidité aux opinions des hommes : des inſtitutions, des uſages, des coutumes, des ſyſtêmes qui ont duré long-tems leur paroiſſent inviolables & ſacrés ; tout ce qui remonte à un tems immémorial leur ſemble mériter de l'eſtime ; ils ont

pour ce qui eſt ancien la même vénération que pour la vieilleſſe, qu'ils ſuppoſent toujours enrichie d'expériences & de lumieres ; ils ſe perſuadent que leurs peres, évidemment ignorans & ſauvages, étoient plus éclairés qu'eux-mêmes : ils ſuppoſent que leurs prédéceſſeurs ont avant eux peſé très-mûrement les choſes, que leurs inſtitutions portent les empreintes de la ſageſſe & de la vérité : en un mot ils s'imaginent que ce que leurs ancêtres ont jugé convenable ne peut être ni altéré ni anéanti ſans crime & ſans danger. Les hommes ſe regardent comme dans une minorité perpétuelle ; ils s'en rapportent aveuglément aux déciſions de ceux qui ſont plus âgés qu'eux. C'eſt ainſi que les nations furent toujours les dupes de l'antiquité ; elles croient que leurs fondateurs ont été plus ſages ; plus habiles, plus vertueux que leur poſtérité ; la pareſſe & l'ignorance des hommes font qu'ils conſentent à ſe dégrader plutôt que de chercher des remedes à leurs peines. Ce n'eſt que ſur des préjugés que ſe fonde l'opinion „ *que le monde va toujours en* „ *empirant* ; *que les mœurs dégénèrent* ;

„ *que nous ne devons pas nous croire* „ *plus ſages que nos peres* ; qu'il ne „ faut point toucher aux uſages reçus, „ que les inſtitutions antiques ſont ſa- „ crées, qu'il ne faut rien changer, & „ que toute innovation eſt dangereuſe. " Telles ſont les maximes futiles que l'on entend répéter ſans ceſſe, & qui ſe trouvent ſouvent dans la bouche même des perſonnes éclairées. * Ces faux principes, déjà enracinées dans l'eſprit du vulgaire, reçoivent des forces continuelles de la part des Gouvernemens, dont les vues ſont ſouvent trop bornées

* Cicéron a dit : *Nihil movebit ſapiens in ſacris, ſcit enim mortali naturæ non eſſe poſſibile certi quidquam de his cognoſcere.* Cependant il ſe moquoit lui même de la ſuperſtition de ſon pays, & le livre *de la divination* étoit très-propre à révolter les dévots de Rome. Juſtinien dit très-gravement *quem mater amictum dedit ſemper eſſe cuſtodiendum.* Les Egyptiens gouvernés par des Prêtres, furent ennemis de toute innovation, les Chinois en ſont ennemis par politique, chez eux la vie la plus longue & la plus appliquée ne ſuffit pas pour apprendre à lire. Par une loi de Zaleucus tout homme qui avoit quelque innovation à propoſer devoit le faire la corde au cou. Æ'od us. Juriſconſulte François du XVIe. ſiecle, vouloit que la même loi fût établie en France, mais elle y ſubſiſte dans le fait auſſi que par tout ailleurs.

pour ſentir la conſéquence des préjugés invétérés & pour en chercher les vrais remedes, ou qui ſe croyent intéreſſés à laiſſer ſubſiſter des abus dont ils ſe flattent de recueillir les fruits. Ne rien changer, ne rien innover ſont des maximes, ou de la ſtupidité, ou de la tyrannie qui ne veut point ſe corriger.

Où en ſerions-nous hélas! ſi nos ancêtres avoient eu pour les leurs, & ceux-ci pour leurs dévanciers, l'aveugle vénération que l'on exige de nous pour les préjugés antiques? L'homme ſeroit encore ſauvage, il erreroit tout nud dans les bois, il mangeroit du gland, il ſe nourriroit de viandes crues. Cependant l'eſpèce humaine a fait des pas marqués vers la perfection; mille erreurs ont paſſé; mille autres leur ont ſuccédé pour paſſer comme les premieres. La nature en effet ne ſe régle point par nos maximes inſenſées ou par les intérêts de ceux qui voudroient tenir les mortels dans l'imbécillité; elle ſe rit de leur folie, & finit par détruire tout ce qui n'eſt point conforme à la vérité.

Il eſt évident que la nature a fait l'homme ſuſceptible d'expérience & par conſéquent de plus en plus perfectible;

c'eſt donc une abſurdité que de vouloir l'arrêter dans ſa courſe en dépit d'une loi éternelle qui le pouſſe en avant. Puiſque la nature de l'homme lui fait deſirer le bonheur, il faut que l'homme s'éclaire; les impoſteurs & les tyrans ne ſont pas plus forts que la nature univerſelle, ils ne peuvent pour toujours le tenir dans ſa ſtupidité. C'eſt cette loi de la nature qui entraîna l'enfant du premier homme, s'il y eut un premier homme; c'eſt la même loi qui a ſucceſſivement entraîné tous les mortels, qui nous entraîne nous-mêmes, & qui entraînera nos déſendans. Pour empêcher les hommes de s'éclairer, il faudroit que le tyran & le prêtre trouvaſſent le moyen de changer l'organiſation humaine. En vain font-ils la guerre la plus cruelle à ſa ſcience; en vain dans la vue d'aſſurer leur empire, entourent-ils les têtes humaines dès l'enfance des bandelettes ſacrées de l'opinion; l'homme cherchera toujours à ſe rendre heureux, le deſir du bien-être ne s'étouffera jamais dans ſon cœur; a force de circuler d'erreurs en erreurs il rencontrera la vérité; plus forte que toutes les digues qu'on lui oppoſe, elle renverſera tous

les projets iniques, toutes les inſtitutions extravagantes, tous les menſonges follement révérés des mortels.

C'eſt ſans doute au reſpect déraiſonnable que les hommes accordent à l'Antiquité que ſont dus ces préjugés qui font par tout pays attacher une haute idée à la *naiſſance*: opinion fatale qui influe évidemment de la façon la plus nuiſible ſur toutes les ſociétés. Par une ſuite de ce préjugé ridicule, pour eſtimer un homme on ne demande jamais ni ce qu'il eſt, ni les talens qu'il poſſede, ni les vertus dont il eſt orné; on ſe borne à demander le nom de ſes ancêtres. En conſéquence de cette idée, dont ſouvent on eſt la dupe même lorſqu'on en ſent le ridicule, le mérite obſcur eſt oublié; les talens ſont mis au rebut quand ils n'ont point un nom ou des titres à préſenter; la naiſſance eſt une tache qui étouffe toutes les vertus; l'homme que la nature a doué du génie le plus vaſte, des connoiſſances les plus rares, de la plus grande capacité, ne peut ſonger à ſe placer ſur la même ligne qu'un ſtupide diſtingue par ſes ayeux, mais qui n'eſt rien par lui-même. Que dis je le grand homme ne peut ſe tirer de

l'abjection qu'en rampant en eſclave aux pieds de l'ignorance hautaine. Lorſqu'un heureux hazard elève aux grandes places un homme obſcur, capable de les remplir, le public s'indigne, & complice d'un préjugé dèshonorant qui l'avilit lui-même, il trouve très étrange qu'au préjudice d'une nobleſſe trop fiere pour s'inſtruire, le choix ſoit tombé ſur un mortel que ſa naiſſance ſembloit exclure du droit de ſervir ſon pays. *

* Sous le Roi Jean, la nobleſſe de France vit avec la plus grandre douleur, le peuple affranchi de la ſervitude former, ſous le nom de *tiers état*, un corps qui eût le droit de parler dans une nation dont il faiſoit la partie la plus nombreuſe. Il n'eſt rien de plus avilissant pour les nations que les préjugés de la nobleſſe; dans plusieurs pays le gros des citoyens n'eſt regardé que comme un troupeau de bêtes de ſomme. La Nobleſſe, d'où ſe tirent les courtiſans & les grands forme dans preſque toutes les ſociétés une *Ariſtocratie* réelle, auſſi nuiſible au ſouverain qu'onéreuſe à ſon peuple. Le Prince n'eſt ſouvent forcé de fouler ſes peuples que pour ſatisfaire l'avidité d'une nobleſſe, qui ne l'entoure que pour mendier ſans ceſſe, parce qu'elle juge indigne d'elle de travailler utilement. Le préjugé de la nobleſſe nuit à la nobleſſe elle-même qu'il empêche de faire ſa fortune par des voies utiles à l'état. L'orgueil que

Dans la plupart des nations Européennes, un homme n'eſt conſidéré qu'en vertu de ſa race ; la naiſſance ſeule donne le droit de prétendre à tout ; les ſervices réels ou prétendus des peres tiennent lieu de mérite & de vertus aux deſcendans ; il réſulte de là que ceux qui ſortent d'un ſang que l'opinion révere, aſſurés d'avance des places & des récompenſes ne ſe donne aucune peine pour acquérir les qualités néceſſaires au bien-être de la ſociété : il leur ſuffit d'être nés pour parvenir aux honneurs, à la conſidération, au crédit, à la faveur, & pour devenir les arbitres du ſort des nations. C'eſt à la naiſſance ſeule qu'appartient le droit d'approcher de la perſonne des Princes, de leur donner des conſeils, de régler le deſtin des Empires, de commander les armées, de juger les citoyens. C'eſt à la naiſſance ſeule que ſont accordés les priviléges, les diſtinctions, les dignités, les richeſſes, qui pour le bien de l'état ne devroient être accordés qu'à ceux dont l'état a éprou-

donne la nobleſſe fait par-tout des nobles malheureux. Sont-ils dans l'indigence, vous les voyez ou trop fiers ou trop peu inſtruits pour s'en tirer.

vé les ſervices. C'eſt au rang ſeul que la juſtice eſt rendue ; c'eſt au rang qu'appartient le droit d'être injuſte & d'opprimer impunément. En un mot les nations ne ſemblent faites que pour travailler, afin de mettre dans l'abondance & le luxe des hommes qui depuis des ſiecles n'ont pour eux que les mérites fictifs de leurs premiers ancêtres. *

En effet ſi nous analyſons ces prétendus ſervices, à quoi ſe réduiront-ils ? Hélas ! nous trouverons que ce grand chargé d'un nom pompeux, que les nations s'efforcent de récompenſer des ſervices de ſes pères, deſcend ou de quelque guerrier ſéditieux, turbulent, ſanguinaire, ou de quelque eſclave intrigant du pouvoir tyrannique, qui lui prêta ſon ſecours pour ſubjuguer, pour déſoler, pour maſſacrer ſes concitoyens. En un mot nous trouverons que ce n'eſt très-ſouvent qu'en vue des forfaits des peres que la nation reſpecte & conſidere

* La nobleſſe devroit être *perſonnelle* & jamais *héréditaire* Selon la remarque d'un homme d'eſprit, *l'égliſe romaine enſeigne que l'on peut appliquer les mérites des vivans aux trépaſſés, mais la nobleſſe prétend qu'on doit appliquer aux vivans les mérites des trépaſſés.*

les enfans inutiles, incapables & méchans. * L'on nous dira peut-être que les états ont beſoin de *pépinieres*, qui leur fourniſſent des hommes que leur naiſſance deſtine à les défendre. Nous répondrons que tout citoyen eſt appellé à la défenſe de l'Etat : que celui qui n'eſt que ſoldat, finira tôt au tard par oublier qu'il doit être citoyen ; il ne ſera plus que l'inſtrument mercenaire du maître qui le paye ; il aſſervira la Patrie au lieu de la défendre ; & ſon orgueil le rendra ſouvent auſſi incommode à ſon Souverain lui-même qu'à ſon pays.

* Dans quelques gouvernemens militaires on fait une très-grande diſtinction entre la nobleſſe *militaire* & la nobleſſe *de robe*. Celle-ci eſt dégradée par le Souverain lui-même ; il n'accorde point à ceux qui rendent la juſtice en ſon nom les mêmes diſtinctions qu'aux gens de guerre. Comme ſi la fonction de rendre la juſtice étoit moins honorable que celle de tuer des hommes ſouvent très-injuſtement ! Il eſt évident que ce préjugé, défavorable aux miniſtres des loix, eſt fondé ſur les notions barbares & féroces d'un peuple conquérant, qui faiſoit un grand cas de la force & peu de cas de l'équité. Le guerrier eſt communément peu ſenſible à la juſtice. Comme Achille,

Jura negat ſibi nata, nihil non arrogat armis.

HORAT. de arte poet. verſ. 122.

Ainſi la vérité met au néant des titres ſi peu fondés ; l'utilité publique exige que les récompenſes de l'état ſoient propoſées à l'émulation de tous les citoyens & juſtement réſervées pour ceux qui ſervent utilement l'état. L'intérêt permanent des nations & de leurs chefs veut que tout homme qui a des lumieres & des vertus ſoit préféré à celui qui n'aura que des ayeux. L'expérience ne nous prouve-t-elle pas que c'eſt pour l'ordinaire dans le ſein de l'oſcurité que la nature fait naître les ames les plus fortes, les génies les plus vaſtes, les talens les plus utiles à la ſociété ?

Mais les vérités les plus claires paroiſſent des folies à des yeux prévenus ; elles éprouvent toujours les plus fortes contradictions de la part même de ceux qui ſouffrent des préjugés que ces vérités combattent. Tous ceux qui combattirent des erreurs anciennes paſſèrent pour des inſenſés & furent traité en ennemis. Les découvertes les plus avantageuſes dans les ſciences & dans les arts trouverent pour l'ordinaire des contradicteurs acharnes, ou furent rejetées avec dédain : leurs auteurs furent ſouvent couverts de ridicule, décriés, perſécutés ;

tout homme qui proposa des changemens fut regardé comme un fou, un furieux, perturbateur du repos public, un présomptueux, un arrogant, par ceux mêmes à qui ces changemens étoient le plus avantageux. La postérité recueille seule les fruits des travaux du génie. * Quelles furent les clameurs contre ceux qui oserent attaquer ces préjugés antiques & sacrés, depuis longtems les objets de la vénération des peuples ! aussitôt les puissances s'armérent contre la vérité; en défendant l'erreur elles crurent défen-

* Les hommes semblent souvent s'offenser des secours qu'on leur présente. Indépendamment de l'intérêt, la vanité & l'envie sont deux grands obstacles qui s'opposent à la vérité. Tout homme qui dogmatise déplaît; tout homme qui s'annonce par quelque grande découverte fait craindre sa supériorité; adopter ses idées ce seroit déférer à ses lumieres, & reconnoître la grandeur de son génie, aveu toujours humiliant pour la vanité. Lorsque Harvey eut découvert la circulation du sang, il n'y eut en Europe qu'un seul Médecin qui fût de son avis, encore étoit-il étranger. En adoptant sa découverte ses confreres eussent avoué leur infériorité & leur ignorance. Les Athéniens punirent celui qui vouloit ajouter une nouvelle corde à la lyre. Le pariement de Paris a proscrit l'usage de l'antimoine &c. &c. &c.

dre le *Palladium*, le gage de la sûreté publique.

Les préjugés, qui dans les nations modernes, devenues cependant plus policées & plus douces, adjugent pourtant encore de si grands avantages à la profession des armes, sont des preuves de leur vénération déraisonnable pour l'antiquité, & des restes d'une ancienne barbarie, qui faisoit regarder la violence, la rapine, le meurtre comme des actions louables, & ceux qui les exerçoient comme des personnages distingués. En effet si nous voulons chercher la source d'une foule d'opinions fausses & d'usages impertinens auxquels nous trouvons encore nos concitoyens très-fortement attachés, nous serons forcés de remonter à ce qui se pratiquoit chez les Scytes, des Celtes, des Gaulois, des Germains, des Sarmates, des Vandales, des Goths, &c. en un mot chez les Sauvages, dont les princes & les grands ont soigneusement conservé les folies.

D'où viennent ces armoiries si bizarement ornées dont parmi nous la noblesse paroît encore si jalouse & si fiere? L'on y voit des animaux & des figures que des sauvages tout nuds se traçoient

d'abord ſur la peau pour ſe rendre plus terribles, qui, lorſqu'ils eurent appris à ſe vêtir, furent portés groſſierement ſur des écus ou boucliers, & furent enſuite entourés des peaux des bêtes qu'ils avoient tuées à la chaſſe. Telle eſt la véritable origine de cet art puérile connu ſous le nom d'*Héraldique*, qui ſervit de baſe à la ſcience non moins futile des *généalogies*, inventée pour repaître la vanité de quelque hommes très-curieux de prouver à l'univers qu'ils deſcendoient en droite ligne de quelqu'ancien ſauvage féroce & vagabond. Ces colliers, ces chaînes dont les ſouverains ſe ſervent encore pour décorer leurs favoris, & pour exciter les deſirs des grands qui les entourent, étoient déjà des diſtinctions pour les mêmes brigands dans une antiquité très-reculée. *

C'eſt encore à ces brigands farouches & ombrageux que les européens moderne ſonr redevables de leurs idées ſi cruel-

* Le romain *Manlius* fut ſurnommé *Torquatus* pour avoir enlevé le collier à un gaulois qu'il avoit vaincu. Tous les ordres de Chevalerie ont des colliers pour marque diſtinctive. L'opinion & le préjugé viennent à bout de faire paſſer pour une décoration les ſignes les plus puériles & les plus ridicules.

les & ſi fauſſes ſur le *point d'honneur*, & de ces combats ſinguliers ou duels par leſquels des citoyens croient leur honneur engagé à répandre leur propre ſang, ou celui de leurs concitoyens pour l'offenſe la plus légere : préjugé ſi fortement enraciné que non content de braver l'humanité, il a juſqu'ici réſiſté & à la religion & aux loix. Par une ſuite de cet affreux préjugé les habitans des contrées policées, auſſi féroces que les Celtes leurs pères, même au ſein des villes, même au ſein de la paix, ſe montrent armés d'un glaive, qui annonce qu'ils ſont toujours prêts à détruire leur ſemblable, & à ſe venger eux-mêmes.

C'eſt à la barbarie altière de la nobleſſe Celtique que la nobleſſe moderne doit encore le mépris qu'elle montre pour les ſciences & les arts. Nos grands, comme leurs ancêtres ſauvages, ſe font gloire de tout ignorer, & ne font cas que de l'art odieux de piller, de ravager, de tuer. Le militaire dans le grade le plus infirme, le plus dépourvu de lumieres, ſe croit fort au deſſus du magiſtrat le plus élevé, du génie le plus ſublime, du citoyen le plus utile & le

plus induſtrieux ; tandis qu'aux yeux de la raiſon l'artiſan le plus dédaigné eſt ſouvent préférable à ces hommes de ſang & à ces grands qui de race en race ne ſe ſont ſouvent illuſtrés que par des baſſeſſes & des inhumanités.

Par une ſuite du mépris que les grands ont conſervé pour la ſcience, les princes la mépriſent & ne ſont que rarement inſtruits ; ceux qui voudroient former & leur cœur & leur eſprit, eſſuyeroient de la part des courtiſans les mêmes reproches qu'Amalaſonte, à qui les ſeigneurs Goths repréſenterent *que les études qu'elle faiſoit faire à ſon fils nuiroient au courage* dont ſa nation féroce avoit beſoin, c'eſt-à-dire, ne s'accoutumeroient pas à l'humeur turbulente & ſanguinaire d'une nobleſſe qui ne demande qu'à ſacrifier les nations à ſa rapacité ou à ſa vanité. *

Les dieux & les cultes que l'on préſente aux peuples actuels ſont auſſi peu ſenſés que ceux de leurs peres. Les prêtres modernes, ainſi que les druïdes des Celtes, entretiennent & les grands

* *V Procop. hiſt. goth. lib. 1. cap. 2. & Pelouſier, hiſt. des Celtes tom. I. livre II. chap. 7. & 8.*

& les peuples dans l'ignorance & le mépris de la ſcience afin de régner ſur eux. Ils ont la même politique que les Scytes, qui crevoient les yeux de leurs eſclaves pour que rien ne les détournât des travaux auxquels ils les vouloient employer.

D'où l'on voit que nous ſommes, graces à nos préjugés antiques, encore des Scytes, des Celtes, des Sauvages. Les nations modernes ſe gouvernent encore par les mêmes maximes que les hordes de leurs ancêtres, dont la guerre & les crimes étoient l'unique élément. Notre nobleſſe regarde la paix comme un état violent : cette paix la plonge dans une honteuſe oiſiveté, parce qu'un préjugé ridicule lui perſuade qu'il faut ou tuer, ou ne rien faire, & qu'il ſeroit indigne d'elle de ſe livrer à des occupations utiles. En conſéquence nous voyons en Europe des milliers de ſoldats pendant la paix demeurer les bras croiſés, tandis que par des travaux publics & néceſſaires ils pourroient alors au moins dédommager la patrie des maux que lui font toujours les guerres les plus heureuſes. Si les chefs qui commandent ces troupes ſi ſouvent inutiles, ſe cro-

yoient déshonorés en les faiſant travailler pour le bien de l'état qui les paye & les nourrit, on leur dira que les romains, qui ont conquis la terre, ne dédaignoient pas durant la paix d'employer leurs mains victorieuſes à faire des aqueducs, des chemins, des canaux, en un mot des travaux utiles, dont les ruines mêmes ſont encore impoſantes pour les modernes énervés & ſi vains.

Ce ſont viſiblement les préjugés tranſmis par nos ancêtres qui corrompent encore pour nous les idées de la politique : c'eſt par eux que nous confondons ſans ceſſe la violence avec le droit. Combien de juriſconſultes modernes ne regardent-ils pas la conquête comme conférant un droit légitime de maltraiter & d'aſſervir un peuple vaincu ? * Pluſieurs ſavans

* Grotius, Puffendorf &c. Toutes les abſurdités qui ont été débitées ſur le droit politique viennent de ce qu'on a cru que les princes & les peuples n'étoient pas ſoumis aux mêmes devoirs que les particuliers. De même toutes les abſurdités religieuſes ſont fondées ſur ce qu'on a cru que les dieux n'étoient point ſoumis aux loix de la nature & de la raiſon, pouvoient agir arbitrairement, avoient une juſtice différente de la nôtre : d'où l'on voit à quel point les principes politiques & théologiques ſont propres à corrompre la morale.

célébres n'ont-ils pas de l'équité des idées auſſi fauſſes que ces Gaulois qui diſoient aux Romains *qu'ils portoient leur droit à la pointe de leur épée, & que tout appartient aux guerriers courageux* ? Les ſouverains actuels ne ſe prétendent-ils pas en droit de régner deſpotiquement ſur leurs nations, parce que ces nations furent autrefois conquiſes par des brigands, aux droits deſquels les princes ne rougiſſent point de ſuccéder ? N'eſt-ce pas en vertu de ces prétendus droits que tant de monarques ſe rendent ſouvent également incommodes à leurs propres ſujets, qu'ils traitent en ennemis, & aux ſujets des autres qu'ils voudroient envahir ?

Par une ſuite de ces notions abſurdes la tyrannie ſe trouve juſtifiée, la violence, la rapine & la fraude ſemblent donner des droits réels ; les chefs des nations appellent *gloire* ce qui devroit les couvrir d'ignominie, & ce qu'ils puniſſent eux-mêmes du dernier ſupplice dans un citoyen obſcur qui voudroit les imiter en petit. Les nations, imbues des mêmes idées, ſont aſſez ſtupides pour ſe glorifier lorqu'elles ont à leur tête des maîtres turbulens, qui pour répandre la

terreur chez leurs voiſins, les conduiſent elles-mêmes à la boucherie & les réduiſent à la miſère. Les excès les plus abominables des princes trouvent des admirateurs & des panégyriſtes dans des peuples tout fiers d'être les inſtrumens & les victimes des bourreaux qui les immolent à leurs fauſſes idées de gloire.

Ainſi des préjugés ſauvages perpétués dans l'eſprit des ſouverains & des peuples, ſont encore aujourd'hui la baſe de la politique tant intérieure qu'extérieure des états : ils ſont preſque toujours en guerre : ſous prétexte de ces guerres, qui n'ont que très-rarement la défenſe ou les intérêts véritables de la patrie pour objet, les nations ont ſans ceſſe ſur pied des armées innombrables, à l'aide deſquelles les princes les enchaînent, les ruinent, & finiſſent par s'affoiblir eux-mêmes & par tomber dans la misère.

Tels ſont les effets des idées fauſſes de grandeur & de gloire que les peuples modernes ont héritées des ſcythes leurs ancêtres. Elles ont banni la juſtice de la terre ; elles ont fait pour les princes une morale à part, dont la force & la ruſe ſont les uniques baſes. Cette morale, ſous le prétexte ſpécieux du

bien des nations & de la *raiſon d'état*, les autoriſe à violer ſans remors les devoirs les plus ſaints de la nature, non ſeulement à l'égard de leurs prétendus ennemis, mais encore à l'égard de leurs propres ſujets. C'eſt à des préjugés ſi nuiſibles, que la liberté, la propriété, la tranquilité, le bonheur & la vie des peuples ſont par-tout indignement ſacrifiés.

Un gouvernement militaire ſera toujours féroce, violent, turbulent : les loix ne pourront s'y faire entendre ; les mœurs y ſeront néceſſairement corrompues, la juſtice ſera proſcrite, & les peuples ne parviendront pas à ſe civiliſer parfaitement. Sous un tel gouvernement le prince, s'il eſt le maître de la nobleſſe & des ſoldats, ſe liguera avec eux pour accabler ſa nation déſarmée, ils auront des intérêts ſéparés de tous ceux des autres citoyens. Pour que les peuples ſoient heureux, ils faut qu'ils ſoient libres ; pour être libres, il faut qu'ils n'ayent à craindre que la loi. Les militaires ne ſont utiles à ſa patrie que lorſque, citoyens & libres eux-mêmes, ils ſont ſoumis aux loix, & non aux caprices d'une cour, qui ſans raiſon pro-

digueра leur ſang & s'immolera la félicité publique.

Pour nous déſabuſer de l'opinion favorable que nous avons trop communément pour les inſtitutions anciennes, il ſuffit de voir ce qui ſe paſſe ſous nos yeux. Puiſque nos contemporains examinent ſi peu les choſes les plus importantes pour eux, avons-nous lieu de croire que celles qui nous ont été tranſmiſes par nos peres ayent été mieux examinées ? Nos religions, nos gouvernemens, nos loix, nos coutumes, nos opinions datent communément des tems d'ignorance & de barbarie ; ce ſont nos ancêtres qui nous ont fait paſſer des uſages, des abus, des préjugés que le tems a rendus ſacrés ; de race en race l'éducation, l'habitude, l'exemple, l'autorité ont propagé & maintenu les notions les plus inſenſées, les uſages les plus ridicules, les inſtitutions les plus contraires au bien public, enfin tant d'opinions abſurdes dont la raiſon gémit. Les ſuperſtitions modernes n'ont d'autres fondemens que des merveilles annoncées à des nations imbécilles, ſéduites par des enthouſiaſtes ou des impoſteurs qui ont viſiblement abuſé de leur

ſimplicité. C'eſt au témoignage de nos crédules aïeux & de leurs guides religieux que le ſacerdoce en appelle encore aujourd'hui pour conſtater ſes titres hautains, ſon indépendance, ſes prérogatives ſublimes; c'eſt eux qu'ils ont le front d'atteſter pour nous convaincre des miracles, des dogmes, des myſtères qu'ils nous diſent de croire en dépit de la raiſon.

Les ſouverains exercent-ils un pouvoir arbitraire, tyranniſent-ils impunément, & prétendent-ils avoir le droit héréditaire d'opprimer leurs ſujets actuels? ils ſe fondent une poſſeſſion immémoriale; ils s'arrogent un droit impreſcriptible de mal faire, parce que des nations, ſubjuguées par la violence ou ſéduites par la ruſe, ont oublié de limiter leur pouvoir & de les ſoumettre à l'équité. Les grands, les nobles ne montrent tant de mépris pour leurs concitoyens, & ceux-ci ne continuent à ſe mépriſer eux mêmes & à trembler devant eux, que parce qu'ils ne ſont point encore raſſurés de la terreur que cauſèrent à leurs ancêtres des brigands ſortis du nord pour uſurper leurs poſſeſ-

ſions. * En un mot nos loix, nos opinions, nos coutumes ne ſont ſi extravagantes, ſi onéreuſes pour les peuples, ſi contraires à leurs beſoins préſens, que parce que toutes ces choſes ſont les ouvrages informes de l'inexpérience, du peu de prévoyance, des beſoins paſſagers, de la barbarie, du délire de nos pères groſſiers & de leurs ſouverains déraiſonnables.

C'eſt pourtant aux lumières de ces hommes dépourvus de ſcience & de raiſon que l'on a perpétuellement recours lorſqu'il s'agit des opinions religieuſes, des gouvernemens, des loix & du ſort des nations! On prétend *qu'il faut re-*

* Dans la plupart des Royaumes de l'Europe les ſouverains ont détruit le gouvernement, ou plutôt l'anarchie féodale; cependant les inſtitutions féodales, ſi onéreuſes pour les peuples, ſubſiſtent encore par-tout. Bien plus, les Loix Romaines ſont encore en vigueur dans un grand nombre de pays dont le gouvernement n'a rien de commun avec celui des Romains. La juriſprudence Romaine elle-même, que le préjugé fait paſſer pour la *ſageſſe écrite*, n'eſt qu'un amas confus de loix peu d'accord, compilées par les ordres du deſpote Juſtinien & rédigées par un vil eſclave de ce prince. A proprement parler, les peuples n'ont nulle part un corps de loix vraiment conforme à leurs beſoins.

monter aux ſources primitives, on ne voit point que c'eſt remonter à des tems de ténèbres, de ſtupidité, de trouble & de violence. S'en rapporter à l'antiquité, n'eſt ce pas en effet ſe ſoumettre aux déciſions abſurdes d'une multitude féroce & groſſière, qui, privée d'expérience & de vues, fonda tumultuairement des empires, dont depuis les circonſtances ſe ſont altérées, dont les beſoins ont changé, qui ont acquis plus de lumiere, & qui ſe perfectionneroient ſans doute s'ils ne continuoient à être gouvernés d'après les ſyſtêmes abſurdes de l'antiquité? C'eſt la religion des juifs, modifiée à quelques égards, qui eſt aujourd'hui l'objet de la vénération de l'Occident. Les ſuperſtitions du peuple le plus miſérable de l'Aſie ſont reſpectées par toute l'Europe, qui ſe croit éclairée & devenue raiſonnable; des fables débitées par un prêtre égyptien fourbe & cruel à une poignée d'eſclaves, décident encore maintenant du ſort des empires; c'eſt dans ſes livres ſacrés, c'eſt dans des recueils d'abſurdités mal digérées que le ſacerdoce va chercher la déciſion de ſes

querelles ; il s'en ſert pour fermer la bouche au bon ſens & à la vérité.

Les Francs, les Goths, les Viſigoths regnent encore ſur nous ; leurs loix brutales fixent notre juriſprudence & décident du juſte & de l'injuſte pour nous : leurs uſages ſurannés règlent le ſort des états, qui depuis ſe ſont policés, qui ont acquis des arts, de l'induſtrie, du commerce, des manufactures & des ſciences inconnues de ces farouches conquérans. *

Tels ſont les effets malheureux de cette vénération ſtupide que les hommes ont par-tout pour d'antiques préjugés, dont ils ſont ſi ſouvent les dupes & les victimes. Quoi ! de ce qu'un abus

* Il n'y a pas moins d'extravagance à vouloir ſe donner la torture pour juſtifier l'antiquité de ſes folies religieuſes & politiques. En matiere de religion les hommes n'ont jamais raiſonné. Bien des gens ne peuvent ſe perſuader que les payens ayent adoré le bois, la pierre, des animaux, des oignons &c. Ne voyons-nous pas de nos jours adorer du pain & manger le Dieu qu'on adore ? Il y eut ſans doute des incrédules en tout tems, mais en tout tems la multitude fut crédule. Chez les Grecs Euhemere, en décriant les Dieux ne fit que ce qu'Adrien Baillet a fait plus doucement & Bayle plus décidément, chez les Européens.

ſubſiſté pendant des milliers d'années, en eſt-il moins un abus ? De ce que nos peres imbécilles ont aveuglément adopté les fables des fourbes & des ambitieux qui vouloient les ſéduire & les gouverner, s'enſuit-il que leur poſtérité doive continuer à reſpecter des ſyſtêmes & des uſages qui répugnent à leur raiſon & qui nuiſent à leur bien-être ? De ce qu'une longue poſſeſſion a mis des ſouverains à portée de faire plier les peuples ſous leurs caprices dangereux, faut-il en conclure que les nations ne ſont plus en droit d'en appeller de la négligence de leurs ancêtres & de ramener leurs chefs à l'équité ? Des peres imprudens ont-ils donc eu le pouvoir de ſtipuler que leur poſtérité ſeroit obligée pour toujours de vivre dans l'indigence, dans l'infortune & dans les larmes, afin de fournir aux luxe, aux prodigalités, aux extravagances meurtrieres d'une cour effrénée ? De ce que des loix incommodes ont l'antiquité pour elles ; faudra-t-il en conclure qu'elles doivent être éternelles & qu'il n'eſt point permis ni de les changer ni de les abroger ? Enfin de ce que les hommes languiſſent depuis des ſiècles dans des maladies cruel-

les & invétérées, faut-il en conclure que l'on ne peut ſans crime en rechercher les cauſes & leur appliquer des remedes ?

Quoique les préjugés des peuples, ainſi que ceux de l'ignorante tyrannie, ayent oppoſé en tout tems des obſtacles continuels aux progrès de la raiſon, on ne peut s'empêcher d'appercevoir des changemens très-marqués dans la façon de penſer des nations. Que dis-je ? les intérêts & les paſſions des rois ſe ſont quelquefois accordés avec ceux de la vérité, & peu à peu leurs ſujets ont eu des occaſions, ſinon de s'éclairer tout-à-fait, du moins de ſe détromper de quelques-unes de leurs chimeres.

C'eſt ainſi que les préjugés de la religion ſe ſont affoiblis en pluſieurs contrées ; l'impoſture y a perdu une partie de ſon crédit, & s'il lui eſt toujours reſté un pouvoir très-grand, la douceur des mœurs & les intérêts de l'état oppoſent ſouvent des barrières à ſes entrepriſes inſolentes & à ſes fureurs divines. En effet quel eſt l'homme parmi nous aſſez prévenu en faveur de l'antiquité pour ne pas voir avec douleur & mépris les extravagances religieuſes, & la pieu-

ſe barbarie de nos pères ? Quel eſt le citoyen aſſez peu éclairé pour admirer encore ou pour approuver le zèle inſenſé qui fit entreprendre les croiſades ? Qui eſt-ce qui ne lit point avec horreur l'hiſtoire des guerres cruelles du Sacerdoce & de l'empire, & les effets meurtriers des prétentions de ces pontifes romains, qui commandoient inſolemment à des ſouverains dégradés par la ſuperſtition ? Qui eſt ce qui n'eſt point indigné de ce fanatiſme deſtructeur qui pendant des ſiécles arma les peuples pour leur propre ruine ? Qui eſt-ce qui ne lit point avec colère l'affreuſe hiſtoire des maſſacres ordonnés par des prêtres & des rois qui commandoient de ſang-froid aux nations de s'égorger pour de vaines opinions ? Quel homme ſenſé ne gémit point aujourd'hui à la vue des excès de ces peuples religieux & ſans mœurs qui s'entredétruiſoient pour des ſyſtêmes que jamais ils ne comprirent ? Eſt il quelqu'un qui ne rie de la ſimplicité de ces crédules fondateurs de monaſtères, qui dans l'idée de plaire à leur dieu ont doté richement l'inutilité & la pareſſe de tant de cénobites qui dévorent l'état ? Enfin parmi ces ſouverains ſi ennemis de la

vérité, ſi vigilans pour empêcher que leurs ſujets ne s'éclairent, en eſt-il quelqu'un aujourd'hui qui vît avec plaiſir ſes peuples encore aſſez aveugles pour ſervir les fureurs du fanatiſme ſi ſouvent fatales aux rois, & les prétentions ſacrées de ces pontifes romains qui ont ſi longtems diſpoſé des couronnes & du repos des états? *

On voit donc que la vérité a des avantages réels pour ces ſouverains, qui preſque toujours lui déclarent la guerre; ils ſont quelquefois obligés d'y recourir pour arrêter les effets de l'ignorance des peuples que leurs préjugés ont rendus frénétiques.

*. Il eſt évident que les papes, que la plus nombreuſe des ſectes chrêtiennes regarde comme les *Vicaires* de ſon Dieu, ont voulu rétablir le gouvernement *théocratique* ſur la terre. L'ambition des rois les rendit inconſéquens à leurs principes religieux; en effet ſi la religion eſt la plus importante des choſes, il eſt clair qu'un chrétien doit obéir en tout à ſon chef ſpirituel, & que l'autorité eccléſiaſtique doit l'emporter toujours ſur l'autorité civile. Si les Prêtres ont le droit d'*excommunier* un prince ou de le bannir de l'égliſe, ils ont le droit de le rendre odieux à ſes ſujets, & dès qu'il leur eſt odieux il n'eſt plus en ſûreté. D'où l'on peut conclure que les prêtres ſont les maîtres du ſort des ſouverains dans une nation ſuperſtitieuſe.

Ces réflexions nous prouvent encore que l'expérience & la vérité ont du pouvoir ſur les peuples, & parviennent peu à peu à les guérir de leur démence. Sous un monarque détrompé le ſujet ne tarde point à l'être ; l'erreur ſacrée elle-même ſeroit bientôt étouffée, ou du moins elle ſeroit incapable de produire aucun ravage, ſi les rois n'en étoient pas eux-mêmes infectés. Les idées & les opinions des peuples dépendent de celles de leurs ſouverains ; la grandeur ſuprême en impoſe, ſon exemple entraîne, ſon pouvoir ſe fait reſpecter, ſes récompenſes ſéduiſent, & le vulgaire croit toujours que ſes maître ſont plus éclairés que lui. Si à ces notions profondément gravées dans l'eſprit des peuples les princes joignoient une bonté véritable, un déſir marqué de faire le bonheur de leurs ſujets, des bienfaits réels, des ſoins vigilans & des lumieres, il n'eſt point d'opinions & de préjugés qui puſſent réſiſter aux attaques de la puiſſance ſouveraine : Un monarque vertueux eſt plus fort que le menſonge ; les avantages réels qu'il procure ſont faits pour triompher tôt ou tard des chimères. Le fanatiſme, l'igno-

rance & l'impoſture n'ont de force que ſous des tyrans. Les peuples ſont alors obligés de chercher dans le ciel des conſolateurs du mal qu'ils éprouvent ici-bas.

C'eſt donc, je le répète, aux ſouverains que la ſageſſe doit ſur-tout adreſſer ſes leçons; ce ſont eux qui ſont deſtinés à penſer, à faire des expériences pour les peuples; ceux-ci profitent rarement de celles qu'ils ont faites; trop ſouvent ils ſont forcés de les interrompre; les races ſe ſuccèdent, & les expériences des pères ſont communément perdues pour les enfans. Il eſt néanmoins des ſecouſſes qui font une impreſſion durable ſur les eſprits des peuples, & qui les forcent quelquefois à changer le cours de leurs idées; ils ſont heureux lorſque ceux qui les guident ſont aſſez habiles pour profiter alors des diſpoſitions générales & pour les tourner à l'avantage de la ſociété. Les nations ſeroient depuis longtems dégagées de ſuperſtition ſi leurs gouverneurs avoient ſu mettre à profit les criſes qu'elle a produites chez elles pour les déſabuſer. Mais hélas! les princes ſouvent aveuglés par leurs paſſions, privés

de lumières & quelquefois trop timides, n'ont eu pour l'ordinaire ni le courage, ni les talens, ni les vertus néceſſaires pour ſe détromper eux-mêmes & pour détruire les erreurs des peuples; contens de quelque avantages momentanés ils compoſèrent avec le menſonge; ils en laiſſérent communément ſubſiſter la racine, qui tôt ou tard reproduiſit des fruits pernicieux.

CHAPITRE VI.

Les préjugés politiques & religieux corrompent le cœur & l'eſprit des ſouverains & des ſujets. Le citoyen doit la vérité à ſes concitoyens.

TAnt que les ſouverains ſeront ennemis de la vérité & ſe croiront intéreſſés à perpétuer les abus établis, leurs ſujets ſeront dans la langueur, la raiſon ne pourra s'en faire entendre, la ſcience ne pourra les éclairer, la morale leur ſera totalement inutile, & l'éducation ne leur donnera que des préceptes vagues qui jamais ne pourront influer ſur leur conduite. Voilà ſans doute pour-

quoi tant de penſeurs découragés ont cru l'erreur néceſſaire au genre humain, & ſe ſont imaginé que leurs maux étoient ſans remèdes ; ils ont vu le menſonge ſi puiſſamment affermi ſur ſon trône qu'ils ont craint de l'attaquer ; ils ont trouvé les plaies de la race humaine ſi profondes, ſi invétérées, ſi multipliées qu'ils en ont détourné les yeux avec effroi, & les ont décidées incurables. D'après ces idées déſeſpérantes, ces médecins puſillanimes ou n'ont rien fait ou n'ont offert que de vains palliatifs ; quand ils ont fait connoître aux hommes le danger de leurs ſituation, ils les ont jetés dans le déſeſpoir en leur déclarant qu'il étoit inutile de chercher à l'améliorer, & que les remèdes qu'on pourroit leur propoſer ſeroient plus dangereux que les maux auxquels ils étoient accoutumés.

Cependant, comme nous l'avons prouvé, les maux ſi variés de l'eſpèce humaine ne paroiſſent incurables qu'à ceux qui n'ont point eu le courage de remonter juſqu'à leur ſource primitive, ni la patience d'en chercher les ſpécifiques aſſurés. La ſuperſtition, ſuite néceſſaire des idées fauſſes & ſiniſtres qu'ils

ſe ſont faites de la Divinité, eſt le levain fatal qui empoiſonna pour eux la nature entière : elle donna l'être à des rois abſolus, à des deſpotes licentieux, à des tyrans effrénés qui pervertirent, comme on l'a vu, les mœurs des nations, qui les rendirent eſclaves, qui écartèrent à jamais les lumières & la vérité, & qui ſous prétexte de les gouverner anéantirent leur bonheur, leur activité, leurs vertus. De quel poids peuvent être les leçons d'une ſage politique & de la raiſon qui diſent aux hommes de vivre dans l'union & la concorde, d'être juſtes & bienfaiſans, de s'occuper du bien public, tandis que la religion les diviſe, les rend querelleux, les met aux priſes, leur défend de chercher leur bonheur ici-bas, fixe leurs yeux égarés ſur une patrie céleſte dont les intérêts n'ont rien de commun avec leur patrie terreſtre ? tandis que d'un autre côté l'injuſtice du gouvernement anéantit en eux toute idée d'équité, briſe le lien ſocial pour eux, les force à déteſter une patrie qui ne les fait jouir ni de la liberté, ni de la ſûreté, les dépouille, punit leur induſtrie par des impôts multipliés,

mépriſe & dégrade les talens, opprime ou dédaigne la vertu, proſcrit la ſcience & la vérité? La morale peut-elle avoir quelque priſe ſur des hommes que tout ſollicité à être avares, faſtueux, ambitieux, diſſimulés, rampans, flatteurs, & qui ne peuvent ſe tirer de l'infortune qu'en y plongeant les autres? Comment des loix partiales & iniques ſeroient-elles un frein pour des déſeſpérés, auxquels l'avidité des cours, les rapines des grands, les vexations des miniſtres, l'avarice des traitans ont arraché tous les moyens de ſubſiſter? Que pourront opérer les erreurs imaginaires de la ſuperſtition ſur des hommes dont les malheurs & les vices ſont les ſuites des fauſſes idées que cette ſuperſtition elle-même a données ſur les dieux & ſur les ſouverains qu'elle ſuppoſe leurs images? Semblable à la lance d'Achille, la religion a-t elle donc la faculté de guérir les bleſſures qu'elle a faites? Non, ſans doute, c'eſt elle qui forma des dieux méchans; ils furent repréſentés par des princes méchans, qui ne furent obéis que des ſujets dont tout ſervit à corrompre & le cœur & l'eſprit.

* C'eſt ainſi que les nations ont tremblé ſous des prêtres & des tyrans, qui ne firent jamais qu'éterniſer leur déraiſon, leur ignorance, leurs vices & leurs malheurs.

Ce ſont-là en effet les vraies ſources de la dépravation générale dont la raiſon gémit, & que la religion prétend ſi vainement combattre à l'aide des phantômes qu'elle oppoſe à des réalités. Ses flatteries ont dépravé les cœurs des princes ; ces princes ont empoiſonné leurs cours & les grands qui les approchèrent, ceux-ci furent obligés de s'aſſimilier à leurs maîtres. Les courtiſans & les grands infectèrent de proche en proche tous ceux qui furent dans leur dépendance. Chacun voulut plaire à des

* ..... *Nihil eſt quod credere de ſe*
Non poſſit cum laudatur Dis æqua poteſtas.
JUVENAL. ſatir 4. verſ. 70.

Si l'on prenoit pour éclairer les princes la moitié des peines que l'on prend pour les flatter ou leur empoiſoner l'eſprit, il y a lieu de croire que l'on en feroit de grands hommes & que leurs ſujets ſeroient bien plus heureux. Il eſt impoſſible de former le cœur d'un jeune prince devant lequel ſes inſtituteurs ſont forcés de tomber à genoux.

hommes puiſſans, chacun s'efforça de les imiter ſoit de près ſoit de loin. De là l'amour du faſte, les frénéſies du luxe, la ſoif de l'or & tous les crimes qu'on emploie pour l'obtenir. Les protégés & les cliens de ces hommes ſi pervers devinrent comme eux d'une avidité effrénée, il fallut à tout prix contenter les déſirs extravagans que l'exemple avoit fait naître en eux. Enfin le peuple prit pour modèles des êtres vicieux qu'il crut plus heureux que lui; & les plus malheureux déclarant la guerre à la ſociété, qui ne faiſoit rien pour eux; ſe vengèrent de la négligence & de l'injuſtice des riches & des puiſſans par des vols, des aſſaſſinats & des crimes, que ni les menaces de la religion, ni la terreur des loix ne purent point arrêter.

Que le genre humain ne ſe trompe donc plus ſur la cauſe de ſes maux, qu'il ſecoue le joug inſupportable de ces préjugés ſacrés qui ne ſerviront jamais qu'à troubler ſon eſprit; qu'il s'occupe de la terre qu'il habite; qu'il ſonge à ſon exiſtence préſente; que les nations, détrompées des *droits divins* de leurs chefs, les rappellent à l'équité; qu'el-

les ſoumettent à des loix ; qu'elles reprennent des droits inaliénables ; ſoit qu'ils ayent été arrachés par la force, ou ſurpris par la fraude, ou accordés par l'ignorance & la ſimplicité. Que le citoyen n'obéiſſe qu'à la loi ; qu'en y vivant ſoumis il ſoit libre & ſans crainte de perſonne ; qu'il travaille pour ſon propre bonheur ; qu'il ſerve une patrie, & non une marâtre indigne de ſon amour, & non pas des tyrans qui l'accablent de fers.

Qu'inſtruit par la raiſon & la vérité, qui lui montreront toujours ſes intérêts véritables, l'homme s'attache à ſes aſſociés dont il dépend par ſes beſoins ; qu'il maintienne une ſociété néceſſaire à ſa félicité ; qu'il défende une patrie que tout lui rendra chère ; qu'il obéiſſe à des loix qui ſeront le gage de ſa ſûreté ; qu'il ſoit ſoumis aux puiſſances légitimes & que celles-ci ſoient ſoumiſes à l'équité. En un mot que la vérité ſoit montrée à l'homme, que ſa raiſon ſoit développée par l'éducation, que la légiſlation & le gouvernement lui rendent néceſſaire la pratique des vertus que l'éducation lui aura enſeignées, qu'une morale éclairée le ren-

de bon par principes, citoyen par intérêt, ſujet ſoumis pour ſon propre bien-être.

Il eſt inutile de ſonger à rendre les hommes meilleurs tant que leurs préjugés les plus forts tendront à les pervertir. Les préceptes de la morale ſont une barrière trop foible contre les paſſions, les intérêts, les ſéductions multipliées qui les ſollicitent au mal. L'homme n'aimera jamais ſa patrie tant qu'elle ſera gouvernée par des chefs qui ne ſongeront qu'à l'opprimer; les loix ne lui en impoſeront point tant que tout l'invitera à les éluder ou à les enfreindre; tant qu'il les verra violées impunément par des êtres privilégiés que la faveur en diſpenſe. * Il n'aura point d'intérêt de pratiquer la vertu, d'acquérir des talens, de ſe rendre utile, tant que des ſouverains injuſtes ne répandront leurs

* Les priviléges, les prérogatives, les exemptions accordées en tout pays à quelques citoyens favoriſés & refuſés à tous les autres, tendent viſiblement à détruire le reſpect pour les loix, & à éteindre dans les eſprits les idées de l'équité. Quelles idées de juſtice peut avoir un citoyen qui voit que les loix qui châtient le foible ne ſont point faites pour les grands?

ſujets

faveurs & les récompenſes que ſur des ſujets ſans mérite & ſans probité. Que peut en effet la morale contre tant de motifs réunis qui ſuggèrent à l'homme qu'il lui eſt avantageux de mal faire ? Ceux qui la prêchent ſeront-ils autre choſe que des empyriques dont les promeſſes trompeuſes ſe trouveront à chaque inſtant démenties : en vain déclameront-ils contre des objets que tout apprend à deſirer : en vain voudront-ils étouffer des paſſions que tout rend néceſſaires : en vain crieront-ils aux mortels d'être juſtes, modérés, bienfaiſans, de ſe dégager de l'envie ; de mépriſer les grandeurs, les titres, les richeſſes ; de ſe contenter de peu, tandis que tout leur prouvera que l'injuſtice, la dureté, la rapine, la flatterie, la baſſeſſe ſont les ſeuls moyens d'obtenir les choſes que tout leur apprend à deſirer, de s'élever juſqu'à ces hommes heureux qui décident du ſort des autres.

Quelle digue les notions exaltées de la religion oppoſent-elles au torrent général qui entraîne les hommes ſi fortement au mal ? N'eſt-ce point cette religion elle-même qui en corrompant

les ſouverains fut la cauſe premiere de la corruption des ſujets ? N'eſt-ce point elle qui en ſemant la haine & la diſcorde rendit les concitoyens ennemis ? N'eſt-ce point elle qui par ſes lâches expiations enhardit l'homme au crime ? N'eſt-ce point elle qui en fondant ſa morale ſur les volontés contradictoires & deraiſonnables de ſes dieux, ou de leurs miniſtres, rendit cette morale énigmatique & douteuſe ? De quel droit viendroit-elle donc oppoſer des barrières aux déſordres qu'elle a fait naître & qu'elle fomente ? En vain cherchera-t-elle dans les cieux des motifs pour contenir des excès que les cieux ont fait éclorre & que tout encourage ſur la terre ; en vain voudra-t-elle briſer dans l'homme les liens qui l'attachent à lui-même ; en vain lui commandera-t-elle de ſe haïr & de fuir ſon bonheur ; en vain lui dira-t-elle d'étouffer les deſirs & les mouvemens inhérens à ſa nature : plus fortes que des mobiles imaginaires, que des terreurs éloignées & douteuſes, les paſſions entreront en compoſition avec une religion qui expie, ou elles ſecoueront ſon joug lorſqu'elles la trouveront trop incommode.

Si à ſes vices le méchant ſait allier la ſuperſtition, il offenſera ſes dieux avec remors, ou dans ſes emportemens il n'y aura nul égard.

Les loix oppoſeront-elles une barriere plus sûre aux déréglemens des hommes? Hélas! ne ſont-elles pas communément l'expreſſion de la partialité, & de l'injuſtice du plus fort? Ne ſont-elles pas un joug onéreux impoſé par la puiſſance ſur le col de la miſère impuiſſante? N'ont-elles pas continuellement pour objet d'étouffer l'induſtrie, de gêner la liberté, d'interdire au citoyen malheureux les moyens de ſe tirer de preſſe? Ces loix obſcures, compliquées, multipliées ne ſont-elles point des fléaux pour les nations, des reſſources fécondes pour ſurprendre la bonne foi, dont l'artifice, la fraude, & l'injuſtice ſe ſervent pour tromper la candeur & la ſimplicité; des filets pour enlacer l'innocence, des pièges à l'aide deſquels l'iniquité vient à bout de triompher de l'équité; des armes dont la tyrannie ſe ſert pour accabler l'innocent & ſauver le coupable? Enfin une juriſprudence inſidieuſe n'eſt-elle point par-tout une ſource de démêlés entre les proches, de querelles dans

les familles, de haines entre les citoyens, de richeſſes pour des hommes pervers qui vivent des malheurs de leurs ſemblables ? Par ſon moyen des formes puériles, des coutumes barbares, des uſages inſenſés ne mettent ils pas au néant les titres de la raiſon & du bon droit ? Cette juſtice qui fait la baſe de toute ſociété n'eſt-elle pas ſoumiſe aux caprices, aux interprétations arbitraires, aux déciſions partiales, à la négligence, à l'impéritie de quelques juges ſéduits ou prévenus ? Dans quelques contrées ne voyons-nous pas l'adminiſtration de la juſtice honteuſement vendue à des hommes ſans talens, ſans lumières, ſans vertus, à qui il ſuffit d'avoir de l'argent pour acheter l'urne où ils agiteront l'honneur, la liberté, la fortune, le bien-être & la vie de leurs concitoyens ? *

* La vénalité des charges paroît être un des excès les plus crians auxquels le deſpotiſme ait jamais pu ſe porter. Vendre le droit de juger c'eſt annoncer à un peuple qu'on le regarde comme une vile marchandiſe, dont on a le droit de diſpoſer comme d'un cheval ou d'une bête de ſomme. Tout homme qui réfléchira aux terribles conſéquences de la vénalité des charges de judicature, reconnoîtra facilement qu'elle eſt néceſſairement dans une nation la ruine de toute juſ

Enfin quelles idées veut on que les peuples ſe faſſent de l'équité, de la modération, de l'humanité; quels ſeront leurs principes & leurs ſentimens ſur la vertu quand ils verront leurs ſouverains accorder tous les avantages de la ſociété à des hommes qui n'ont pour eux que le hazard de la naiſſance; accumuler des titres, des honneurs, des graces, des récompenſes ſur des citoyens inutiles, leur donner des privilèges, faire vivre dans la ſplendeur, des flateurs,

tice, de tout talent, de toute ſociété. Quand il ſuffit d'avoir de l'argent pour occuper une place, il n'eſt queſtion que d'amaſſer aſſez d'argent pour l'acheter; on ne s'embarraſſe plus de s'inſtruire de ſes devoirs; d'étudier les droits des hommes, d'acquérir des lumieres. On ne s'informe que des prérogatives de ſa charge, des émolumens qu'elle procure, du pouvoir qu'elle confère, de la faculté qu'elle donne de vexer impunément les autres ſans être vexé ſoi-même. Si l'on demande quel reméde apporter à ce mal, je dirai que c'eſt le *concours*, c'eſt de rendre les charges & les grands emplois de la ſociété acceſſibles aux bonnes mœurs, à la probité reconnue, aux grands talens. Alors les bonnes mœurs, l'étude & les talens, aſſûrés d'être récompenſés, deviendront auſſi communs qu'ils ſont rares aujourd'hui, & l'or ne ſera plus la ſeule meſure de la valeur des hommes.

des ſycophantes, des hommes ſans talens & ſans vertus ; permettre à quelques citoyens de pillier, de vexer impunément tous les autres, & de s'engraiſſer de leur ſubſtance ; autoriſer par des ſoix la rapine, la violence, les extorſions les plus cruelles ? Que deviendront les mœurs ſi ces excès, loin d'être punis, loin d'attirer l'infamie, ſont encouragés, conſidérés, enviés, & ſi chacun voit les citoyens les plus pervers & les plus dangereux, protégés dans les crimes & ſouſtraits à la juſtice ? Que deviendra l'affection pour la patrie ſi elle ne ſert qu'à renfermer & enchaîner une multitude deſtinée à repaître la voracité d'un tyran & de ſes ſuppots ? Que deviendront l'activité le mérite & l'induſtrie ſi les ames ſont dégradées, ſi l'incapacité ſeule eſt payée, ſi la ſcience eſt dédaignée, ſi le travail du peuple ſe multiplie ſans augmenter ſon aiſance & ſon bien-être ? Comment veut-on que le cultivateur ſoit laborieux, ſi ſon travail ne lui attire que de nouveaux impôts ? Comment veut-on que le miſérable à qui le gouvernement imprudent a coupé toutes les reſſources & qu'il réduit au deſeſpoir, ne ſe jète pas dans

le crime, & en dépit des ſupplices qui le menacent n'imite pas de loin les voleurs publics, les criminels privilégiés, les aſſaſſins du peuple, qu'il voit ſoutenus par le gouvernement & reſpectés des ſujets ? Comment trouver de la probité, de la franchiſe, de la bonne foi, de la confiance, de l'amitié ſolide dans des pays où ceux qui gouvernent, toujours en crainte & en défiance contre les ſujets, dont ils ont la conſcience d'exciter les murmures, ne ſont occupés qu'à faire pulluler des fourbes, des eſpions, des délateurs, des traîtres, des gens intéreſſés aux malheurs de leurs concitoyens ? Enfin comment les peuples acquerront-ils de la raiſon tant que le malheur les empêchera de s'inſtruire, tant que leur éducation ſera négligée & confiée à des hommes qui défendent de raiſonner ; tant qu'ils ſeront gouvernés par des ennemis de la vérité ?

On voit donc que ni la religion, ni les loix, ni la morale ne peuvent rien ſur les hommes mal gouvernés ; ils ſeront toujours mal gouvernés tant que la religion leur donnera des idées fauſſes de la Divinité & des princes qui ſe vantent d'être ſes lieutenans ſur la terre. Il eſt

impoſſible que les nations changent rien à leurs inſtitutions tant qu'elles regarderont comme divines celles mêmes dont elles éprouvent tous les jours les plus cruels effets. Comment une ſociété penſeroit-elle à ſe ſouſtraire au joug impérieux de ſes prêtres, ſi la vérité ne la détrompe jamais de ces dieux irrités qu'elle ſuppoſe acharnés à faire durer ſes malheurs ? Quelles reſſources pour une nation qui ſe perſuade que ſes chefs, quelque tyrannie qu'ils exercent, ſont les images de ſon Dieu, ſont établis par lui, & peuvent impunément la détruire la piller, la ravager ſans qu'il lui ſoit permis de limiter leur pouvoir ou de réſiſter à leurs coups ? Un peuple ou ſes guides auront-ils aſſez de lumieres pour réformer & anéantir des loix, des uſages, des établiſſemens nuiſibles, quand ils ſeront les dupes des préjugés de l'antiquité, ou quand ils auront la foibleſſe de craindre toute innovation comme dangereuſe ! La politique aura-t elle des principes ſûrs ; les états ſeront-ils floriſſans & inſtruits de leurs véritables intérêts, tant qu'on regardera la vérité comme nuiſible, l'examen comme criminel, & la philoſophie comme l'ennemie du re-

pos des nations ? Enfin la morale pourra-t elle jamais toucher les cœurs des hommes & leur inſpirer le goût de la vertu, tant que leurs préjugés les feront dépendre d'une Divinité malfaiſante, de ſes prêtres fanitiques, de ſes répréſentans nĕgligens & vicieux qui ſans ceſſe contrediſent la nature & la raiſon ?

On nous dira peut-être que la vérité imprudemment annoncée aux peuples peut produire en eux une fermentation nuiſible à leur propre tranquilité ; on prétendra que les chagrins habituels qu'ils éprouvent ne peuvent leur faire autant de mal que les tranſports furieux ou les changemens impétueux auxquels ils ſe livreroient s'ils venoient à découvrir leurs droits, leurs intérêts, ce qu'ils ſe doivent à eux mêmes, les indignes abus que font de leur confiance ceux à qui ils l'ont donnée, & l'exercice inique de l'autorité dont les nations ſont toujours les vraies propriétaires. Quelles révolutions terribles ! quels renverſemens ſoudains, nous dira-t-on, dans les ſociétés politiques, ſi les préjugés des hommes venoient à diſparoître tout d'un coup ! On ſe figure tous les trônes ébranlés, les Monarques égorgés, les citoyens baignés

dans leur propre ſang ; on ſe repréſente les loix anéanties, les rangs totalement confondus, la ſubordination détruite, enfin une anarchie complette ſuccédant à un ordre quelconque qui rendoit du moins la ſociété ſupportable, malgré les maux qu'on y ſouffroit.

Nous avons déjà répondu en partie à ces objections chimériques ; * nous avons aſſez fait voir que la vérité pénétroit lentement, & rencontroit des obſtacles infinis avant de parvenir juſqu'aux yeux des peuples, victimes patientes de leurs préjugés. Subjugués par une force d'inertie qui les retient dans l'eſclavage, inhabitués à penſer, accoutumés à reſpecter l'autorité malgré ſes injuſtices &

* Voyez Chapitre III. Les ennemis de la vérité & les fauteurs des abus ſubſiſtans affectent toujours d'être *amis du repos*, & de craindre que les peuples détrompés, c'eſt-à-dire, devenus plus raiſonnables, ne deviennent plus méchans ; mais cette crainte eſt chimérique : les lumières tendent toujours à rendre les mœurs plus douces & à faire rejetter la violence. Un peuple féroce oppoſe des armes à ſes maîtres, un peuple inſtruit leur oppoſe des remontrances, des repréſentations, des idées raiſonnables. D'ailleurs les nations jouiſſent-elles d'un vrai *repos* ſous un mauvais gouvernement ? *pacem appellant ubi ſolitudinem faciunt.* Les peuples ſous la tyrannie ſont dans une criſe perpétuelle.

ſes rigueurs, dépourvus de plan & de la connoiſſance des moyens de terminer leurs maux, dans l'impoſſibilité de réunir leurs volontés & leurs forces comme le pouvoir qui les accable, les peuples ne ſont guères diſpoſés aux changemens ſubits; il faut toujours que leurs maux ſoient portés à l'excès pour les déterminer à des réſolutions extrêmes: alors même ce n'eſt point la vérité qui les porte à la fureur, ils deviennent les dupes de l'ambition de quelques Démagogues, qui font tourner à leur profit les mécontentemens du vulgaire, & qui, ſous prétexte de guérir la patrie de ſes plaies, lui en font ſouvent de plus profondes & de plus cruelles.

Ce n'eſt donc point, je le répète, la vérité qui produit ces ravages, c'eſt la démenſe des gouvrnemens qui en tyrannisant un peuple retenu dans l'ignorance, le réduiſent au déſeſpoir & le diſpoſent à ſe prêter aux vues des méchans qui voudront le ſéduire. Les princes ſe croient intéreſſés à l'aveuglement de leurs ſujets dans la vue de leur nuire impunément & de leur porter, ſans danger pour eux-mêmes, des coups dans les ténebres; pour lors ſemblables à

une troupe indiſciplinée les nations ſe battent ſans ordre, elles ſe détruiſent elles-mêmes ſans aucun fruit, & les tyrans ſuccombent ſans faire ceſſer la tyrannie.

Concluons donc encore que la vérité eſt également néceſſaire & au ſouverain pour aſſurer ſon pouvoir, & aux ſujets pour être heureux, ſoumis & tranquiles. Si l'ignorance où ſont les princes de leur vrais intérêts, de leurs devoirs de ce qui conſtitue leur gloire, leur grandeur, leur puiſſance ſolide, les détermine trop communément à tyranniſer & aveugler leurs ſujets, l'ignorance de ceux-ci fait qu'ils ſe prêtent aux paſſions des mauvais citoyens qui veulent troubler l'état. Un bon roi, loin de craindre la vérité, la prendra toujours lui-même pour guide & voudra qu'elle éclaire ſon peuple afin qu'il ſente ſon bonheur; il verra qu'elle eſt l'appui de la nation & du trône; un deſpote qui commande à des ſujets irrités ne devient point la victime de la vérité, mais de l'imprudence & de l'ignorance impétueuſe de ſes eſclaves furieux; ſa nation, ainſi que lui, ſont à la merci du fanatiſme religieux & po-

litique. Tout peuple qu'on opprime eſt intéreſſé au changement; il ne craindra point que la révolution lui ſoit nuiſible. Tant que les ſouverains s'oppoſeront aux progrès de la raiſon, les peuples ſeront aveugles & turbulens; tant que les peuples ſeront aveugles, ainſi que leurs monarques, les uns & les autres ſeront les jouets de l'impoſture & de l'ambition: tant que les nations ſtupides ſeront les dupes de la ſuperſtition & du deſpotiſme, elles ſeront dépourvues d'induſtrie, de puiſſance & de vertu.

Si des vues intéreſſées portent des tyrans à empêcher qu'on n'éclaire leurs ſujets, les princes équitables reconnoîtront qu'ils n'ont pas le droit de les priver de la vérité. Le ſouverain ainſi que le moindre de ſes ſujets eſt obligé de contribuer à l'utilité publique; il ne peut donc ſans injuſtice punir celui qui bien ou mal ſelon les talens qu'il a reçus, s'efforce de contribuer à l'utilité des autres. (*) Si les idées qu'un écrivain propoſe ſont utiles & bien fondées, il eſt du devoir de ceux qui gou-

* V. Le commencement du Chapitre II.

vernent de les adopter ; ſi l'examen les fait trouver fauſſes, il ſuffit de les rejetter. Il n'y a que la tyrannie qui ſe croie en droit de punir ceux qui peuvent ſe tromperr

Que les rois écoutent donc la vérité s'ils veulent ſavoir l'art de régner ; c'eſt pour lors qu'ils établiront leur puiſſance ſur des fondemens inébranlables ; c'eſt quand les peuples ſeront heureux & inſtruits, qu'ils auront de l'activité, des mœurs & des vertus : que les princes renoncent à la tyrannie s'ils veulent des ſujets bien attachés, des citoyens magnanimes, des miniſtres éclairés, des ſoldats intrépides, des cultivateurs laborieux, des provinces peuplées, des patriotes généreux, des hommes vertueux. De quel droit le deſpote prétendroit-il à ces avantages ? Son domaine eſt une terre ingrate, aride, malheureuſe, dans laquelle les talens, la ſcience, la vertu ne peuvent ſe naturaliſer ; leurs ſoutiens ſont des mercenaires qui ne s'intéreſſent a leur maître que dans l'eſpoir de le dépouiller lui même.

Si le menſonge eſt l'unique ſource des maux du genre humain ; ſi la vérité

procure les avantages les plus réels à la politique & à la morale, quels doivent être nos ſentimens pour ces hommes dont la profeſſion n'eſt qu'un trafic d'impoſtures, qui mentent au nom du ciel, dont l'unique fonction ici bas eſt de tromper & les peuples & les rois ſur les objets les plus importans pour eux ? Que penſerons-nous de ces miniſtres des Dieux qui sèment de fleurs les routes de la tyrannie, & qui par des prieres, de pratiques & de vains ſacrifices expient les outrages qu'elle fait aux nations ? Aurons nous un reſpect imbécille pour ces courtiſans flatteurs, pour ces grands ſans honneur qui ne doivent leur grandeur qu'à la baſſeſſe & a la flatterie, & qui croient élever le monarque en dégradant ſon peuple ? La raiſon & vérité ne ne ſont elles donc point en droit de combattre des préjugés qui font méconnoître aux ſouverains leurs devoirs & aux ſujets leurs droits ? L'intérêt des ſociétés & de leurs législateurs n'exige-t-il point que l'on contredife les maximes de ces empoiſonneurs publics, qui encouragent les deſpotes aux injuſtices, aux rapines, au carnage, & qui

ſont entendre aux peuples qu'ils ſont faits pour digérer en ſilence tous les outrages qu'on leur fait ?

Non, il n'y a que des monſtres dénaturés ou des inſenſés qui puiſſent penſer de ſang-froid aux miſères du genre-humain ; l'homme de bien doit porter un cœur ſenſible & une ame élevée ; l'ami du genre humain ne peut encenſer ceux qui l'oppriment : celui qui connoît la vérité doit attaquer l'erreur ; il doigt parler ; ſon ſilence le rendroit complice des impoſteurs dont les menſonges & les flatteries couvrent la terre de malheureux : il croira donc ſervir la race humaine en la détrompant de ſes chimères, en réduiſant les ſéducteurs au ſilence, en montrant aux nations leurs droits inconſtables, aux rois leurs intérêts & leurs devoirs, au citoyen les mœurs néceſſaires à ſa félicité.

Ainſi quand le ſage aura le bonheur de connoître la vérité, qu'il ne l'enfouiſſe point en avare dans le fond de ſon cœur ; il la doit à ſes ſemblables, à ſes concitoyens, au genre humain. Il eſt inhumain & ſordide s'il refuſe de partager avec eux le tréſor qu'il a

découvert. * Que le mortel qui penſe n'écoute donc point le langage ignoble & puſillanime de ceux qui prétendent que le citoyen obſcur doit ſe condamner au ſilence & qu'il ne peut le rompre ſans ſe rendre criminel. A en croire des ames ſans énergie il ſembleroit qu'un homme qui penſe doit languir dans l'inutilité, & qu'il devient un inſenſé, un téméraire, un inſolent, dès qu'il éleve ſa voix dans la multitude pour avertir ſes aſſociés des dangers communs qu'ils courent. Quoi! eſt ce donc un attentat dans un paſſager qui navigue d'avertir le Pilote que ſon vaiſſeau fait eau de toutes parts, qu'il eſt manacé d'un écueil, & d'exhorter ſes compagnons à prévenir le péril? *

* Ceux qui prétendent que l'on ne doit point dire la vérité ſont des hommes plus curieux de leur repos que du bien public. Celui qui diſoit que *s'il tenoit toutes les vérités dans ſa main, il ſe garderoit bien de l'ouvrir*, n'avoit certainement point d'enthouſiaſme pour le bien de ſes concitoyens. *Parum ſepultæ diſtat inertiæ celata virtus.* HORAT. CARM. LIB. 4. OD. 9. Un anonyme Grec a dit avec raiſon que *taire la vérité, c'eſt enfouir ſon or.* V. EPIGRAMMATVM DELECTUS. & V. LE CHAP. II. DE CE TRAITE'

* On dit que dans un vaiſſeau battu par une

Hélas! où en ſeroit le genre humain! comment parviendroit-il à perfectionner ſon ſort, ſi ſes erreurs ſont ſi reſpectables que l'on ne puiſſe les attaquer ſans crime, ou ſi perſonne n'a le courage de penſer d'après lui-même & de s'écarter des opinions de la multitude? Faut il donc que l'homme pour être un bon citoyen ſe dénature, & réſiſte ſans ceſſe aux penchans qui le portent à chercher ſon bien-être? Si perſonne n'oſoit jamais déchirer le voile du préjugé, comment les nations languiſſantes ſous des ſultans, efféminés, plongés dans la moleſſe, criminels par habitude & ſouvent à leur inſu, remédieroient-elles à des maux que l'impoſture leur peint comme néceſſaires & auxquels la religion leur défend de penſer? Quel homme parmi nous auroit le front de blâmer aujourd'hui un ſage obſcur qui dans Tyr ou Sidon auroit

tempête, où chacun travailloit pour prévenir le danger, il ſe trouva un paſſager qui ſe tenoit les bras croiſés & qui paroiſſoit totalement indifférent ſur tout ce que ſe paſſoit autour de lui. Quelqu'un lui ayant demandé raiſon de ſa conduite, il ſe contenta de répondre qu *il n'étoit que paſſager.* Voilà l'hiſtoire de tous ceux qui ne s'intéreſſent point aux maux de leur pays.

oſé réclamer de ſon tems contre les ſacrifices abomidables que l'on faiſoit à Moloch ? Cependant nous ne pouvons douter que ce ſage n'eût été pour lors traité d'*impie*, de *blaſphémateur*, de *ſéditieux*, & que pour avoir pris en main la cauſe de la nature outragée on ne l'eût immolé à la rage des prêtres comme un perturbateur du repos de la ſociété. * Si perſonne n'oſe blâmer un tel homme, ſi l'on s'intéreſſe à lui, ſi ſon ſouvenir eſt cher, de quel droit blâmeroit-on aujourd'hui celui qui parmi nous décrieroit les délires de la ſuperſtition, les fureurs cauſées par le fanatiſme & toujours prêtes à renaître, les ſaintes cruautés de l'inquiſition, les ſéditions & les querelles du ſacerdoce chrétien, les dangereuſes extravagan-

* Il eſt bien étrange que les chrétiens, qui regardent les incrédules comme des hommes ſi blâmables, ne s'apperçoivent pas que d'après leur façon de penſer ils condamnent les fondateurs de leur propre religion. Les apôtres n'étoient-ils pas des incrédules & des perturbateurs du repos public à Jéruſalem ? Les miſſionnaires qui vont aux Indes ne ſont-ils pas des ſéditieux qui annoncent des nouveautés ? Etre incrédule n'eſt-ce pas refuſer de croire ce que l'on croit dans les pays où l'on ſe trouve.

ces du deſpotiſme, les indignités que la démence politique fait éprouver à tant de peuples? Enfin ſous quel prétexte pourroit-on condamner l'enthouſiaſme bienfaiſant d'un ami de la raiſon, qui s'efforceroit de combattre les préjugés des peuples, de diſſiper les phantômes qui les troublent, & de préſenter des remèdes contre les fléaux qui déſolent la terre?

Reſpecter les opinions reçues, c'eſt preſque toujours reſpecter le menſonge; diſſimuler la vérité ou la cacher, c'eſt ſe rendre le complice de l'impoſture; refuſer de parler vrai aux hommes quand on le peut, c'eſt trahir la cauſe du genre humain, c'eſt lui retenir une dette que lui doivent les talens. Le menſonge n'eſt odieux que lorſqu'il nous empêche de connoître les choſes qui intéreſſent notre bonheur; quelle idée devons-nous donc avoir de ces menſonges affreux dont l'eſpèce humaine toute entière eſt la victime! N'eſt ce point refuſer ſes ſervices à la ſociété que de ne vouloir pas partager avec elle des lumières que l'on a puiſées dans ſon ſein? N'eſt-ce donc point un devoir d'avertir la patrie, cette mère qui nous

éleve, qui nous défend & nous ſoutient des piéges que lui tendent des enfans imprudens & dénaturés qu'elle réchauffe dans ſon ſein ? Le véritable ennemi du public, le vrai rebelle, le vrai perturbateur du repos de ſon pays, n'eſt-ce pas le tyran qui l'opprime, le fourbe qui la diviſe, le fanatique qui l'arme d'un couteau ſacré pour s'en frapper elle même, le courtiſan qui flatte ſes impitoyables maîtres, le miniſtre qui la charge de fers, le guerrier qui prête ſon bras & ſon épée à ſes indignes oppreſſeurs ? Enfin l'ennemi de la ſociété eſt celui qui veut qu'on la plonge dans l'aveuglement & la miſère afin que ſes maux ſe perpétuent. Malades puſillanimes ou en délire ! faut-il que vous ne regardiez comme vos amis que ceux qui vous trompent ſur votre état ! Comment guérirez vous des plaies profondes & cachées qui vous minent à votre inſu & qui ne ſont incurables que parce que jamais vous n'oſâtes y appliquer des remèdes ? Ne craignez point la vérité, ſes remèdes ſont doux, il n'y a que ceux du menſonge qui ſoient inutiles, violens & dangereux. Aſſez longtems vous fûtes les dupes de ces

Empyriques ſacrés qui vous endormez dans l'eſpérance vaine de voir ceſſer vos maux ; n'écouterez-vous jamais les conſeils de la ſageſſe, les préceptes de la raiſon, les oracles de la vérité, qui peu à peu vous rendront la ſanté & vous mettront à portée d'en jouir, ſans jamais en abuſer ?

CHAPITRE VII.

De la Philoſophie. Des caractères qu'elle doit avoir. Du but qu'elle doit ſe propoſer.

TES hommes, comme on vient de le prouver, ſont preſqu'en tout genre les victimes perpétuelles d'une foule de préjugés qui non ſeulement anéantiſſent leur bien être, mais encore les détournent de l'idée de mettre fin à leurs peines. Ces préjugés influent ſur toute la conduite de leur vie : tout mortel accoutumé à réfléchir eſt tout ſurpris de voir que la plupart des inſtitutions humaines ne ſont qu'un long tiſſu d'extravagances & de folies. S'il

examine les gouvernemens, il voit que la politique, par ſon eſſence viſiblement deſtinée à maintenir les ſociétés, à concentrer leurs forces, à veiller à leur ſûreté, à faire obſerver les règles immuables de l'équité, par un renverſement affreux eſt devenue le principe de leur deſtruction, la ſource des vices qui les diviſent, des oppreſſions qui les font gémir, des paſſions qui les dévorent, des préjugés qui les aveuglent, des entrepriſes funeſtes qui conduiſent les nations à la ruine. S'il médite les loix, il voit par-tout la liberté de l'homme miſe aux fers, l'équité naturelles ſubordonnée aux caprices de l'uſage, de l'opinion, de la tyrannie, & le bien-être de la multitude obligé de céder aux intérêts momentanés de quelques hommes puiſſans, qui ne font des loix que pour leur avantage préſent. S'il recherche les droits & les titres de la grandeur, du rang, de cette inégalité onéreuſe qu'il voit dans les ſociétés, de ces diſtinctions partiales qui donnent tout à quelques citoyens & qui privent les autres des droits même de l'humanité, il eſt tout étonné de voir que ces choſes ſont fondées ſur l'uſurpation, la violence, l'injuſtice des ſouverains,

& ſur l'imbecillité des ſujets. S'il examine les effets de l'éducation & le but qu'elle ſe propoſe, il voit que par-tout elle n'a pour objet que d'apprivoiſer les eſprits avec des ſyſtèmes fabuleux, d'inſpirer du mépris pour la raiſon, de façonner les mortels au joug de la ſervitude, d'étouffer la nature, de détruire ſes penchans, de renverſer ſes idées les plus claires, enfin de rendre les hommes ſouples, aveugles, malheureux & vicieux. Si notre ſage porte les yeux ſur la religion, il n'y voit que l'impoſture & les égaremens de l'imagination troublée par de fauſſes terreurs réduits en ſyſtême par des enthouſiaſtes ou par des fourbes, qui ſe ſont propoſés de faire trembler & d'éblouir le genre humain pour l'aſſervir à leurs propres intérêts. En un mot l'homme qui penſe voit par-tout les corps & les eſprits des mortels plongés dans de honteux liens, comme environnés de bandelettes qui les tiennent dans une éternelle enfance, & qui les empêchent d'agir, de penſer, de raiſonner, de déployer leur énergie, de prendre des forces & de la croiſſance.

A quoi ſert la ſageſſe ſi elle ne rend heureux

heureux ? Comment ſe rendre heureux ſans la connoiſſance des rapports qui ſont entre l'homme & les êtres qui l'entourent ? Comment découvrir ces rapports, ſi l'on ne fait uſage de ſes ſens, & ſi l'on ne ſoumet à l'expérience & à la réflexion les objets que l'on veut examiner ? Comment faire des expériences vraies & juger ſainement des choſes, ſi les organes ſont viciés, ſi l'eſprit a des entraves, s'il eſt engourdi par l'habitude & dépravé par le préjugé, ſi le cœur eſt corrompu par des exemples funeſtes, ſi l'ame eſt troublée par des paſſions violentes ? En un mot comment aimer la ſageſſe, ſi l'on ne connoît ſes avantages, ou ſi l'on ne ſent les maux que produit la folie ? Comment ſe procurer cette ſageſſe ſans chercher la vérité ?

Le philoſophe eſt donc un homme qui, connoiſſant le prix de la ſageſſe & les dangers de la folie, pour ſon bonheur propre & pour celui des autres travaille à chercher la vérité. Cela poſé, appliquons à la philoſophie la règle générale qui doit être établie pour juger ſainement des hommes & de leur conduite ; voyons ſi elle eſt vraiment utile ; voyons ſi elle procure des avanta-

ges réels à celui qui la poſſede & à ceax qui en recueillent les fruits ; d'après cet examen méſurons nos ſentimens pour la philoſophie & pour ceux qui la profeſſent.

Si l'habitude de méditer, ſi les ſciences & les arts ne ſervoient qu'à faire imaginer des ſyſtêmes ſtériles, à raffiner ſur des plaiſirs paſſagers & ſouvent dangereux, à nourrir le luxe, à favoriſer la moleſſe, à repaître l'oiſiveté, quel cas pourroit-on en faire ? Quelle eſtime devrions-nous à ceux qui s'en occupent ? Quelle reconnoiſſance la ſociété doit-elle à ces hommes qui n'emploient les forces de leur eſprit qu'à des diſputes théologiques dont les ſuites ſont communément ſi fatales, à des controverſes qui troublent & diviſent les citoyens ; à des recherches laborieuſes qui ne conduiſent à rien ? Les connoiſſances humaines pour mériter notre eſtime doivent avoir des objets plus nobles, plus utiles, plus étendus ; c'eſt ſon propre bonheur, c'eſt le bonheur de ſes aſſociés, c'eſt le bien-être de toute l'eſpèce humaine que l'ami de la ſageſſe doit ſe propoſer ; c'eſt en peſant les préjugés des hommes dans la balance

de la raiſon qu'il apprend à s'en dégager lui-même, qu'il peut procurer le calme à ſon cœur, qu'il peut mettre des bornes à ſes deſirs, qu'il ſe détrompe des objets que le vulgaire pourſuit aux dépens de ſon repos, de ſa vertu, de ſa félicité : c'eſt en attaquant les erreurs qui troublent la raiſon ou qui l'émpêchent de ſe développer que la ſageſſe peut aſpirer à la gloire ſi légitime de contribuer un jour à diminuer, ou même à faire diſparoître les calamités en tout genre dont les mortels ſont affligés.

L'homme le plus libre eſt celui qui a le moins de préjugés ; l'homme le plus heureux eſt celui qui a le moins de beſoins, de paſſions, de deſirs, ou qui eſt le plus à portée de les ſatisfaire ; l'homme le plus ſati-fait eſt celui dont l'eſprit eſt le plus agréablement occupé, & dont l'ame jouit le plus ſouvent du dégré d'activité dont elle eſt ſuſceptible ; l'homme le plus content de lui-même eſt celui qui a droit de s'aimer & de s'eſtimer, qui rentre avec complaiſance dans ſon propre intérieur, & qui a la conſcience de mériter de la

part des autres les ſentimens qu'il a pour lui même.

Ainſi le philoſophe eſt libre. Vit-il ſous la tyrannie ? Son eſprit eſt au moins dégagé des entraves qui incommodent celui des autres ; il ne tremble point comme eux devant leurs terribles chimères ; ſon ame a conſervé tout ſon reſſort ; la violence n'a point de priſe ſur ſa penſée ; il ſe fortifie contre l'infortune, & en raiſon de ſa propre énergie, qui ſe nourrit d'elle-même, de ſon imagination plus ou moins ſuſceptible de s'allumer, le ſage devient un enthouſiaſte & ſouvent un martyr de la vérité. Son ame ſera paiſible au ſein même du malheur, il ne ſera point abbatu par les mépris du vulgaire ; il bravera les menaces de la tyrannie, elle ne peut rien contre celui qui ne craint point la mort. * C'eſt ainſi que ſouvent l'on a vu l'ame de quelques ſages rendue plus audacieuſe par le danger, irritée par les obſtacles, échauffée par la gloire, attaquer ouvertement

* Apollonius de Thyane diſoit *que le Dieu qui avoit fait les rois terribles l'avoit fait ſans peur* ; paroles qui euſſent été mieux placées dans la bouche d'un vrai ſage que dans celle d'un impoſteur.

le menſonge, la ſuperſtition & la tyrannie au riſque même de ſuccomber ſous leurs coups. S'ils ont été regardés comme des inſenſés par leurs concitoyens prévenus; ſi leurs contemporains aveugles leur ont refuſé le tribut de louanges que méritoit leur courage, leur imagination allumée les ſoutenoit contre l'injuſtice de leur ſiècle, elle leur montroit une poſtérité reconnoiſſante de leurs bienfaits; elle leur faiſoit entendre d'avance les bénédictions & les applaudiſſemens que les hommes détrompés donneroient un jour à leur mémoire & à leurs entrepriſes généreuſes. Oui, ſans doute, ô Socrate! dans ta priſon ton ame étoit plus libre, plus élevée, plus contente que celle de cet infame Anitus, & de ces juges ſuperſtitieux qui te condamnèrent à la mort.

Ce fut encore des hommes de cette trempe qu'ont été réellement ou qu'ont affecté de paroître ces ſtoïciens fameux qui mépriſoient la douleur, qui montroient de la ſérénité dans les tourmens & dont la tranquilité ne ſe démentoit point au milieu des traverſes, de l'indigence & des afflictions. Tels furent les Lycurgue, les Zénon, les Epitecte,

les Antonin ; & tels voulurent par oître les cyniques, les bramines, les fakirs & les pénitens, en un mot ces hommes courageux & quelquefois inſenſés qui dédaignerent réellement ou par feinte tout ce que les mortels deſirent. Les uns pourvus d'une ame forte furent des enthouſiaſtes généreux de la vérité, des héros de la vertu, des philoſophes ſincères ; les autres ne furent ſouvent que des frénétiques, des hypocrites des charlatans, des hommes vains qui par la ſingularité de leur oonduite ou de leurs maximes s'efforcèrent d'attirer les regards du vulgaire & de marcher par des routes détournées à la gloire qu'ils affectoient de mépriſer. La ſincérité, la bonne foi avec ſoi-même, mettent ſeules de la différence entre le vrai philoſophe & celui qui ne veut que le paroître ; l'un ſe montre tel qu'il eſt, l'autre joue un rôle emprunté, ſujet à ſe démentir.

Il n'eſt point de préjugé plus commun que de confondre la ſingularité ou le deſir de ſe diſtinguer des autres avec la philoſophie : philoſophe & homme ſingulier furent ſouvent des ſynonimes. N'en ſoyons point ſurpris, le vulgaire, qui jamais ne pénètre au delà des apparen-

ces. eſt attiré par le ſpectacle nouveau de tout homme qui s'écarte des routes & des maximes ordinaires, qui ſuit une conduite oppoſée à celles des autres, qui s'onnonce par un extérieur bizarre, qui mépriſe ce que ſes ſemblables deſirent, qui renonce aux richeſſes, à la grandeurs, aux douceurs de la vie; la bizarrerie de ſa conduite, après avoir ébloui les yeux, ſéduit quelquefois en faveur de ſes opinions, & l'on finit par écouter celui qui n'avoit d'abord attiré les regards que par ſa ſingularité; que dis-je? ſouvent d'un objet de pitié ou de riſée il devient un objet d'éloges & d'admiration *.

Diſtinguons donc la philoſophie du preſtige, voyons ſans préjugé celui qui la profeſſe, ne proſtituons point le nom de la ſageſſe à l'humeur chagrine, à l'orgueil; ſouvent ſous le manteau du cynique & du ſtoïcien, ſous les apparences du déſintéreſſement, du mépris des grandeurs, de la louange, des plai-

* Le philoſophe eſt preſque toujours forcé de s'écarter des opinions du vulgaire: mais tout homme qui n'a point les idées du vulgaire n'eſt pas un philoſophe pour cela; c'eſt l'amour de la vérité qui ſeul lui donne droit à ce titre.

ſirs, nous ne trouverons que des ames bilieuſes, rongées par l'envie, dévorées d'ambition, embraſées du vain deſir d'une gloire uſurpée toutes les fois qu'on ne la doit point aux avantages réels qu'on procure à la ſociété.

Si la philoſophie eſt la recherche de la vérité, la bonne foi avec ſoi même, la ſincérité avec les autres doivent être les premières qualités du philoſophe. Les grands talens & l'art de méditer ne ſont point excluſivement accordés à des ames tranquiles, honnêtes, vertueuſes; l'homme qui penſe n'eſt point toujours un ſage; un penſeur peut être d'un tempérament vicieux, tourmenté par la bile, aſſervi à des paſſions incommodes; il peut être envieux, orgueilleux, emporté, diſſimulé, chagrin contre les autres & mécontent de lui-même; mais alors il n'eſt guères capable de faire des expériences ſûres; ſes raiſonnemens ſeront ſuſpects, il ne pourra ſe voir lui même tel qu'il eſt, ou s'il apperçoit malgré lui les déſordres de ſon cœur, il ſe met à la torture pour ſe les diſſimuler, pour les juſtifier à ſes propres yeux, & pour donner le change aux autres: ſa philoſophie, ou plutôt les ſyſtêmes informes

de ſon cerveau ſe ſentiront de ſon trouble, on ne trouvera point de liaiſon dans ſes principes, tout y ſera ſophiſme & contradiction; la mauvaiſe foi, l'orgueil, l'envie, la bizarrerie, la miſanthropie perceront de toutes parts; & ſi le vulgaire, ébloui de ſes talens & de la nouveauté de ſes principes, croit voir en lui un philoſophe profond & ſublime, des yeux plus clairvoyans n'y verront que de la bile, de la vanité mécontente, & ſouvent la noirceur enduite du vernis de la vertu. *

Il faut une ame tranquille pour enviſager les objets ſous leur vrai point de vue; il faut être impartial pour juger ſainement des choſes; il faut ſe mettre au deſſus des préjugés, dont la philoſophie elle même n'eſt que trop ſouvent infectée, pour la perfectionner, pour la rendre plus perſuaſive,

* Non ſeulement les hommes ſont ingénieux à ſe tromper eux-mêmes & à juſtifier leurs vices à leurs propres yeux & à ceux des autres, mais ils ont l'adreſſe de faire tourner leurs défauts au profit de leur vanité; ils croient que leurs concitoyens doivent leur ſavoir gré de leurs mauvaiſe humeur, de leur bile, de leur orgueil, dès qu'ils les couvrent du beau nom de la philoſophie.

plus touchante, plus utile au genre humain.* En effet l'arrogance des philoſophes a dû ſouvent dégoûter les hommes de la philloſophie; ſes diſciples, fiers de leurs découvertes réelles ou prétendues, ont quelquefois montré leur ſupériorité d'une façon humiliante pour leurs concitoyens; des penſeurs atrabilaires ont révolté les hommes par leurs mépris inſultans, & n'ont fait que leur fournir des motifs pour s'attacher plus opiniâtrément à leurs erreurs, & pour décrier les médecins & les remèdes. D'autres ſe ſont complu à étaler aux yeux de leurs ſemblables les maux dont ils ſouffroient, ſans leur indiquer les vrais moyens de les guérir. Que dis-je! ils les ont ſouvent exagérés, & ſe ſont efforcés d'ôter juſqu'à l'eſpoir de les voir jamais finir.

Le philoſophe n'eſt en droit de s'eſtimer lui-même que lorſqu'il ſe rend utile en contribuant au bonheur de ſes ſemblables; les applaudiſſemens intérieurs de ſa conſcience ſont légitimes & néceſſaires lorſqu'il a la conſcience

* Tacite dit d'Agricola *retinuit, quod eſt difficillimum, ex ſapientiæ modum.* Tacit. in vit. Agricol. Cap. 4, in fine.

de les avoir mérités. Hélas ! dans un monde aveuglé par le préjugé & ſi ſouvent ingrat, cette récompenſe idéale eſt preſque toujours la ſeule qui reſte à la vertu ! Ainſi que le ſage s'eſtime quand il a fait du bien ; que ſon ame s'applaudiſſe d'être libre au milieu des fers qui retiennent les autres ; que ſon cœur ſe félicite d'être dégagé de ces vains deſirs, de ces vices, de ces paſſions honteuſes, de ces beſoins imaginaines dont ſes aſſociés ſont tourmentés ; mais qu'il ne ſe compare point à eux d'une façon choquante pour leur amour-propre ; s'il ſe croit plus heureux, qu'il n'inſulte point a leur misère, qu'il ne leur reproche point avec aigreur les maux qui les affligent, & ſur-tout qu'il ne les jette point dans le déſeſpoir. La philoſophie manque ſon but & révolte au lieu d'attirer lorſqu'elle prend un ton arrogant & dédaigneux, ou lorſqu'elle porte l'empreinte de l'humeur ; l'ami de la ſageſſe doit être l'ami des hommes & ne les mépriſer jamais ; il compâtit à leurs peines, il cherche à les conſoler, à les encourager. L'amour du genre humain, l'enthouſiaſme du bien public, la ſenſibilité, l'humanité, le deſir de

ervir ſon eſpèce, de mériter ſon eſtime, ſa tendreſſe, ſa reconnoiſſance, voilà les motifs légitimes qui doivent animer l'homme de bien; voilà les motifs qu'il peut avouer ſans rougir; ces motifs méritent nos éloges lorſque nous les trouvons ſincères ou lorſque nous en reſſentons les effets avantageux. Sans cela la philoſophie ne ſera qu'une déclamation inutile contre le genre humain, qui ne prouvera que l'orgueil ou le chagrin de celui qui déclame, ſans jamais convaincre perſonne.

De quel droit en effet le ſage mépriſeroit-il les hommes ou leur feroit-il des outrages? Eſt-ce parce qu'il croit avoir des lumieres & des connoiſſances ſupérieures à celles des autres? Mais ces lumieres ſont inutiles & ces connoiſſances ſont vaines s'il n'en réſulte aucun bien pour le genre-humain. De quel droit haïroit-il ſon eſpèce, & quelle gloire peut il réſulter d'une miſanthropie qui le déclareroit ennemi du genre humain? L'humanité, l'amour des hommes, la ſenſibilité, la douceur ne ſont-elles pas des vertus? Toute gloire pour être ſolide ne doit-elle pas ſe fonder ſur ces heureuſes diſpoſitions & ſur les effets avan-

tageux qu'elles doivent opérer? Quels motifs l'homme qui penſe auroit-il pour mépriſer les autres! Eſt-ce parce qu'ils ſont ignorans & remplis de préjugés? Hélas! l'éducation, l'exemple, l'habitude & l'autorité ne les forcent-ils pas à l'être? Eſt-ce parce qu'ils ſont des eſclaves, remplis de paſſions, de vices & de deſirs frivoles? Ceux qui règlent leurs deſtinées, les impoſteurs qui les ſéduiſent, les modèles qu'ils ont devant les yeux, ne produiſent-ils pas dans leurs cœurs tous les vices qui les tourmentent? Mépriſer ou haïr les hommes pour leurs égaremens, c'eſt les inſulter lorſqu'on devroit les plaindre, c'eſt les outrager parce qu'ils ſont malheureux, c'eſt leur reprocher des infirmités néceſſaires & qu'ils n'ont pu s'empêcher de contracter.

Ainſi conſolons l'homme, ne l'inſultons, ne le mépriſons jamais; inſpirons-lui au contraire de la confiance; apprenons-lui à s'eſtimer, à ſentir ſa propre valeur; donnons de l'élévation à ſon ame; rendons-lui, s'il ſe peut, le reſſort que tant de cauſes réunies s'éfforcent de briſer. La vraie ſageſſe eſt courageuſe & mâle, ſes leçons ne ſon point fai-

tes pour emprunter le ton impérieux de la ſuperſtition dont le but ne ſemble être que de conſterner, d'avilir, d'anéantir l'eſprit humain. Si le philoſophe a de l'énergie & de la chaleur dans l'ame; s'il eſt ſuſceptible d'une indignation profonde, qu'il s'irrite contre les menſonges dont ſon eſpèce eſt la victime; qu'il attaque avec force les préjugés qui ſont les vraies ſources de ſes maux; qu'il détruiſe dans l'opinion de ſes ſemblables l'empire de ces prétres & de ces tyrans qui abuſent de ſon ignorance & de ſa crédulité; qu'il jure une haine immortelle à la ſuperſtition qui tant de fois fit nager la terre dans le ſang; qu'il jure une inimitié irréconciliable à cet affreux deſpotiſme qui depuis tant de ſiecles à fixé ſon trône au milieu des nations éplorées. S'il ſe croit éclairé, qu'il inſtruiſe les autres; s'il eſt plus intrépide, qu'il leur prête une main ſecourable; s'il eſt libre, qu'il leur ſuggère les moyens de ſe mettre en liberté; qu'il les détrompe de leurs préventions aviliſſantes, & bientôt les chaînes forgées par l'opinion tomberont de leurs mains. Inſulter des malheureux, c'eſt le comble de la barbarie; refuſer de

tendre la main à des aveugles, c'eſt le comble de la dureté; leur reprocher avec aigreur d'être tombés dans l'abîme, c'eſt unir la folie à l'humanité. *

Si le ſage guèri de l'épidémie du vulgaire ſe trouve plus heureux & plus content de ſon ſort; ſi la ſérénité règne dans ſon cœur, qu'il la communique aux autres; le bonheur eſt un bien fait pour être part gré, qu'il mépriſe donc lui même, & qu'il apprenne aux autres à mépriſer ces futiles grandeurs, ces richeſſes ſouvent inutiles, ces plaiſirs ſuivis de douleurs, ces vanités puériles, qui rempliſſent la vie de tant d'inquiétudes, de chagrins & de remors; qui s'achètent communément au prix de la paix intérieure, du bonheur réel, de la vertu, de l'eſtime que l'on ſe doit à ſoi-même, & de l'affection que l'homme en ſociété doit pour ſon propre intérêt chercher à faire naître dans ſa ſes aſſociées. Le vrai ſage, s'il veut mériter la confiance de ſes ſemblables, s'il prétend à la gloire d'être le médecin du genre humain, doit lui montrer l'in-

* Voyez dans La fontaine la fable du maître d'école & de l'enfant qui ſe noye. *Livre premier, Fable 19.*

térêt le plus tendre; il doit le plaindre le conſoler, le fortifier, le guérir; il doit entrer dans ſes peines, ſupporter ſes égaremens, regarder ſes chagrins & ſes tranſports comme des effets néceſſaires de ſa maladie, & ne point ſe rebuter de ſon ingratitude ou de ſes délires; le moment de la reconnoiſſance ſera celui de la guèriſon.

Que dis-je? le ſage doit ſa tendreſſe & ſa pitié au vicieux, au crimininel même; il doit les plaindre des honteux liens qui les attachent au mal, des habitudes malheureuſes qui rendent le vice néceſſaire à leur bien-être, des préjugés aveugles qui les conduiſent à la ruine: il doit leur montrer les précipices qui s'ouvrent ſous leurs pas, les conſéquences fatales de leurs égaremens les effets déplorables de leurs déſordres & de leurs crimes, Il doit effrayer & détromper ces maîtres de la terre qui croient les malheurs des peuples néceſſaires à leur grandeur, à leur puiſſance, à leur felicité: il leur peindra avec force les tableaux redoutables de ces deſpotes égorgés par des ſujets réduits au déſeſpoir, de ces odieux ſultans mêlant à la fin leur ſang à celui des

victimes que leur caprice s'eſt immolées. * Ou bien prenant un ton plus doux, il tentera d'amollir leurs cœurs d'y réveiller l'humanité engourdie par le luxe, l'inexpérience du mal-aiſe, la flatterie; il leur préſentera le ſpectacle touchant des peuples plongés dans la miſère, la ſueur & les larmes; ſi leur cœur eſt encore ſenſible à la vraie gloire, il leur montrera ces mêmes peuples, ſoulagés par leurs ſoins, célébrant les louanges & béniſſant les noms de ceux qui les rendent heureux. C'eſt ainſi que le ſage peut ſe flater d'adoucir la férocité & de guérir les erreurs de ces princes eux-mêmes, qui, dupes des menſonges dont la flaterie les repaît, ſe croient intéreſſés à perpétuer l'ignorance, la foibleſſe, l'indigence des nations: c'eſt ſur tout leur cure que la philoſophie doit ſe propoſer; lorſque les chefs des corps politiques jouiront de la ſanté, les membres ne tarderont point à reprendre de la vigueur: les peuples ne ſont malheureux & déraiſonnables que parce que leurs ſouverains ont rarement

* *Ad generum Cereris ſine cœde & vulnere pauci*
Deſcendunt Reges, & ſiccâ morte Tyranni.
JUVENAL. SAT. X. vers. 112.

des idées vraies du bonheur, & ne conſultent point la raiſon: détrompons les princes de leurs chimères, & bientôt leurs ſujets ſeront contens & raiſonnables.

Si la philoſophie trouve l'oreille des ſouverains fermée à ſes conſeils, quelle s'adreſſe au peuple. La vérité a deux moyens de triompher de l'erreur; ſoit en deſcendant des chefs aux nations, ſoit en remontant des nations à leurs chefs. Ce dernier moyen eſt ſans doute le plus ſolide & le plus efficace; en effet un ſouverain vertueux diſparoît ſouvent pour faire place à un tiran inſenſé, dépourvu de talens, de lumières & de vertus; mais une nation inſtruite & raiſonnable n'eſt point ſujette à mourir.

Quoi qu'il en ſoit, le philoſophe portera toujours ſon tempéramment dans ſa philoſophie. S'il a de la chaleur dans l'imagination, de l'élévation dans l'ame, du courage, ſa marche ſera impétueuſe; & dans ſon enthouſiaſme, ſemblable à un torrent, il entraînera ſans ménagement les erreurs humaines. poſſede-t-il une ame ſenſible? attendri ſur le ſort des mortels, il gagnera leur confiance; il remuera les cœurs, il ver-

ſera du beaume ſur des plaies que l'aigreur ne feroit qu'envenimer. Le philoſophe le plus doux, le plus tendre, le plus humain ſera toujours le plus écouté; la douceur attire & conſole, elle rend plus touchans les charmes de la vérité: ſi on la montre ſous des traits irrités, parlant avec hauteur, entouré du cortège de la mélancolie, elle déplaît, elle révolte, elle ne peut attacher les regards.

C'eſt donc ſouvent à lui-même que le philoſophe doit s'en prendre ſi ſes leçons deviennent infructueuſes, & rendent la raiſon & la vérité déſagréables pour ceux dont elles ſont deſtinées à ſoulager les peines. Une philoſophie tyrannique, impérieuſe, inſultante, humilie & ne perſuade jamais; une philoſophie chagrine, auſtère, ennemie de la joie, effarouche & n'eſt point faite pour attirer. Une philoſophie trop exaltée & qui propoſe une perfection impoſſible, étonne ſans influer ſur la conduite, ou jette dans le découragement. Si les leçons du fanatique religieux s'efforcent d'élever l'homme au deſſus de ſa ſphère pour s'égarer dans les régions de l'empirée, ſon propre poids le fera bientôt

retomber ſur la terre; quelquefois il n'eſt averti que par de lourdes chutes, qu'il ne devoit point ſortir d'une nature où tôt ou tard il eſt forcé de rentrer.

Il faut donc à l'homme une philoſophie humaine, qui l'attire, qui le conſole, qui le ſoutienne. C'eſt pour la nature, c'eſt pour la terre, c'eſt pour lui-même, c'eſt pour la ſociété que l'homme eſt fait; c'eſt ici-bas qu'il doit chercher ſa félicité. Aſſez longtems il fut le jouet d'une philoſophie ſurnaturelle, ou plutôt d'un vrai délire, qui le rendit inſenſé & furieux, qui ne lui montra ſon bonheur que dans les cieux, & qui l'empêcha d'être heureux ſur la terre. Aſſez longtems de prétendus ſages lui ont ordonné de ſe déteſter lui-même, de s'avilir à ſes propres yeux, d'étouffer les deſirs de ſon cœur, de fuir les plaiſirs, de faire divorce avec la félicité, de ramper dans l'affliction de ne regarder la vie que comme un pélerinage, de gémir & ſoupirer toujours; ces vaines leçons, ſi contraires à celles de la nature, ou ne furent point écoutées au ſein de la diſſipation, dans le tumulte des paſſions & des plaiſirs, ou quand elles furent ſuivies,

elles ne ſervirent qu'à rendre l'homme farouche, inſociable, atrabilaire, mécontent de lui-même & desautres.

La ſageſſe n'eſt point l'ennemie des plaiſirs légitimes & de la félicité des hommes. Son aſpect n'eſt point fait pour effaroucher les ris & pour bannir les graces; elle ne combat que les plaiſirs trompeurs que le répentir ſuit toujours; elle ne s'arme que contre les paſſions oppoſées au repos des humains; elle ne déclare la guerre qu'à ces préjugés qui les déſolent. L'objet de ſes déſirs eſt de les rendre quelque jour plus contens; de voir la liberté, l'abondance & la paix régner en tout pays; de voir l'induſtrie, l'activité & la joie ranimer leurs habitans. Si l'eſpoir du ſage n'eſt qu'une chimère, ſon ame honnête aime à s'en repaître, cette illuſion ſoutient ſon courage, anime ſon activité, l'excite à la recherche de la vérité, & fait que ſon eſprit produit des fruits utiles à la ſociété.

Le ſpectacle de l'homme heureux ne peut déplaire qu'au tyran & qu'au prêtre qui ne ſe plaiſent à régner que ſur des malheureux; qu'au ſombre ſuperſti-

tieux, qui follement s'imagine que ſon Dieu s'irrite du bonheur de ſes créatures, & qu'il fait un crime aux mortels de chercher les objets capables de rendre leur exiſtence plus douce. Non, il n'eſt point de ſpectable plus raviſſant pour l'homme que de voir des heureux; il n'eſt point d'idée plus flateuſe que de pouvoir en faire. Contempler de ſang-froid les maux de ſes ſemblables, s'irriter de leur joie, condamner leurs plaiſirs innocens, n'être point ému de leurs ſoupirs, ſe complaire à leur voir répandre des larmes, c'eſt avoir la férocité d'un tigre, l'ame atroce d'un démon malfaiſant.

Jamais la vraie ſageſſe ne défend à l'homme de s'aimer; elle lui inſpirera toujours un amour raiſonné de lui-même; elle l'encouragera à mériter ſa propre eſtime & celle de ſes aſſociés; elle approuvera les paſſions qui pourront lui attirer des ſentimens ſi doux; elle les dirigera vers des objets véritablement utiles; elle ne blâmera que celles qui troubleront la ſociété & qui nuiront au bonheur de ceux qui en ſeront tourmentés; elle ne proſcrira que ces plaiſirs trompeurs & paſſagers que ſuivent

des douleurs réelles & des regrets durables. * En un mot le vrai philoſophe eſt l'ami des hommes, l'ami de leur bien-être, l'ami de leurs vrais plaiſirs. L'auſtérité, la ſévérité, la rudeſſe, ne ſont point les ſignes qui caractèriſent la ſageſſe. La brutalité, l'aigreur, l'impoliteſſe, la ſatyre annoncent un homme dur, déſagréable, mal élevé, & non un philoſophe. La ſageſſe eſt aimable, elle a des charmes faits pour ſéduire tous les yeux, ſa langue ſait ſe proportionner au monarque comme au dernier des ſujets; fondée ſur la vérité, elle ne conduira jamais les hommes à la corruption.

Mais la philoſophie ne détruit pas l'homme dans celui qur la poſſède. Le philoſophe n'eſt point un homme ſans paſſions; il ne ſeroit qu'un impoſteur & un charlatan, s'il prétendoit ſe mettre au deſſus de la douleur ou s'il vouloit s'annoncer comme exempt des paſſions, des foibleſſes, des infirmités hu-

* *Modus ergò diligendi præcipiendus eſt homini, id eſt quomodo ſe diligat aut proſit ſibi: quin autem ſe diligat aut proſit ſibi dubitare dementis eſt.*

SENEC.

maines. * Ce n'eſt point une apathie ſtoïque, une orgueilleuſe inſenſibilité, une indifférence inhumaine qui prouvent la philoſophie & qui caractériſent le philoſophe; le ſtupide a ſouvent une indifférence plus profonde que celle que la philoſophie peut procurer. Le ſage a le droit ſenſible, il eſt ſuſceptible, d'attachement, il ſent le prix de l'amitié; il éprouve un amour légitime pour les objets qui ont des droits ſur ſon cœur; il éntend le cri de l'infortune, il éprouve avec douleur les coups du ſort, il eſt touché des peines des autres; il eſt affligé de celles dont il eſt la victime lui même; il deſire de les faire ceſſer; il n'eſt point indifférent ſur les richeſſes, dont mieux que perſonne il connoît le bon uſage; il n'eſt point l'ennemi du pouvoir, dont il ſait la façon de ſe ſervir pour ſa propre félicité; il chérit la gloire, l'eſtime, la réputation comme des récompenſes auxquelles tout l'homme utile eſt en droit d'aſpirer.

* Antonin diſoit au ſujet de Marc-Aurele: *Souffrez qu'il ſoit homme: ni la philoſophie ni l'Empire n'ôtent point les paſſions.*

En

En un mot, le vrai philoſophe n'affecte rien ; de bonne foi avec lui même & ſincère avec les autres, il ne ſe fait pas un point d'honneur de ceſſer d'être un homme, de fuir ce qui lui doit plaire, de mépriſer ce qui lui eſt avantageux, il s'applaudit de ſes lumières, & ſe croit digne de l'eſtime & de l'affection des autres quand il en a bien mérité. Eſt-il dans l'indigence, il tâchera d'en ſortir ; mais il ſe reſpecte trop pour en ſortir par des voies dont il auroit à rougir. Eſt-il dans le mépris ? il cherche à ſe venger des injuſtes dédains par des talens, par d'utiles découvertes. Eſt-il dans l'affliction ? il a plus de reſſources & de motifs qu'un autre pour diſtraire ſon eſprit par la réflexion ; il ſe conſolera dans les bras de l'étude. Eſt-il opulent ? il ſait l'art de jouir. Eſt-il aſſis ſur le trône ? il s'applaudira des moyens que le deſtin lui fournit de travailler à ſon propre bonheur, à ſa propre gloire, à ſon propre plaiſir en répandant à pleines mains le bonheur ſur tout un peuple qui bénira ſon zèle & chérira la ſource de ſa félicité.

Ce n'eſt donc ni la ſingularité, ni

la misantropie, ni l'arrogance qui constitue la philosophie; c'est l'esprit observateur, c'est l'amour de la vérité, c'est l'affection du genre humain, c'est l'indignation & la pitié des calamités qu'il éprouve; en un mot c'est l'humanité qui caractérise le sage. Si la philosophie ne lui procure point un bonheur complet, elle le met au moins sur la route pour l'obtenir; si elle ne le mène point toujours à la connoissance entière de la vérité, elle dissipe au moins une portion des nuages qui empêchent de l'appercevoir; si elle ne lui montre point toujours des réalités, elle sert au moins à détruire pour lui un grand nombre d'illusions dont les autres mortels sont les jouets infortunés.

CHAPITRE VIII.

De la philoſophie pratique & de la philoſophie ſpéculative.

ON nous répète ſans ceſſe que ceux qui ont profeſſé la philoſophie & qui ſe ſont vantés d'etre les interprêtes de la raiſon, loin de donner aux hommes des exemples de vertus, ſe ſont très-ſouvent livrés à des vices honteux, & ont paru quelquefois n'avoir ſecoué le joug des préjugés que pour ſe permettre ſans ſcrupule les dérèglemens les plus condamnables. Ces défauts doivent être imputés aux hommes & non à la philoſophie ; un homme doué de pénétration & de génie peut être vicieux, mais ce n'eſt point dans l'habitude de penſer que l'on doit chercher la cauſe de ſa corruption ; c'eſt ſon tempérament, ce ſont ſes paſſions, ce ſont les idées fauſſes qu'il ſe fait du bonheur qui le déterminent au mal ; c'eſt l'habitude qui lui fait tenir une conduite qu'il eſt bien plus qu'un autre forcé de condamner.

Souvent un eſprit juſte peut ſe trouver joint à un cœur pervers, de même que ſouvent un cœur droit peut ſe trouver joint à un eſprit faux ou borné. D'ailleurs un homme éclairé ſur un point peut s'aveugler ſur les autres ; il ſentira la force d'un principe, mais les mauvais penchans de ſon cœur ſeront plus forts que ſes ſpéculations. Cependant il en eſt plus ſévèrement puni que tout autre ; les lumières de ſon eſprit, qu'il ſe trouve obligé de combattre à chaque inſtant, portent à tout moment ſur ſa conduite un jour fatal propre à réveiller en lui la honte & le remors. L'homme inſtruit qui fait le mal a bien plus que le méchant ignorant des motifs pour ſe haïr lui même ; il a beau ſe faire illuſion, il a la conſcience de ſa mauvaiſe foi & rougit de ſes égaremens, parce qu'il en connoît les ſuites néceſſaires. Le médecin habile, ſaiſi d'une maladie, en connoît mieux le danger que celui qui n'eſt point verſé dans la médecine. *

* *Philoſophus in ratione vitæ peccans, hoc turpior eſt ; quod in officio, cujus magiſter eſſe vult, labitur, artemque vitæ profeſſus, delinquis in vitâ.*
CICERON. TUSCULAN. II. Cap.

Nous voyons ſouvent des hommes corrompus ſe détromper des préjugés religieux dont leur eſprit a ſenti la futilité, en conclure très-imprudemment que la morale n'a point de fondemens plus réels que la religion; ils s'imaginent que celle-ci une fois bannie, il n'exiſte plus de devoirs pour eux, & qu'ils peuvent dès lors ſe livrer à toutes ſortes d'excès. Si nous remontons à la ſource de la prétendue philoſophie de ces mauvais raiſonneurs, nous ne les trouverons point animés d'un amour ſincère pour la vérité; ce n'eſt point des maux ſans nombre que la ſuperſtition fait à l'eſpèce humaine, dont nous les verrons touchés; nous verrons qu'ils ſe ſont trouvés gênés des entraves importunes que la religion, quelquefois d'accord avec la raiſon, mettoit à leurs dérèglemens. Ainſi c'eſt leur perverſité naturelle qui les rend ennemis de la religion; ils n'y renoncent que lorſqu'elle eſt raiſonnable; c'eſt la vertu qu'ils haïſſent encore bien plus que l'erreur ou l'abſurdité; la ſuperſtition leur déplaît non par ſa fauſſeté, non par ſes conſéquences fâcheuſes, mais par les obſtacles qu'elle oppoſe à leurs paſſions, par

les menaces dont elle ſe ſert pour les effrayer, par les phantômes qu'elle emploie pour les forcer d'être vertueux. Des hommes de cette trempe deviennent irréligieux, ſans avoir ni le cœur aſſez libre ni l'eſprit aſſez éclairé pour devenir des philoſophes, ils renoncent au menſonge ſans s'attacher à la vérité, à la morale, au bon ſens, à la raiſon, qui s'oppoſeroient encore bien plus à leurs excès, & qui duement examinés, leur fourniroient des motifs plus réels, plus ſolides, plus ſûrs, pour réſiſter à leurs penchans déréglés.

Pour être philoſophe, il faut aimer la ſageſſe. *Sage* & *Savant* ſont des termes ſynonymes chez les orientaux. Mais pour aimer la ſageſſe, il faut en connoître le prix. Des hommes livrés au vice peuvent ils être regardés comme des amis de la ſageſſe ? Des mortels emportés par le torrent de leurs paſſions, de leurs habitudes criminelles, de la diſſipation, des plaiſirs, ſont-ils bien en état de chercher la vérité, de méditer la nature humaine, de découvrir le ſyſtéme des mœurs, de creuſer les fondemens de la vie ſociale ? Non, le dérèglement ne ſera jamais la ſuite de la

vraie philoſophie, les égaremens du cœur & de l'eſprit ne paſſeront jamais pour de la ſageſſe; des hommes ſans ſyſtême & ſans mœurs, pour s'être détrompés de quelques erreurs gênantes, ne pourront ſans folie s'annoncer pour de profonds raiſonneurs. La vraie ſageſſe ne ſe vantera point de ces conquêtes honteuſes qu'elle a pu faire ſur la ſuperſtition; elle rougiroit de compter parmi ſes partiſans des ennemis de toute raiſon, des eſclaves de leurs paſſions, des êtres nuiſibles au genre humain. Cette ſageſſe admettroit-elle au nombre de ſes diſciples des princes, des miniſtres, des courtiſans qui ne ſe ſont détrompés de la ſuperſtition que dans la vue de trouver dans l'irreligion des motifs de plus pour ſe confirmer dans le crime? La philoſophie pourroit-elle ſe glorifier d'avoir pour adhérens dans une nation diſſolue une foule de libertins diſſipés & ſans mœurs, qui mépriſent ſur parole une religion lugubre & fauſſe ſans connoître les devoirs que l'on doit lui ſubſtituer? Sera-t-elle donc bien flattée des hommages intéreſſés ou des applaudiſſemens ſtupides d'une troupe de débauchés, de voleurs publics,

d'intempérans, de voluptueux, qui de l'oubli de leur dieu & du mépris qu'ils ont pour ſon culte, en concluent qu'ils ne ſe doivent rien à eux-mêmes ni à la ſociété, & ſe croient des ſages parce que ſouvent en tremblant & avec remors, ils foulent aux pieds des chimères qui les forçoient à reſpecter la décence & les mœurs?

Non, la philoſophie ne peut point être flattée de voir groſſir ſa cour par des êtres totalement dépourvus de raiſon, de lumières, de vertus. Le vrai philoſophe eſt l'apôtre de la raiſon & de la vérité; il les cherche de bonne foi, il les médite dans le ſilence des paſſions, il les découvre aux autres lorſqu'il s'en croit capable, & s'il eſt pénétré des vérités qu'il annonce, il prouve par ſa conduite la bonté de ſes préceptes, & la ſupériorité d'une morale naturelle ſur une morale ſurnaturelle & fauſſe qui, ſi elle l'appuye quelquefois, la combat & la détruit encore bien plus ſouvent. Un méchant troublé par des paſſions orageuſes, un ſcélérat endurci dans le crime, un voluptueux perpétuellement enivré de plaiſirs déshonnêtes, ſont-ils donc en état de raiſonner? Ont-ils l'impartialité

requiſe pour juger avec candeur ? Ont-ils le loiſir de faire des expériences ſûres ? Sont ils aſſez clairvoyans pour démêler la vérité & la ſéparer du menſonge avec lequel on la trouve ſi ſouvent alliée ? Non, ſans doute, des hommes légers, intéreſſés, diſſipés, examinent toujours très-mal, s'ils entrevoient quelques lueurs de vérités, elles ſont foibles, ils n'embraſſent jamais ſon enſemble, ils n'en voient que la partie qui flatte leurs paſſions, ils ne la prennent point pour guide. Les paſſions peuvent quelquefois rencontrer juſte ; elles renverſent ſouvent des erreurs & des préjugés qui s'oppoſent à leur marche, mais la raiſon peut ſeule détromper parfaitement ceux qui la méditent avec les diſpoſitions néceſſaires.

Ainſi l'on paſſera condamnation ſur les reproches que l'on eſt quelquefois en droit de faire à ceux qui font profeſſion de philoſophie ; on conviendra du peu d'accord qui ſe trouve entre leur conduite & leurs leçons : on reconnoîtra que les grandes lumières & l'innocence dans les mœurs, la prudence dans la conduite, la probité même ne ſont point toujours réunies. Mais enfin qu'en pour-

ra-t-on conclure contre la philoſophie ? La vérité en eſt-elle moins utile parce qu'elle eſt ſouvent annoncée par des hommes qui ne la prennent point eux-mêmes pour guide ? Les démonſtrations du géomêtre qui montre l'évidence en ſeront-elles moins certaines parce qu'il n'aura pas de mœurs ? La ſageſſe en eſt-elle moins précieuſe parce qu'elle n'influe point ſur la conduite de celui qui nous la découvre ? Lorſqu'aſſis autour d'une table abondamment ſervie nous y trouvons des mets délicieux, allons-nous nous informer des mœurs de celui qui les a préparés ? Les apôtres de l'erreur, les miniſtres de la ſuperſtition, ne nous crient-ils point ſans ceſſe qu'il faut adopter leurs leçons, ſans adopter leur conduite, toutes les fois que celle ci dément leurs pompeuſes ſpéculations ? *

Diſtinguons donc pour toujours la vé-

* *Non præſtant philoſophi quod loquuntur, multùm tamen præſtant quòd loquuntur, quod honeſtâ mente concipiunt.*

SENEC. DE VITA BEATA CAP. XX.

Le Philoſophe n'eſt pas comme le prêtre qui s'engage à inſtruire par ſa conduite, le philoſophe qui écrit s'engage à inſtruire par ſes écrits.

rité de celui qui l'annonce ; diſtinguons la ſageſſe de l'organe, ſouvent impur, qui en eſt l'interprête ; diſtinguons la philoſophie de celui qui s'arroge le titre de philoſophe ; adoptons la raiſon, de quelque part qu'elle nous vienne ; ne la rejettons jamais ſous prétexte qu'elle n'eſt point annoncée par un être raiſonnable ; quelle que ſoit ſa conduite, écoutons avec docilité tout homme qui nous dira d'être humains, juſtes, ſenſibles, bienfaiſans, époux tendres & fidèles, citoyens généreux & déſintéreſſés ; n'écoutons jamais l'homme le plus grave dans ſon maintien, le plus auſtère dans ſes mœurs, lorſqu'il nous preſcrira d'être inhumains, zêlés, intolérans, injuſtes ou indifférens envers nos ſemblables. Les leçons de la ſageſſe ont ſans doute plus de poids dans la bouche d'un ſage, mais elles ne ſont point à dédaigner lors même que nous les recevons d'un homme qui ne ſuit pas ces mêmes leçons. Chériſſons, admirons, imitons celui qui eſt aſſez heureux pour joindre la pratique au précepte, recherchons la ſociété, faiſons-en notre ami ; liſons avec tranſport les maximes utiles du vicieux

qui nous inſtruit, mais fuyons ſes vices & n'imitons point ſa folie.

Le philoſophe eſt un mortel reſpectable lorſqu'il prouve par ſa conduite qu'il eſt lui-même pénétré des vérités qu'il annonce ; mais elles n'en ſont pas moins des vérités lors même que ſes actions démentent ſes paroles. L'homme le plus pervers peut avoir de grands talens, il peut avoir médité la politique, approfondi la nature, étudié le cœur humain, bien plus il peut avoir acquis des idées vraies de la morale & s'être enrichi de découvertes inconnues de celui qui avec plus de ſageſſe, de ſimplicité, de vertu, aura moins de pénétration que lui ; des cœurs dépravés ont ſouvent bien plus de talens & d'eſprit que les cœurs honnêtes & vertueux. La vérité, déja ſi rare, le ſeroit encore bien plus ſi les hommes ne vouloient l'admettre que lorſqu'elle leur ſera préſentée par des êtres parfaits. Le philoſophe n'eſt point un Dieu, il n'eſt point égal aux dieux. *

* *Ingens intervallum inter me & cæteros homines factum eſt ; omnes mortales multo antecedo, non mulcùm me Dii antecedunt.* SENEC. EPIST. 54. Il appelle ailleurs les philoſophes *pares & ſocii Deorum, non ſupplices.* EPIST. 3. *Sapiens tam æquo*

Le philoſophe eſt un homme ſujet aux paſſions & aux infirmités humaines, il a beſoin d'indulgence; ſes leçons ſont eſtimables dès qu'elles ſont avantageuſes, ſa conduite eſt blâmable dès qu'elle eſt déraiſonnable; il n'eſt plus l'apôtre de la raiſon, il eſt l'apôtre du vice dès que ſes maximes tendent à corrompre les mœurs.

Diſtinguons donc deux ſortes de philoſophie; l'une eſt *ſpéculative* & l'autre eſt *pratique*. L'une & l'autre peuvent encore ſe ſoudiviſer en deux branches, celle qui eſt naturelle ou qui tient du tempérament & celle qui eſt acquiſe. Quoiqu'il en ſoit, gardons-nous de regarder comme des amis de la ſageſſe, comme des bienfaiteurs du genre-humain, ces imprudens raiſonneurs qui quelquefois ont inventé des ſophiſmes ingénieux pour diſculper le crime, pour légitimer le deſordre & pour jetter du doute ſur les règles immuables des mœurs. Pour être un philoſophe, il ne ſuffit point d'attaquer les préjugés reçus,

animo omnia apud alios videt contemnitque quam Jupiter. EPICT. 74. C'eſt dans un homme qui croit aux dieux joindre l'impiété à l'arrogance la plus ridicule!

il faut leur ſubſtituer des vérités utiles ; c'eſt peu de combattre les délires de la ſuperſtition ſi l'on ne la remplace par la ſaine raiſon. En vain le philoſophe a-t-il anéanti les chimères, les dogmes, les vertus fauſſes & frénétiques que la religion révère, ſi d'un autre côté il permet aux mortels de ſuivre leurs penchans déréglés & de ſe livrer ſans honte à leurs paſſions aveugles.

La ſageſſe ne peut donc point adopter ces écrits dangereux qui autoriſent la débauche, qui amolliſſent le cœur, qui préſentent le vice ſous des couleurs aimables, qui juſtifient la fraude, qui décrient la ſévérité des mœurs, qui jettent le ridicule ſur la vertu, enfin qui répandent des nuages ſur les devoirs invariables & ſacrés qui découlent de notre être & qui ſont les appuis de toute ſociété. Quels reproches n'ont point à ſe faire ces écrivains lubriques & ſans mœurs, dont les ouvrages, dévorés par une jeuneſſe bouillante, l'excitent à la débauche & l'animent à ſa propre deſtruction ! De tels écrits ſont des empoiſonnemens publics ; leurs auteurs reſſemblent à ces révoltés qui ouvrent les portes des priſons pour groſ-

ſur leur parti des miſérables qu'elles renferment. Infirmer ou détruire les loix éternelles de la raiſon, c'eſt travailler à la ruine du genre humain.

Ainſi après avoir attaqué les erreurs des mortels, celui qui médite n'ira point les remplacer par des erreurs nouvelles plus funeſtes que les premières; à la tyrannie religieuſe & politique il ne fera point ſuccéder l'anarchie des paſſions; aux chaînes de la religion il ne fera point ſuccéder le déchaînement des vices; aux pratiques & aux devoirs que le fanatiſme impoſe, il fera ſuccéder des vertus plus réelles. L'apologiſte du vice n'eſt point l'ami de la ſageſſe; c'eſt un attentat contre le genre humain que d'encourager l'homme à ſe nuire, & de s'efforcer d'étouffer en lui la honte & le remors deſtinés à punir le crime. Celui qui juſtifie le déſordre eſt un méchant qui ne travaille qu'à ſe juſtifier lui même, ou qui cherche à corrompre ſes ſemblables pour en faire des complices ou des approbateurs de ſes gouts déréglés. Celui qui ne prévoit point les ſuites des paſſions & des vices; celui qui ne ſent pas combien la modération, la raiſon,

la vertu leur ſont néceſſaires, eſt un imprudent dont les vues ſont trop bornées pour donner des conſeils au genre-humain. D'ailleurs il eſt évidemment dans l'erreur & il trompe les autres. N'eſt-ce pas en effet être dans la plus groſſière des erreurs que de croire que l'homme puiſſe impunèment ſe livrer à la diſſolution, à l'intempérance, à la débauche? Quel philoſophe que celui qui ne ſait pas que, d'après les loix éternelles de la nature, le vice ſe punit toujours lui-même, lors même que les loix des hommes ne décernent aucunes peines contre lui! que dis-je? lors même que ſes excès ſemblent légitimés par l'opinion publique. Dans les ſociétés les plus corrompues la voix publique s'élève contre le déſordre; la débauche eſt mépriſée, les idées de la décence ſubſiſtent dans le plus grand nombre des eſprits, au point que le vice ſe croit toujours obligé de s'envelopper des ombres du myſtère. Dans les contrées où la diſſolution des mœurs ſemble univerſellement autoriſée par l'exemple des grands, ceux qui s'en rendent coupables ſe croient obligés de cacher leurs intrigues criminelles; ils

ſont forcés de rougir devant les perſonnes plus honnêtes ; ils éprouvent des embarras, des inquiétudes, de la honte.

Enfin l'infidélité ſe voit punie par les diviſions ſubſiſtantes entre des époux, qui ont perdu les uns pour les autres l'affection, l'eſtime & la confiance, c'eſt à-dire, les charmes les plus doux de l'union conjugale. Ainſi dire aux hommes que l'infidélité n'eſt qu'une bagatelle, c'eſt leur dire que pour des êtres deſtinés à s'aimer, à s'eſtimer, à s'entre-aider, à ſupporter à frais communs les peines de la vie, il eſt indifférent d'être unis, & de s'occuper de leur bien-être mutuel. * Dire aux hommes que la débauche eſt permiſe, c'eſt leur annoncer que leur conſervation, leur tranquilité, leur ſanté ſont des choſes peu faites pour les intéreſſer.

C'eſt à l'imprudence ou à la dépravation de quelques raiſonneurs ſuperficiels qu'eſt dû le décri dans lequel la philoſophie eſt trop ſouvent tombée. En effet on l'accuſe de toujours dérrui-

* Cela peut nous faire juger de la maxime de La Fontaine qui dit en parlant de l'adultère :

Quand on le ſait, c'eſt peu de choſe ;
Quand on l'ignore, ce n'eſt rien.

re ſans jamais édifier ; cette accuſation ſeroit ſans doute fondée ſi l'on s'obſtinoit à ſubſtituer le nom ſacré de philoſophie à ces ſyſtêmes de délires que des ſpéculateurs en démence ont donnés pour les oracles de la raiſon. Le ſyſtême de conduite dont les hommes ont beſoin a toujours exiſté, il ne il ne faut que le montrer, pour que ſon évidence ſoit apperçue ; l'être intelligent n'a qu'à rentrer en lui-méme, impoſer ſilence à ſes paſſions, écarter ſes propres illuſions, chercher de bonne foi la vérité, étudier les rapports, les devoirs & les droits d'un être qui ſent, qui penſe, qui vit en ſociété : pour le montrer aux autres il ne faut que lever le bandeau que le préjugé avoit mis ſur leurs yeux ; il ne s'agit que de diſſiper les nuages du menſonge pour qu'ils voient la vérité.

La philoſophie, je le répète, déſavouera toujours les maximes de ces apologiſtes du vice qui empruntent ſon langage pour débiter leur poiſon. Elle ne peut compter au nombre de ſes diſciples, les amis du déſordre, qui n'attaquent la religion que parce qu'elle contredit quelquefois les funeſtes penchans

de leurs cœurs ; qui ne luttent contre les loix que parce qu'elles génent leurs inclinations ; qui ne mépriſent l'autorité que parce qu'ils n'ont point la faculté d'en abuſer eux-mémes : qui ne haïſſent la tyrannie que parce qu'il ne leur eſt point permis d'être tyrans ; qui ne combattent les préjugés que parce que ces préjugés s'oppoſent à leurs paſſions, à leurs débauches, à leurs prétentions frivoles, à leur vanité. L'ennemi de la morale ne peut être l'ami de la philoſophie ; l'avocat du vice eſt un aveugle ou un menteur, qui ne peut être guidé par la vérité, & qui la hait néceſſairement dans le fond de ſon cœur. *

Déclamer contre le préjugé, attaquer la ſuperſtition, expoſer les abus du deſpotiſme, combattre les craintes futiles des hommes ſont des entrepriſes dignes de la philoſophie ; mais combattre la morale, anéantir la vertu, répandre ſur elle le mépris & la ſatyre, ne peut être que l'ouvrage de la démence & de la fureur. La religion peut être légitime-

* *Nulli vitio advocatus defuit.*
SENEC DE IRÂ CAP. XIII.

ment attaquée, parce qu'elle eſt viſiblement contraire à la vérité, à la raiſon, aux intérêts du genre humain, mais les coups du ſage ne porteront jamais ſur la vertu; elle eſt pour les hommes une colonne lumineuſe faite pour les guider dans la route de la vie, & que jamais ils ne perdront de vue ſans danger : ſa baſe, il eſt vrai, eſt ſouvent entourée de buiſſons, de ronces, & de plantes venimeuſes qui ſervent de repaire à des reptiles malfaiſans; en détruiſant leur retraite, en découvrant ce monument auguſte, en le dégageant des obſtacles qui empêchent d'en voir les fondemens, prenons garde de les dégrader, ou de les ébranler; ſa chute entraîneroit la la ruine de la ſociété. Arrachons donc ces lierres inutiles qui s'entrelacent autour de lui, mais ne touchons jamais au ciment ſolide qui ſert à joindre ſes parties.

Ce que nous venons de dire ſuffit pour fixer nos idées ſur la philoſophie & ſur ceux qui la profeſſent. Le philoſophe eſt un homme qui connoît le prix de la vérité, qui la cherche, qui la médite ou qui l'annonce aux autres, le ſage eſt celui qui pratique ſes leçon

Vérité, *ſageſſe*, *raiſon*, *vertu*, *nature*, ſont des termes équivalens pour déſigner ce qui eſt utile au genre humain ; la vérité tend toujours à éclairer les hommes ; les plus éclairés ſeront les plus raiſonnables ; les hommes les plus raiſonnables ſentiront plus que d'autres l'intérêt & les motifs qu'ils ont de pratiquer la vertu. Sans l'étude de la nature l'homme ne connoîtra jamais ni ſes devoirs envers lui-même & les autres ; privé de cette connoiſſance il n'aura ni principes ſûrs ni bonheur véritable. Les hommes les plus inſtruits ſont les plus intéreſſés à être les meilleurs : les grands talens doivent conduire aux grandes vertus. Tout homme qui fait le mal eſt un aveugle ; tout homme déréglé eſt un être dépourvu de raiſon dont la conduite prouve qu'il méconnoît ſa nature, qu'il ſe doit à lui-même, ce qu'il doit aux autres, le prix attaché à l'eſtime méritée de ſoi, l'intérêt qu'il a de mériter l'eſtime des êtres qui l'entourent. Quiconque ignore toutes ces choſes ne peut être appellé un homme éclairé ; celui qui ſe montre inſenſible à la bienveuillance, à l'approbation, à la tendreſſe de ſes

aſſociés ne diffère en rien des bêtes : celui qui ne s'apperçoit pas que ſes vices tendent à ſa propre deſtruction n'eſt point un être intelligent, dont l'eſſence & le but ſont de vouloir ſe conſerver. Celui qui méconnoît les avantages ineſtimables de l'aſſociation & les moyens de la rendre utile & agréable à ſon être, n'eſt qu'un inſenſé & non un ami de la ſageſſe.

En effet ce n'eſt point à des hommes de cette trempe qu'il appartient de chercher la vérité ; l'eſprit n'eſt rien s'il n'eſt utile ; il eſt un arme dangereuſe dans la main d'un méchant ; il produit les plus grands biens dans les mains de celui qui eſt aſſez inſtruit pour en connoître le véritable uſage. Ainſi la philoſophie n'eſt point faite pour ces êtres aveugles qu'une imagination pétulante & vive empêche d'examiner. Tout homme qui cherche à nuire, n'eſt point un philoſophe, dont l'objet ne peut être que de ſe rendre utile ; ce titre ne peut point convenir à ces eſprits ingénieuſement malfaiſans, dont les vœux ſont remplis lorſqu'ils ont ébloui la ſociété par des ſaillies paſſagères nuiſibles à leurs ſemblables. Quels

avantages la ſociété retire-t-elle de ces ſarcaſmes, de ces traits envenimés, de ces ſatyres amères, de ces médiſances & de ces calomnies cruelles, dont l'eſprit ne ſe ſert trop ſouvent que pour faire éclorre des haines, des querelles, des ruptures, ou pour porter avec dextérité le poignard dans les cœurs? Un être qui poſsède ce malheureux talent, eſt il donc un homme utile? A quoi ſert ſon génie, ſinon à procurer une ſecouſſe paſſagère à l'oiſivité, à conſoler l'envie & la médiocrité des chagrins que leur cauſent le mérite & les grands talens, & communément à faire craindre & déteſter celui dont la méchanceté amuſe?

La ſageſſe n'approuve point cet abus de l'eſprit; elle ſe propoſe des objets plus vaſtes, plus avantageux & une gloire plus ſolide; elle ne nuit point aux hommes elle en veut à leurs vices, à leurs erreurs, à leurs préjugés; indulgente pour l'homme, qu'elle voit perpétuellement le jouet d'une néceſſité fatale, elle attaque ſes délires, elle décrie ſes paſſions, elle le force quelquefois à rire de ſes propres extravagances. Si elle excuſe les infortunés qu'un pen-

chant malheureux entraîne, elle ne doit aucuns ménagemens aux erreurs qui ſont cauſe de leurs égaremens. La ſatyre eſt permiſe, elle eſt très-légitime lorſqu'elle a pour objet de combattre les préjugés des hommes, d'attaquer leurs vices, de les exciter par les traits du ridicule à renoncer à leurs folies. La ſatyre contre l'homme l'irrite, le révolte, l'afflige, & ne le corrige point; elle prouve bien plus la malignité que les lumières de celui qui l'emploie. Que diroit-on d'un médecin qui ſe moqueroit d'un malade à qui il offriroit une potion ſalutaire ? L'homme de bien ſe propoſe de détromper, de guérir, de faire goûter la raiſon, contre laquelle l'eſprit eſt ſouvent prévenu; il ſait qu'il rendroit la vérité haïſſable, qu'il indiſpoſeroit contre elle, s'il montroit du fiel & de la mauvaiſe volonté.

La philoſophie pour perſuader & pour plaire doit être douce, humaine, indulgente; elle deviendroit criminelle ſi l'on s'en ſervoit pour bleſſer; elle ſeroit inſenſée ſi elle révoltoit les malades qu'elle ſe propoſe de guérir : elle ne mériteroit que du mépris & de la haine ſi elle ne ſervoit que l'envie, la miſantropie,

pie, ou l'humeur : elle perdoit la confiance qu'elle doit s'attirer, ſi elle déceloit des paſſions nuiſibles au genre humain.

Ceux qui nuiſent le plus viſiblement à leurs ſemblables ont ſouvent le front de ſe juſtifier en diſant qu'ils ſont *véridiques*; & que la vérité étant importante au genre-humain il faut toujours la dire, quelles que puiſſent être ſes conſéquences pour les individus. C'eſt ainſi que la noirceur ſe couvre ſouvent du manteau de l'utilité. La vérité eſt ſans doute néceſſaire au genre humain quand elle l'intéreſſe; il eſt avantageux de dénoncer à la ſociété les erreurs qui lui nuiſent; un citoyen zélé eſt en droit de l'avertir des complots que les méchans ont formés contre ſon bonheur; mais le philoſophe, étant l'ami des hommes, n'en veut point aux hommes, il n'en veut qu'à leurs délires. Il ne fait point la ſatyre, mais le tableau du genre humain. Ce n'eſt ni la malignité, ni l'envie, ni la vengeance qui doivent conduire ſa langue ou ſon pinceau. Il n'eſt point un délateur, il n'eſt point l'aſſaſſin des réputations; il défère le menſonge au

tribunal de la raiſon, il en appelle à l'expérience des chimères; il invite les mortels à renoncer aux préjugés qui les égarent pour ſuivre la vérité bienfaiſante qui les conduira toujours à la félicité.

Il faut donc que le philoſophe commence par ſe ſonder lui-même; qu'il ſe mette en garde contre les illuſions de ſon cœur; qu'il ſe défie de ſes paſſions; qu'il ſe rende un compte fidèle des motifs qui l'animent; qu'il annonce la vérité lorſqu'un mûr examen lui en aura fait ſentir l'utilité. Pour peu qu'il rentre en lui même, ſa conſcience bientôt lui fera connoître ſi ſes motifs ſont purs, s'il peut ſe les avouer à lui-même, s'il peut ſans rougir & ſans feinte les avouer aux autres.

Mais pour être aſſuré de cet examen, il faut néceſſairement établir la paix dans ſon propre cœur. Tout homme qui eſt l'eſclave d'un tempérament fâcheux, aigri par la malignité, pouſſé par des motifs déshonnêtes, n'eſt capable ni de s'éprouver lui-même, ni de découvrir la vérité, ni de la faire entendre aux autres: ſes leçons ſeroient ſuſpectes, ſes idées révolteroient & tous ſes efforts

ne viendroient point à bout de cacher les mobiles dangereux dont il ſeroit animé. L'homme qui ne dit la vérité que pour nuire, ſe ſert d'un inſtrument très-utile pour faire un très-grand mal.

On demandera peut-être s'il eſt quelquefois permis à l'homme de bien de mentir ou de diſſimuler la vérité? je réponds que le mérite de la vérité n'eſt fondé que ſur ſon utilité réelle & ſur l'intérêt du genre humain; ce mérite ceſſe dès que cette utilité & cet intérêt diſparoiſſent ou ne ſont que fictifs. Quelques théologiens ont prétendu qu'il n'étoit jamais permis de faire du mal en vue du plus grand bien; il n'ont point vu que dans ce cas le mal devient un bien. Quelques-uns ont été juſqu'a dire *qu'il n'étoit jamais permis de mentir quand même le monde entier devroit périr.* * Il eſt aiſé de ſentir que ce principe fanatique n'eſt fondé que ſur les idées incertaines que la théologie ſe fait & du bien & du mal, du vice & de la vertu. Le bien eſt ce qui eſt utile, le mal eſt ce qui eſt nuiſible aux êtres de l'eſpèce humaine; faire ou dire ce

* C'eſt l'opinion de Saint Auguſtin.

qui eſt véritablement utile à l'homme eſt un bien ; faire ou dire ce qui lui devient néceſſairement nuiſible eſt évidemment un mal. De quelle utilité la vérité ſeroit-elle, par exemple, pour un malade, à qui ſon médecin ſe feroit un devoir de découvrir que ſon état eſt ſans remède ? Lui dire la vérité ne ſeroit ce pas de gaieté de cœur lui plonger le poignard dans le ſein ? Eſt il un être aſſez déraiſonnable pour blâmer un homme qui mentiroit dans la vue de ſauver ſa patrie, ſon père, ſon ami, ou pour ſe ſauver lui-même ? Nous ne devons la vérité aux hommes que lorſqu'elle leur eſt réellement utile ou néceſſaire, nous ne la leur devons point lorſqu'elle leur eſt évidemment inutile ou dangereuſe. Si l'on nous dit que d'après nos principes la vérité ne peut jamais être dangereuſe ; nous répondrons que les alimens les plus ſains, les plus néceſſaires au genre humain entier, deviennent ſouvent une cauſe de mort pour quelques individus, dont les organes ſont viciés.

CHAPITRE IX.

Des intérêts & des motifs qui doivent animer le philoſophe. Du courage que doit inſpirer la vérité.

SI ceux qui méditent la vérité & qui la montrent aux hommes, ſont quelquefois pouſſés par des paſſions nuiſibles & par des motifs blâmables, il eſt néanmoins des motifs raiſonnables & des paſſions louables qui animent les cœurs honnêtes & les excitent à l'examen. Nul homme dans ſa conduite ne peut agir ſans motifs; nul homme ne peut être totalement dégagé de paſſions. C'eſt à nos paſſions que nous devons nos lumières : l'amour de la gloire, le deſir de ſe diſtinguer, l'homeur attaché à la découverte des grandes vérités, l'eſtime que s'attirent tôt ou tard ceux qui répandent des lumières, ſont des paſſions utiles & légitimes, ſans leſquelles l'homme à talens ne ſeroit jamais tenté de ſortir de ſon inertie. Que dis je ? les paſſions les plus fâcheu-

ſes ont ſervi quelquefois à éclairer les hommes, & la nature ſait tirer le bien du ſein même du mal. Ces paſſions ſont ſouvent du bien ſans le ſavoir & détruiſent à leur inſu des erreurs dangereuſes. * C'eſt communément l'oppreſſion même qui, en comprimant fortement les reſſorts des ames, les oblige de réagir avec vigueur : les ames s'engourdiſſent ſouvent au ſein de la proſpérité.

L'homme de bien a donc des paſſions & des motifs pour ſe dégager des préjugés, & même pour les combattre avec chaleur. Si le vice détermine quelques hommes à rompre avec la religion, il en eſt d'autres que la raiſon, l'amour de la vérité, l'intérêt de leur propre bonheur, la paſſion du bien public en ont pu détromper.

* C'eſt la paſſion de Henri VIII. pour une femme qui fit bannir la ſuperſtition romaine d'Angleterre & qui fut cauſe de la grandeur à laquelle la nation Britannique s'eſt élevée. C'eſt dans les princes allemands le deſir de s'emparer des biens du clergé qui fit naître le luthéraniſme. Les prêtres reprochent aux incrédules que ce ſont les paſſions qui les portent à l'incrédulité, & ceux-ci leur pourroient répondre que c'eſt l'avarice, l'ambition & l'orgueil qui attachent ſi fortement les prêtres à leur préjugés.

Tant que l'erreur nous eſt avantageuſe nous ne ſommes point tentés de l'examiner. Le commun des hommes n'eſt ſi attaché à ſes préjugés que parce qu'il n'en connoit point les conſéquences, ou parce qu'il les croit utiles, ou parce qu'il les juge ſans remèdes. Les peuples habitués à la religion & au gouvernement qu'ils ont reçus de leurs pères, qu'ils croient néceſſaires à leur bonheur, auxquels ils n'ont garde d'attribuer tous leurs maux, ne ſont point tentés de les examiner ni d'en chercher les remèdes. Les princes élevés dans la molleſſe, dans l'ignorance de leurs véritables intérêts, & contens de jouir d'une gloire frivole, d'une puiſſance momentantée, d'une ſplendeur apparente, qui les mettent pour quelque tems à portée de ſatisfaire leurs caprices, ne ſont point tentés d'examiner les titres de leur pouvoir, les droits des nations, les devoirs qui les lient à leurs ſujets. Les grands, les riches, les citoyens les plus favoriſés d'un état ſe contentent de jouir en paix de la faculté d'opprimer, de vexer, de contenir un peuple qu'ils dédaignent; ils n'ont point de raiſons pour deſirer l'extinction des préjugés, dont ils recueil-

lent à tout moment les fruits; en conſéquence ils jugent qu'il faut laiſſer ſubſiſter des erreurs dont ils ne ſouffrent point eux mêmes ou qui leur ſont avantageuſes. Ces miniſtres des dieux dont l'exiſtence, l'opulence & la grandeur ſont fondées ſur l'opinion, n'ont point de motifs pour s'aſſurer ſi cette opinion a la raiſon pour baſe, ils ont au contraire le plus grand intérêt que leurs titres céleſtes ne ſoient jamais diſcutés. Ainſi les erreurs humaines conſervent toujours leur empire ſur tous ceux qui ont intérêt de les maintenir; ſur ceux qui n'en ſentent point les conſéquences; ſur ceux qui n'en ſont point aſſez gênés pour en être mécontens; enfin ſur tous ceux qui n'ont ni aſſez de lumieres pour en connoître les remèdes, ni aſſez de courage & d'activité pour contredire les préjugés établis.

Si l'homme ne peut agir ſans motifs, le philoſophe en a ſans doute pour s'élever contre les erreurs qui font le malheur du genre humain & pour s'appliquer à la recherche des vérités utiles. Il ne s'agit que de voir ſi ces motifs ſont légitimes, & s'il peut ſans rougir les avouer aux autres. On accuſe communément

la philoſophie d'être fille du chagrin & de la mauvaiſe humeur ; on nous peint les philoſophes comme des mélancoliques mécontens de tout ; * on nous dit qu'intéreſſés eux-mêmes, leurs jugemens ne ſont ſouvent rien moins qu'impartiaux. Avant de les condamner, examinons donc leurs motifs, voyons s'ils ſont honnêtes, & ſi leurs paſſions ſont fondées. Tout homme qui raiſonne ne ſeroit-il pas un imprudent, un inſenſé, s'il refuſoit de donner la plus ſérieuſe attention à l'examen d'une religion que tout conſpire à lui montrer comme importante à ſon bonheur éternel ? Pour être mécontent de cette religion, ou, ſi l'on veut, *pour prendre de l'humeur contre elle*, ne ſuffit-il pas des entraves continuelles qu'elle met à la marche de l'eſprit humain, du renoncement total à la raiſon qu'elle ordonne, des dogmes inſenſés qu'elle préſente, des myſtères impénétrables qu'elle offre à la vénération ? Tout être penſant n'eſt-il point néceſſairement révolté des idées informes, contradictoires,

* *Ariſtoteles quidem ait omnes ingenioſos melancholicos eſſe.* V. CICERO TUSCUL. LIB. I. La mélancolie diſpoſe à la réflexion, la diſſipation en détourne.

& funeſtes qu'on s'efforce de lui donner d'un dieu capricieux, jaloux de ſon bonheur, qui ſe plaît à l'éprouver, qui prend un plaiſir inhumain à voir couler ſes larmes, qui lui prépare des ſupplices inouis pour avoir aimé les objets qui l'attachent à la vie, pour avoir travaillé à rendre ſon exiſtence plus agréable? Quoi de plus légitime & de plus raiſonnable que de s'aſſurer de la réalité de ces menaces & de ces terreurs dont les jours de tout homme conſéquent à ſes principes religieux devroient être continuellement empoiſonnés? Le ſage n'a-t-il donc point de motifs pour peſer l'utilité ou la valeur de ces pratiques gênantes, de ces cérémonies puériles, de ces opinions révoltantes qu'on lui montre comme des objets aſſez importans pour abſorber ſon attention, & pour leſquels il voit ſouvent le ſang couler à grands flots ſur la terre? Que ſera-ce s'il entrevoit une fois que cette religion, qu'on lui montre comme ſi reſpectable, ſi utile, ſi ſacrée, eſt la véritable ſource des maux dont le genre humain eſt forcé de gémir?

Ainſi le philoſophe a des motifs légitimes pour être mécontent des pré-

jugés religieux & pour les examiner. En a-t-il de moins preſſans pour être mécontent & pour s'affliger des préjugés politiques auxquels il voit les nations aſſervies ? Tout homme qui penſe n'eſt-il pas à chaque inſtant le témoin & la victime de ce deſpotiſme outrageant qui règne avec un ſceptre de fer ſur preſque toutes les nations ? Ne voit-il pas qu'il bannit la juſtice, la ſûreté, la liberté, la propriété, la vertu, la ſcience, les talens des pays où il fixe ſon ſéjour ? S'il eſt père, n'a-t-il pas la douleur de voir dans l'avenir ſa poſtérité plus malheureuſe que lui-même, plongées dans des calamités plus grandes encore par les effets progreſſifs d'un gouvernement négligent, inſenſé, deſtructeur ? S'il eſt riche, ne voit-il pas ſes biens à la merci de la rapacité de ces ſultans avides & de ces viſirs impitoyables, dont la mauvaiſe foi rend toutes les fortunes chancellantes, dont les imprudences & les folies continuées épuiſent les nations ? S'il eſt dans l'indigence, n'eſt-il point continuellement ſoumis aux véxations, au mépris, aux injuſtices, aux extorſions de la puiſſance altière ? N'a-t-il pas autant de tyrans

que de ſupérieurs ? Sa liberté n'eſt-elle pas expoſée à des dangers continuels ? La bonté de ſes droits le protégera-t-elle contre le crédit ? Pour ſa propre ſûreté ne ſera t il pas obligé de briſer le reſſort de ſon ame & de trembler devant le vice altier, devant l'ignorance hautaine, l'incapacité préſomptueuſe, aux pieds de qui la crainte le force de ramper ?

A ces motifs perſonnels à tout citoyen qui ſent que ſon ſort eſt lié à celui de l'état, & aſſez puiſſans & légitimes par eux-mêmes pour exciter à la recherche de la vérité, le ſage en joint encore un grand nombre d'autres ſur leſquels les ennemis de la philoſophie ne peuvent exercer leur critique. Toute ame honnête & ſenſible n'eſt-elle donc point touchée des calamités publiques, des perſécutions & des fureurs que le délire religieux excite au ſein des nations ; des haines qui diviſent des citoyens pour des opinions futiles ; des violences exercées par des princes frénétiques, qu'un ſacerdoce impie arme contre des ſujets dont ils devroient être les protecteurs & les pères ? Si le ſage doit s'intéreſſer au bien-être de

l'homme, pour peu qu'il ait d'énergie dans l'ame, ne doit-il pas brûler d'indignation à la vue des horreurs que par tout le deſpotiſme fait éprouver à ſon ſemblable? S'il deſire vraiment le bien du genre humain; s'il regarde tous les hommes comme ſes frères, ne doit-il pas gémir en voyant la fatale léthargie dans laquelle la tyrannie religieuſe & politique fait languir des contrées que la nature deſtinoit à être heureuſes, abondantes & peuplées? Quand il voit les violences, les fraudes, les rapines, les infamies, dont ſa nation eſt le théâtre, en un mot cette honteuſe dépravation de mœurs dont le citoyen ſouffre ſi ſouvent, & qui diviſe continuellement des êtres faits pour s'aimer & s'entr'aider; ſon cœur n'eſt-il pas forcé de s'affliger & de s'irriter contre les erreurs qui ſont cauſe de ce renverſement général? S'il a du reſſort dans l'eſprit, n'eſt-il point révolté des fers que le ſacerdoce & le pouvoir arbitraire forgent de concert pour lui-même & pour ſes aſſociés? Ne rougit-il pas de ſe voir retenu par d'indignes liens qui l'aviliſſent & qui ſemblent deſtinés à

l'enchaîner pour toujours dans l'ignorance & l'abrutiſſement ?

Pour chercher la vérité il faut qu'elle intéreſſe ; elle n'eſt ſi rare ſur la terre & n'y paroît ſi déplacée que parce que peu d'hommes en connoiſſent l'importance pour eux ; cette connoiſſance n'eſt elle même que le fruit de la réflexion ; celui qui la découvre s'applaudit bientôt de poſſéder un tréſor dont ſes concitoyens méconnoiſſent le prix. La philoſophie donne la liberté à l'eſprit, elle l'élève, elle l'embraſe, elle lui inſpire du courage. Tout homme a plus ou moins la paſſion de ſe diſtinguer de ſes ſemblables ; c'eſt le deſir du pouvoir qui anime l'ambitieux ; le deſir de ſe diſtinguer par des titres, du crédit & du faſte eſt le mobile du courtiſan ; le déſir de s'illuſtrer par la valeur pouſſe le guerrier aux dangers ; mais c'eſt le deſir de ſe diſtinguer par ſes lumières, & de mériter l'eſtime & la tendreſſe de ſes concitoyens en leur montrant la vérité, qui excite l'homme de lettres à méditer, à parler, & à écrire.

Que l'ignorance intereſſée ceſſe donc de reprocher à la philoſophie ſon orgueil ; le philoſophe n'eſt blâmable de

l'eſtime qu'il a pour lui même que lorsqu'elle n'eſt point fondée ; il n'a point de droit à celle des autres lorſqu'il ne leur eſt point utile ; il ne leur eſt point utile lorſqu'il ne leur découvre point des vérités néeeſſaires à leur bonheur ; ſes prétentions ſont nulles dès qu'au lieu de ſervir le genre humain il ne ſert que ſes paſſions injuſtes & ſa propre vanité ; il efface tous ſes bienfaits lorsque par un ton arrogant il inſulte le genre humain ; il rend ſes découvertes inutiles, il rebute dès qu'il humilie.

Faire un crime au philoſophe de vouloir ſe diſtinguer, d'ambitionner l'eſtime des autres, de s'applaudir de ſes travaux, d'attendre de ſes concitoyens la reconnoiſſance qui en eſt le ſalaire légitime, c'eſt lui reprocher d'être homme, c'eſt exiger qu'il agiſſe ſans motifs, c'eſt vouloir que la philoſophie le dénature. Otez aux hommes le deſir de l'eſtime & l'eſpoir d'être récompenſés de leurs peines, bientôt toute induſtrie ſera détruite & perſonne ne s'occupera du ſoin d'acquérir des talens. * Le de-

* Tout homme de bien doit penſer & parler comme l'Hector du Poëte Nævius.

ſir de ſe tirer de l'indigence force l'homme du peuple au travail, il ceſſe de travailler ſi on lui retient ſon ſalaire. La paſſion de ſe diſtinguer produit l'émulation & fait fleurir les arts, la paſſion de la gloire doit animer le ſage dans ſes recherches; cette paſſion eſt noble, honnête, légitime, & la ſociété eſt injuſte toutes les fois qu'elle refuſe ſon affection à ceux qui la ſervent utilement.

Oui je le répète, le philoſophe doit ambitionner la gloire; ſon eſprit dégagé des liens qui enchaînent le peuple, & des grands eux-mêmes que leurs préjugés rendent ſi ſouvent peuple, doit ſe mettre au-deſſus des objets puérils qui occupent la multitude. Semblable à l'aigle, il eſt fait pour planer au haut des airs; c'eſt de là qu'il verra la petiteſſe des vains jouets qui abſorbent l'attention des mortels. Son œil audacieux, ſemblable à celui de l'aigle, fixera ces phantômes diviniſés, ces tyrans, ces conquérans, ces ſoleils dont la ſplendeur

Lætus ſum laudari me abs te, Pater, à laudato viro v. *Tuſcul.* 4.

Un homme de mérite ne doit être ſenſible qu'aux éloges du mérite.

ébloüit une terre qu'ils déſſechent au lieu de la féconder.

Mais c'eſt en vain que le ſage s'eſt c'eſt détrompé lui-même des erreurs qui aveuglent ſes ſemblables, il n'a de droits ſur leur eſtime que lorſqu'il ſe rend utile pour eux. Il ne ſe rend utile qu'en montrant la vérité; ſi, comme Prométhée, il l'eſt allé ravir au haut du ciel, il doit s'attendre comme lui à gémir de l'avoir trouvée. * L'olympe s'armera contre lui, la terre ſecondera ſes fureurs, le genre humain effrayé de ſon audace le traitera d'inſenſé, de furieux. Si ſon ame a de la vigueur, ſi ſon imagination eſt allumée, s'il a pour la vérité le même enthouſiaſme que tant de mortels ont montré pour l'erreur & pour l'opinion, il ſe roidira contre les menaces & les perſécutions que le menſonge tout puiſſant décerne contre tous ceux qui ont le courage de l'attaquer; il ſe vengera des mépris de la grandeur, des oppreſſions de la tyrannie, des calomnies du

* La deviſe de tous ceux qui répandent de grandes lumières pourroit être ce paſſage de Virgile . . . . . *alto*
Quæſivit cœlo lucem, ingemuitque repertâ.
Æneid Lib. 4. verſ. 691. 692.

ſacerdoce, en découvrant aux hommes cette vérité qui tôt ou tard triomphera de l'impoſture. Que dis-je! les obſtacles & les dangers mêmes irriteront ſon courage; les hommes les plus puſillanimes ſont forcés d'applaudir un mortel intrépide; ſa hardieſſe leur en impoſe, elle devient un ſpectacle pour eux: le courage en tout genre fut toujours admiré par ceux qui ne ſe ſente point aſſez de force pour l'imiter.* Ainſi l'enthouſiaſte du vrai ſera ſoutenu dans ſes travaux & dans ſes détreſſes par les regards de ſes concitoyens étonnés; à leur défaut ſon imagination lui montrera la poſtérité applaudiſſant à ſes entrepriſes, & la gloire couronnant ſon heureuſe témérité. Le péril a des appas pour les grandes ames; l'homme aime à ſe rendre compte de forces à lui même; il ſe félicite toutes les fois qu'il a bravé les dangers & ſurmonté quelque grande difficulté.

* L'on remarque que les lâches ſont les plus empreſſés à fomenter les querelles & à engager les autres à ſe battre; il en eſt de même des ouvrages que l'on trouve hardis, ils ſont achetés & lus même par des hommes qui n'ont point le courage d'en profiter. Un écrivain courageux eſt regardé comme un homme dont on admire les tours de force ſans ſonger à l'imiter.

Ne blâmons donc point ces ames fortes, ces ardens défenſeurs de la vérité qui ſouvent ont bravé la colère de la tyrannie: remplis de l'enthouſiasme de la gloire & de l'amour du genre humain, ou irrités à la vue des maux multipliés de leur eſpece, de grands hommes ont oſé quelquefois déchirer le bandeau de l'opinion & faire briller à nos yeux le flambeau de la vérité. Si le menſonge ſe glorifie de ſes victimes, de ſes enthouſiaſtes, de ſes martyrs, pourquoi la vérité n'auroit-elle pas les ſiens? Si l'enthouſiasme eſt louable, c'eſt ſans doute quand il a le bien-être du genre humain pour objet. Les hommes ſont-ils donc en droit de blâmer ou de traiter de folie l'ivreſſe des ames généreuſes qui oſent les ſervir, tandis qu'ils applaudiſſent & admirent ces conquérans qui bravent la mort pour ſatisfaire leur ambition ſanguinaire, ces guerriers qui s'immolent à l'honneur prétendu de ſervir un tyran mépriſable; tant d'hommes qui s'immolent tous les jours à l'opinion ridicule ou à de barbares préjugés? Eſt-il donc plus extravagant de s'expoſer pour la vérité, ſi néceſſaire aux nations, que de risquer ſa vie pour étendre d'inuti-

les conquêtes ? Eſt-il un outrage plus digne d'être repouſſé par l'ami de ſa patrie que celui des ennemis qui la trompent, qui l'enchaînent, qui rient de ſes malheurs, qui travaillent à ſa ruine ?

Ainſi, Sages qui méditez ! ſi vos ames généreuſes ſont indignées des maux que le genre humain éprouve, des affronts que lui fait la tyrannie, des tragédies cauſées par l'impoſture politique & religieuſe ; quand votre imagination brûlante d'un ſi beau feu vous forcera de parler, frappez avec audace ſur les erreurs de la terre ; attaquez avec franchiſe le menſonge & le préjugé, faites tonner la vérité dans l'oreille des rois ; ſecouez aux yeux des peuples ſon flambeau ſecourable ; inſpirez à l'homme du courage, de l'eſtime pour lui même, du mepris pour ſes tyrans, de l'amour pour ſes maîtres, qu'il ſente enfin ſa grandeur, ſes forces & ſes droits Apprenez aux nations qu'elles ſont libres, que leurs mains ne ſont point faites pour porter d'indignes chaînes ; que ni les miniſtres des dieux ni les rois de la terre ne ſont point autoriſés à les mettre dans les fers.

Apprenez à ces rois qu'ils doivent

le bonheur à leurs ſujets ; que c'eſt d'eux qu'ils empruntent leur autorité ; qu'elle n'eſt qu'une uſurpation déteſtable lorſqu'ils s'en ſervent pour écraſer ceux qu'ils ſont deſtinés à protéger & défendre. Apprenez aux ſouverains qu'il n'eſt point de grandeur, de ſûrete, de gloire pour eux s'ils ne commandent à des peuples heureux. Montrez-leur enfin que la vertu ſuppoſe des ames contentes, & que des ſujets que la ſuperſtition & le deſpotiſme s'accordent à rendre infortunés & vicieux, n'auront jamais la force & la vertu néceſſaires au ſoutien des empires.

Que les nations ſe félicitent donc lorſque d'heureuſes circonſtances feront éclore dans leur ſein des hommes aſſez intrépides pour prendre leurs intérêts : qu'elles ne mépriſent du moins pas des enthouſiaſtes éclairés, qui au riſque de leur bonheur, de leur fortune, de leur vie, leur annoncent la vérité, & réclament pour elles : qu'elles ne regardent point comme de vils ſéditieux, ou de mauvais citoyens ces mortels bienfaiſans qui ont aſſez de courage pour attaquer les préjugés, & pour

troubler ce ſilence léthargique qui les endort ſur tous leurs maux. Si ces héros généreux de la philoſophie, ſi ces martyrs de la cauſe publique ſont forcés de ſuccomber ſous le poids de la tyrannie, ce n'eſt point à leurs concitoyens qu'il appartient d'applaudir à la rage des tyrans; ceux-ci n'accablent la vérité que pour les accabler eux-mêmes. Le menſonge peut être attaqué avec imprudence par celui qui s'expoſe à ſes coups, mais les fruits de la vérité ſont toujours avantageux pour toute la race humaine. Ce ne fut point aux Romains qu'il appartint autrefois de tourner en ridicule la noble audace des Curtius, des Coclès, des Scævola, des Decius; ils durent les admirer, reſpecter leur mémoire & s'attendrir au nom de ces illuſtres victimes dont l'heureuſe témérité fut le ſalut de Rome. (*)

* Les ames fortes ſont rares & les ames foibles très-communes, voilà pourquoi l'on blâme les écrivains qui montrent du courage. *Eſt in animis, omnium ferè, naturâ molle quiddam, demiſſum, humile, enervatum, languidum quodammodo. Si nihil aliud, nihil eſſet homine deformius.*
CICERO. TUSCULAN. II. Cap.

Aſſez ſouvent la philoſophie ne préſenta que des remèdes trop foibles pour la grandeur du mal. A quoi ſert de temporiſer lorſqu'il faudroit porter la coignée à la racine de l'arbre? La douceur eſt funeſte à des plaies que le fer ſeul eſt capable d'extirper. Souvent le philoſophe trop timide, ou eſclave en partie des opinions de ſon ſiècle, craint de donner des couleurs trop fortes à la vérité; c'eſt la trahir que de ne point la montrer toute entière; c'eſt la rendre inutile que de l'énerver; c'eſt ſe défier de ſon pouvoir que de la diſſimuler.

Penſer avec liberté c'eſt n'avoir point les opinions du grand nombre; c'eſt être dégagé des préjugés que la tyrannie croit néceſſaires à ſon ſoutien; le philoſophe eſt un homme d'un âge plus mûr que ſes concitoyens; ſi ſon expérience le met à portée d'inſtruire les autres, il doit le faire avec franchiſe; s'il a eu le bonheur de rencontrer la vérité qu'il la montre toute nue, qu'il ne lui faſſe point l'injure de la couvrir des vêtemens du menſonge, qu'il ne l'établiſſe point ſur des preuves trompeuſes, que toujours véridique

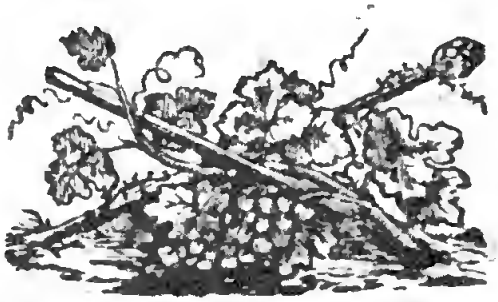
& ſincère il ne faſſe jamais de pacte avec l'impoſture : qu'il diſe ce qu'il ſait ; ſon ſavoir eſt inutile s'il n'en fait part aux autres ; qu'il avoue ce qu'il ignore & qu'il ne recoure point à d'indignes ſubterfuges pour ſauver ſa vanité. En un mot la fonction du ſage eſt de montrer la vérité ; jamais il ne lui eſt permis de ſe rendre le complice du menſonge.

Les talens, les ſciences & les arts ſont deſtinés à rendre l'homme plus heureux en lui rendant ſon exiſtence plus chère ; mais quelle peut être leur utilité s'ils ne ſe fondent ſur l'expérience & la vérité ? Les lettres n'ont des droits à notre eſtime que lorſqu'elles ſont jointes à l'utilité : elles ne nous ſont utiles que lorſqu'elles nous montrent la vertu, la raiſon, la vérité plus aimables ; elles deviennent mépriſables toutes les fois qu'elles ne ſervent qu'à embellir le vice, qu'à amollir le cœur, qu'à nourrir des paſſions criminelles, qu'à perpétuer nos illuſions, nos préjugés, nos délires, qu'à favoriſer la moleſſe, qu'à charmer les ennuis de notre oiſiveté, qu'à nous endormir dans nos chaînes. Les talens,

lens, poſſédés trop ſouvent par des ames vénales, brûlent un encens ſervile ſur les autels de l'impoſture; les arts proſtituent leurs ornemens & leurs charmes au vice & à la flatterie; trop ſouvent des empoiſonneurs publics par leurs louanges odieuſes encouragent les tyrans aux crimes, leur donnent une fauſſe idée de gloire, applaudiſſent à leurs fureurs & célèbrent avec emphaſe des victoires ſanglantes que les nations expient par des ſiècles de miſères. (*) Quoi! la poëſie eſt-elle donc faite pour chanter les deſtructeurs des peuples & les fléaux du genre humain! La langue ſublime des muſes eſt-elle deſtinée à flatter des monſtres altérés de ſang, à les féliciter de leurs forfaits, à transmettre leurs crimes à la poſtérité ſous des couleurs éclatantes? L'éloquence faite pour élever les ames des hommes, pour les toucher, pour les porter à la vertu, aux grandes choſes, ira-t-elle prêter ſes armes aux oracles de ces dieux malfaiſans ou de leurs prêtres menteurs? L'art de rai-

* Voyez l'Epitre de Boileau à Louis XIV. ſur ſes conquêtes.

ſonner, qui ne doit ſe propoſer que la recherche du vrai, s'abaiſſera-t il juſqu'à s'occuper de puérilités, de diſputes interminables ſur des objets futiles? Ne ſe rendroit-il point criminel en prêtant des ſubterfuges à la mauvaiſe foi & des ſophiſmes au menſonge? On ne peut trop le répéter, la vérité doit être l'objet unique des recherches du philoſophe; c'eſt en la montrant aux autres qu'il ſe rend digne de leur eſtime & de leur amour; c'eſt en combattant leurs erreurs qu'il les rendra plus heureux; c'eſt en ſe dégageant lui même des préjugés qu'il deviendra plus tranquile & meilleur.



CHAPITRE X.

De l'antipathie qui ſubſiſta toujours entre la philoſophie & la ſuperſtition. De l'eſprit philoſophique & de ſon influence ſur les lettres & les arts.

C'EST une choſe remarquable que l'inimitié qui ſubſiſta de tout tems entre la ſuperſtition & la philoſophie. Il y eut dans tous les ſiècles des penſeurs dans les ſociétés policées qui eurent le courage de s'écarter plus ou moins des opinions du vulgaire, & de combattre ſes préjugés. Nous voyons dans tous les âges la philoſophie aux priſes avec le fanatiſme : nous trouvons dans l'antiquité les hommes les plus éclairés & les plus vertueux occupés à miner l'empire du ſacerdoce & ſouvent forcés de ſuccomber ſous ſes coups. Nous voyons Socrate, le père de la morale, recevant la ciguë des mains d'une autorité tyrannique & des loix inſenſées pour avoir oſé lutter contre les dieux de ſon pays ;

nous voyons le profond Ariſtote banni de ſa patrie ; nous voyons dans tous les ſiècles la ſcience & le génie s'élever avec force contre l'impoſture, & réclamer plus ou moins ouvertement les droits de la raiſon, contre une religion toujours impérieuſe, toujours abſurde, toujours puiſſante, toujours contraire au repos des mortels, toujours en contradiction avec la nature, toujours ennemie de l'expérience & de la vérité ; il fallut donc s'en ſéparer & vivre en guerre avec elle. (*)

* Preſque tous les philoſophes de l'antiquité ont eu deux ſortes de doctrines, l'une publique & l'autre cachée (exotérique & éſoterique). Les ouvrages de Platon n'ont pour objet que de ſubſtituer la morale à la ſuperſtition. Ce dernier philoſophe décrie par-tout les poëtes, c'eſt-à-dire, les théologiens de ſon tems, les oracles du paganiſme : voilà peut-être pourquoi les premiers pères de l'égliſe chrétienne furent tous platoniciens. La double philoſophie des anciens eſt évidemment la vraie cauſe de la peine que l'on a lorſqu'on veut démêler leurs véritables ſentimens. Il faut parler clairement aux hommes, ſans cela l'on feroit peut-être auſſi bien de ſe taire. Mais la plupart des auteurs veulent jouir de leur vivant ; en conſéquence, ou ils ſe croient obligés de voiler leurs ſentimens trop contraires aux préjugés reçus, ou leurs ouvrages devien-

Les miniſtres de la religion ſe montrèrent en tout pays les ennemis implacables de la philoſophie, & les philoſophes prirent en main la cauſe de l'homme avili par les prêtres & aſſervi par les tyrans : ils cherchèrent à l'inſtruire de ſes devoirs que tout conſpiroit à lui faire oublier. Les prêtres & les tyrans, appuyés des préjugés du vulgaire, combattirent avec ſuccès les ſages appuyés uniquement des forces de la raiſon ; les premiers à l'aide du preſtige aveuglèrent les hommes, les conduiſirent d'abîmes en abîmes, & ne firent qu'éterniſer leurs peines ; les autres dépourvus de pou-

nent des énigmes inexplicables pour la poſtérité ; qui y trouve perpétuellement l'erreur à côté de la vérité. Tout homme qui penſe fortement écrit pour l'avenir ; s'il craint de ſe compromettre, qu'il lègue ſes idées à la poſtérité. *Voyez le Chapitre XI.*

Il eſt bon de remarquer que ſouvent les théologiens, après avoir vivement perſécuté des philoſophes, ont fini par adopter leurs idées. C'eſt ainſi que les théologiens modernes ſe ſervent aujourd'hui des preuves de l'immortalité & de la ſpiritualité de l'ame & de l'exiſtence de Dieu imaginées par Deſcartes, qu'ils ont pourſuivi comme un athée.

voir & d'autorité, preſque toujours obligés de ſe taire, inſtruiſirent les nations à la dérobée, & quelquefois leur offrirent des remèdes contre les maux que l'erreur leur avoit faits. Ainſi l'on vit dans les nations inſtruites deux puiſſances inégales aux priſes; l'une ſoutenue de l'autorité publique & de l'opinion nationale, réſiſta toujours aux attaques de la raiſon & fut en état de faire une guerre offenſive & cruelle à tous ſes ennemis; maîtreſſe du champ de bataille elle gouverna les princes, elle écarta la ſageſſe d'auprès de leurs perſonnes, elle empoiſonna leur enfance, elle préſida à leurs conſeils, elle s'empara de l'eſprit des ſujets. Enfin l'erreur triomphante fut en poſſeſſion de régler le ſort des empires, elle infecta de ſon levain toutes les inſtitutions humaines, elle obſcurcit les ſciences, elle découragea les talens, elle abuſa du génie, elle dégrada les arts, elle les ſoumit à ſes caprices ridicules, elle força tout à ſervir ſes impoſtures & à orner ſes délires. La ſageſſe, la philoſophie, la liberté de penſer ne furent le partage que de quelques ames honnêtes qui pleurèrent en ſecret les maux

de la patrie, ou qui riſquèrent de devenir les victimes de leur courage toutes les fois qu'ils oſèrent annoncer hautement la vérité. Les amis de la ſageſſe furent regardés comme des ennemis de tout bien ; la ſcience vraiment utile fut punie & réprimée ; la vérité fut traitée d'impoſture, la philoſophie de ſédition, la raiſon de délire : le philoſophe entouré d'une foule d'hommes ivres eut communément l'air d'être ſeul enivré.

On nous demandera peut-être s'il n'y a pas de l'extravagance à vouloir combattre avec des forces ſi inégales les erreurs des hommes ; des amis timides de la philoſophie prétendront que c'eſt lui nuire que de faire entendre ſa foible voix au milieu des acclamations & des triomphes que la ſuperſtition & le deſpotiſme ſe font par-tout décerner. A quoi ſert, nous dira-t-on, la vérité à des peuples de longue main écraſés, avilis, aſſoupis dans la miſère ? A quoi ſert de raiſonner à des hommes frivoles, énervés par la moleſſe & par le luxe, dépourvus d'énergie & de courage, livrés à la diſſipation & à des plaiſirs

puérils, & qui, contens de leurs chaînes, ne ſongent qu'à s'amuſer, ſans s'occuper de leur bonheur ſolide ni de celui de leur poſtérité? Enfin à quoi ſervent les lumières à des eſclaves aſſez dégradés pour chérir leurs fers, aſſez extravagans pour trouver la vertu ridicule, aſſez déſeſpérés pour croire que leurs maux ſont ſans remèdes? La vérité ne ſeroit-elle pas un préſent funeſte à des hommes qu'elle ne tireroit de leur aſſoupiſſement que pour leur faire connoître toute l'étendue de leurs maux? Ne ſeroit-elle pas inutile à des êtres ſi peu diſpoſés à l'écouter? Enfin des hommes plus amis de leur repos que du bonheur du genre humain diront qu'il ſuffit d'être ſage pour ſoi, qu'il faut abandonner les inſenſés à leurs folies. *

Je réponds que les maux des hommes ne ſont jamais ſans remèdes; que la connoiſſance de la vérité les réveille, les rend actifs, affoiblit peu à peu l'influence des opinions qui cauſent leurs infortunes. Une nation qui s'éclaire ne peut point être ſans reſſour-

* *Loquendum eſt in plures, ſapiendum ut pauci.*

ces ni pour toujours malheureuſe ; c'eſt l'erreur & l'opinion qui aſſerviſſent le monde ; c'eſt de l'ignorance que viennent les malheurs de la terre ; en guériſſant les hommes de leurs fauſſes idées, on les verra tôt ou tard ſoulagés de leurs miſères ; l'empire des méchans n'eſt fondé que ſur l'opinion, ainſi que l'on change l'opinion, & d'elles-mêmes les chaînes tomberont des mains des peuples. Les oppreſſeurs du genre-humain, quelque aveugles qu'ils ſoient, preſſentent ces effets ; en conſéquence ils n'omettent rien pour étouffer la vérité dès qu'elle oſe percer ; à force de menaces & de perſécutions ils effrayent tous ceux qui pourroient l'annoncer. De tout temps le pouvoir injuſte s'arma contre les écrits les plus utiles, cependant malgré tous ſes efforts ils ſubſiſtent aujourd'hui, & ſervent encore à échauffer nos cœurs & à guider nos eſprits. Les préceptes de Socrate ſont parvenus juſqu'à nous, & la ſuperſtition qui le fit périr eſt depuis longtemps détruite & mépriſée.

Que l'on ne diſe donc point que les leçons de la ſageſſe ſont inutiles ;

les hommes ne ſubſiſtent ils pas toujours ? Des vérités inconnues ou même odieuſes à nos pères ne ſont elles pas adoptées par nous ? Si les vices de notre ſiècle, ſi les préjugés actuels s'oppoſent au bien qu'on veut nous faire, les inſtructions de la philoſophie ne peuvent elles point ſervir un jour à notre poſtérité, que ſes malheurs forceront ſans doute de recourir à la vérité ? Laiſſons lui donc des reſſources, transmettons lui des lumières, prévoyons ſes circonſtances & ſes beſoins, & jouiſſons d'avance de ſa reconnoiſſance, que preſque toujours les contemporains refuſent à ceux qui les éclairent.

Le ſage ne doit point ſe rebuter de l'ingratitude de ſes concitoyens ; il eſt l'homme de tous les tems & de tous les pays. Toujours plus avancé que ſon ſiecle il y paroît déplacé, ſi ſes contemporains lui refuſent leurs ſuffrages, il aura ceux de la poſterité. Ecouter les leçons d'un homme qui nous inſtruit c'eſt avouer ſa ſupériorité, cet aveu coute toujours à la vanité ; les mortels aiment mieux perſiſter dans leurs antiques erreurs que de mon-

trer de la déférence à celui qui les détrompe ; le mérite préſent nous humilie, il révolte notre envie ; cette envie meurt avec l'objet qui l'avoit excitée ; c'eſt alors que nous jugeons de ſang-froid, & que nous payons au mérite le tribut qu'il a droit de prétendre. Le grand homme en tout genre eſt un objet incommode pour la vanité de ſon ſiècle ; le génie réduit toujours la médiocrité au déſeſpoir ; celle ci ſe venge par des mépris affectés, par la critique & la calomnie, de la jalouſie qu'elle éprouve. Le tems rend les hommes plus juſtes, c'eſt après le trépas que l'homme à talens jouit des honneurs du triomphe ; c'eſt pour la poſtérité, c'eſt pour l'éternité que le ſage doit écrire, c'eſt du genre humain futur que le grand homme doit toujours ambitionner les ſuffrages. *

La vérité, comme le ſoleil, eſt faite

* Preſque tous les pays ſe rendent coupables de la même folie que les Ephéſiens, qui après avoir banni Hermodore, le plus illuſtre des citoyens, paſſerent un décrit, qui portoit *que perſonne n'excelle parmi nous.* Le philoſophe Heraclite diſoit que pour ce beau réglement tous les Ephéſiens auroient mérité la mort.

VI. CICERO TUSCULAN. L. V. Cap.

pour éclairer le globe entier ; elle ne vieillit jamais ; elle ne connoît point les bornes que des conventions paſſagères ont miſes aux ſociétés politiques ; ſa lumière eſt deſtinée à tous les habitans de la terre ; ſon flambeau, ſouvent voilé de nuages ou éclipſé pour un tems aux yeux d'un peuple, ſert pourtant à en guider un autre.

Tout homme qui médite ne jouit-il pas aujourd'hui d'une foule de vérités, de lumières, de découvertes jadis combattues, déprimées, étouffées, perſécutées par ceux à qui elles étoient deſtinées ? Le ſavant de nos contrées n'eſt-il pas à portée de puiſer dans des ſources, devenues inutiles déſormais à l'Aſſyrie dévaſtée, à l'Egypte abrutie, à la Grèce aſſervie, à l'Italie conquiſe par des barbares & ſoumiſe à des prêtres ? La ſageſſe des anciens eſt-elle donc perdue pour les ſages modernes ? N'eſt-ce donc pas pour le philoſophe d'aujourd'hui qu'ont écrit les Platons, les Ariſtotes, les Cicérons, les Antonins ? N'eſt-ce point pour nos légiſlateurs que les Solons, les Lycurgues, les Charondas ont médité ? N'eſt-ce pas pour nos moraliſtes que le ſage Confucius a dans

le fond de l'Orient enſeigné ſes leçons ?

Aidée de l'expérience des ſiècles paſſés la philoſophie, éclairant la politique & l'hiſtoire, eſt à portée d'inſtruire ceux qui gouvernent aujourd'hui ; elle leur montrera les écueils où d'autres ont échoué ; elle leur découvrira les vraies cauſes de ces révolutions qui ont renverſé les empires ; elle leur fera voir à chaque page les tragiques effets de la tyrannie, de la ſuperſtition, du délire des rois, des préjugés des peuples, de l'ambition des grands. Que l'on ne nous diſe point que les nations n'en ſont point devenues plus heureuſes, que leurs chefs n'ont point été rendus plus ſages. Le Briton fatigué de ſes deſpotes & de ſes révolutions ne s'eſt il pas approprié les idées politiques de Sparte, d'Athènes, de Rome ? N'eſt-il point pa venu à forcer ſes monarques à devenir citoyens ? Embraſé du beau feu qui brûla dans les cœurs des Harmodius, des Timoléons, des Dions, & qui fit diſparoître la tyrannie de la Grèce, n'a-t il pas juré une haine immortelle aux ennemis de ſa liberté ? N'eſt ce pas pour lui que les Thucydides, les Polybes, les Tacites ont

écrit l'hiſtoire *? Enfin ſi l'Anglois n'eſt point encore parvenu à donner à ſon ſort la perfection & la ſolidité dont il ſeroit ſuſceptible, c'eſt qu'encore aſſervi à mille préjugés, il n'a point eu le courage de faire uſage de l'expérience antique & de l'appliquer à la guériſon de ſes maux, à la ſuppreſſion totale de la ſuperſtition, à la perfection de l'éducation, à la réforme des mœurs, & que dupe de ſon avidité & de ſa paſſion pour les richeſſes, il a cru que l'opulence ſuffiſoit pour rendre un peuple heureux.

Quoiqu'il en ſoit, les leçons de la ſageſſe ne ſont jamais totalement perdues pour la race humaine. Le père de famille, lorſqu'il plante, s'occupe agréablement pour lui-même, & très-utilement pour ſa poſtérité, qu'il prévoit dans l'avenir. ** Que l'homme qui penſe ſe

* En Angleterre ſous Charles I. les partiſans du deſpotiſme ou du pouvoir arbitraire des rois ſe plaignoient dans le ſiecle paſſé que c'étoit la lecture des anciens qui avoit fait naître dans les cœurs l'enthouſiaſme de la liberté. . . . . Un miniſtre d'état françois regardoit indiſtinctement tous les gens de lettres comme des ſéditieux.

V. *Le Parrhaſiana Tome II. p. 261.*

** *Ergo arbores ſerere diligens agricola, quarum*

conſole donc ſi ſes reflexions & ſes travaux ſont ſouvent inutiles à ſon ſiècle, & mal récompenſés par ſes contemporains. L'ami de la vérité doit porter ſes vues au delà des bornes de ſa vie; que ſes yeux perçans enviſagent les ſiecles futurs, qu'ils embraſſent le vaſte horizon du genre-humain; que ſon cœur s'attendriſſe ſur la poſtérité; moins envieuſe & moins prévenue elle bénira ſans doute un jour la mémoire de ceux qui l'auront éclairée, & qui lui auront tracé la route du bonheur. Ainſi que l'aſtre du jour, la lumière de la vérité ſemble éclairer ſucceſſivement les différentes parties de notre globe; la ſageſſe venue du fond de l'orient le laiſſe maintenant dans les ténebres pour éclairer l'Occident. Harrington, Locke, & vous ſublime Monteſquieu! c'eſt peut-être pour l'Amérique que vos leçons ſont deſtinées. Tout l'univers a des droits ſur les lumières d'un grand homme; c'eſt dans ce ſens que le ſage eſt un *citoyen du monde*; il doit ſervir la grande ſociété; la vérité eſt un bien commun à

aſpiciet baccam ipſe unquam? vir magnus Leges, inſtituta, rempublicam non ſeret?

CICERO. TUSCULAN. I.

toute la race humaine; ceux qui trouvent ce tréſor ſont tenus de lui en rendre compte, c'eſt un vol de l'en priver. L'homme n'eſt eſtimable qu'en raiſon du bonheur qu'il procure à ſes ſemblables; l'homme de bien n'a point perdu ſon tems s'il a fait un ſeul heureux.

En convenant que la vérité eſt utile & néceſſaire, on demandera peut-être ſi ſes prétendus amis ſont ſûrs de l'avoir trouvée. »Tout dans ce mon»de, nous dira-t-on, eſt un pro»blême, une énigme, un myſtère; »notre entendement eſt borné; tout »homme eſt ſujet à ſe tromper; les »génies les plus brillans ne s'annon»cent ſouvent que par la grandeur de »leurs écarts; ainſi comment connoî»tre avec certitude ſi ce que vous ap»pellez des vérités ne ſont point des »erreurs auſſi dangereuſes que celles »que vous voulez détruire?" En partant de ce principe on conclurra qu'il faut laiſſer au genre humain ſes idées, ſes incertitudes & ſes folies, ſi l'on ne peut les remplacer que par des incertitudes & des extravagances nouvelles.

Je répons qu'un Philoſophe, mê-

me avec le génie le plus vaſte, les connoiſſances les plus profondes ; les intentions les plus pures, peut ſans doute ſe tromper & ſe faire illuſion à lui-même. Il peut prendre pour des vérités inconteſtables des idées qui ne ſont que les produits d'une imagination impétueuſe, de ſes propres préjugés, de ſa façon de voir & de ſentir. Cependant en conſultant la nature, l'expérience, la raiſon, l'utilité conſtante du genre-humain il marchera d'un pas ſûr à la vérité. D'un autre côté les ſyſtêmes de la philoſophie, n'étant pas des *oracles divins*, peuvent être examinés, diſcutés, rejettés, s'ils ſont faux, ou contraires au bien-être des hommes ; les principes de tout homme qui penſe & qui parle au public peuvent être conteſtés, analyſés, ſoumis à l'expérience & peſés dans la balance. * En un mot l'auto-

* Si l'on y fait attention, l'on trouvera qu'il ne peut point y avoir de livre vraiment dangereux. Qu'un écrivain vienne nous dire *que l'on peut aſſaſſiner ou voler*, on n'en aſſaſſinera & l'on n'en volera pas plus pour cela, parce que la loi dit le contraire : il n'y a que lorſque la religion & le zèle diront d'aſſaſſiner ou de perſécuter que

rité du philoſophe ne fait point loi ; & s'il cherche la vérité dans la ſincérité de ſon cœur, il ſouſcrira de plein gré à ſa propre condamnation quand il s'appercevra qu'il s'eſt trompé. Prétendre être exemt d'erreur, c'eſt prétendre que l'on n'eſt point homme ; ne point reconnoître ſon erreur c'eſt ou une vanité puérile ou une préſomption inſupportable ; réſiſter à la vérité ſentie, ou vouloir par des ſophiſmes lutter contre elle, c'eſt vouloir l'aſſervir à ſon amour-propre, c'eſt ſe déclarer ſon tyran. Il n'y a que l'impoſture & la mauvaiſe foi qui puiſſent craindre ou interdire l'examen ; la diſcuſſion fournit de nouvelles lumières au ſage, elle n'eſt affligeante que pour celui qui veut d'un ton ſuperbe impoſer ſes opinions, ou pour

l'on pourra le faire, parce qu'alors on aſſaſſine impunément ou de concert avec la loi, ou parce que dans l'eſprit des hommes la religion eſt plus forte que la loi, & doit être préférablement écoutée. Quand les prêtres excitent les paſſions des hommes, leurs déclamations ou leurs écrits ſont dangereux, parce qu'il n'exiſte plus de frein pour contenir les paſſions ſacrées qu'ils ont excitées, & parce que les dévots n'examinent jamais ce que diſent leurs guides ſpirituels.

le fourbe qui connoît la fibleſſe de ſes preuves, ou pour celui qui a la conſcience de la futilité de ſes prétentions. L'eſprit humain s'éclaire même par ſes égaremens, il s'enrichit des expériences qu'il a faites ſans ſuccès, elles lui apprennent au moins à chercher des routes nouvelles. Haïr la diſcuſſion c'eſt avouer qu'on veut tromper, qu'on doute ſoi-même de la bonté de ſa cauſe, ou qu'on a trop d'orgueil pour revenir ſur ſes pas. Enfin les nations ne peuvent trouver que les plus grands avantages à voir des hommes éclairés analyſer avec ſagacité, ou discuter avec chaleur les objets les plus eſſentiels à leur bonheur.

D'ailleurs nous ne voyons point qu'aucun ſyſtême philoſophique, qu'aucune diſcuſſion de morale ayent excité des guerres; jamais la philoſophie n'enſanglanta l'univers. Si les philoſophes eurent des diſputes entre eux, la tranquilité des nations n'en fut point affectée; la philoſophie produiſit différentes ſectes qui eurent chacune leurs proſélytes, leurs chefs, leurs adhérens; ils ſe haïrent ſouvent,

mais les nations ne ſe battirent jamais pour eux ; les peuples ne ſe crurent point intéreſſés a s'engager dans leurs querelles ; les philoſophes purent diſputer ſans conſéquences pour le repos des états ; dépourvus de pouvoir ils n'eurent point le droit d'obliger perſonne à penſer comme eux. On vit jadis des pythagoriciens, des platoniciens, des ſtoïciens, des cyniques & des pyrrhoniens ſe diſputer quelquefois avec aigreur, parce que la vanité de l'homme le rend opiniâtre dans ſes idées & n'aime point ceux qui refuſent de rendre hommage à ſes lumières ; mais on ne vit point parmi les philoſophes des *hérétiques* ni des *infidèles* ; mots funeſtes inventés par les théologiens pour détruire tous ceux qui ne voulurent point ſouſcrire aux déciſions que leur intérêt avoit dictées. * La philoſophie ne fut jamais nuiſi-

* Les défenſeurs de la ſuperſtition accuſent ſouvent les philoſophes de ſe contredire les uns les autres, & s'appuyent de l'autorité des uns pour combattre les autres. Mais en philoſophie il n'eſt point d'autorité infaillible que celle de l'évidence ; la maxime de tout homme ſenſé eſt *nullius jurare in verba magiſtri*.

ble au repos de la ſociété que l'orſqu'amalgamée avec la ſuperſtition elle fut forcée d'adopter ſes fureurs, de colorer ſes menſonges & d'appuyer ſes rêveries.

En effet depuis un grand nombre de ſiècles quel indigne abus n'a-t on pas fait de l'art de penſer & de raiſonner? La philoſophie fut enrahie par des prêtres; corrompue par eux elle prêta des ſecours aux apôtres de la déraiſon; aſſervie à leurs vues, elle ne fut employée qu'à découvrir péniblement des ſophiſmes & des ſubtilités propres à rendre l'abſurdité probable & le menſonge plauſible, & à munir des chimères & des fables contre les attaques du bon ſens. Ainſi la ſcience qui ſembloit deſtinée à la recherche de la vérité, à guider la politique, à fixer la morale, à donner de la juſteſſe à l'eſprit, à convaincre le Cœur de la néceſſité de la vertu, à fournir aux mortels les moyens de ſe perfectionner, ne ſervit plus qu'à les aveugler par principes, qu'à les rendre obſtinés dans l'ignorance, opiniâtres dans leurs délires; en un mot elle ne ſervit qu'à les armer contre la raiſon, & les mettre en état de combattre avec ſuccès

les vérités les plus néceſſaires à leur propre bonheur. *

Ainſi défigurée, la philoſophie devint méconnoiſſable aux yeux de ceux qui voulurent ſincérement s'occuper de la recherche du vrai & de l'utilité du genre humain : dans ſes hypothèſes abſurdes, dans ſa mauvaiſe foi, dans ſes vaines ſubtilités, dans ſes effets ſouvent funeſtes aux nations, ils ne reconnurent point une ſcience qu'ils jugerent devoir être la pierre de touche du menſonge & l'ennemie de tout ce qui peut nuire au bien-être des hommes : enfin dans un art fatal, inventé pour confondre les notions les plus ſimples, pour obſcurcir la raiſon & la réduire au ſilence, pour rendre la morale incertaine & changeante, le ſage ne put trouver le moindre veſtige de cette ſcience ſublime & bienfaiſante qui doit avoir l'expérience pour baſe & le bonheur de l'homme pour objet : ainſi tout lui parut autoriſer la ſéparation de la prétendue philoſophie religieuſe & de la philoſophie raiſonnable ; la pre-

* La philoſophe d'Ariſtore fut, comme on ſait, pendant un grand nombre de ſiècles le bouclier de la ſuperſtition. V. *le Chapitre XI.*

mière ne lui parut qu'une vile proſtituée, aſſervie aux paſſions de la tyrannie & de l'impoſture. Il reconnut ſes dangers aux frénéſies dont elle enyvra l'univers. Il s'apperçut qu'elle ne ſervoit qu'à troubler l'entendement, qu'à égarer l'imagination, qu'à dépraver l'eſprit & le cœur des mortels, à les mettre aux priſes & ſouvent à répandre leur ſang.

La vraie philoſophie ne produiſit jamais des ravages ſur la terre; la fauſſe philoſophie ou la théologie l'a cent fois plongée dans l'infortune & le deuil. La religion eſt ſeule en poſſeſſion de mettre des nations entières en feu pour des opinions; ſes partiſans ſont bien plus nombreux, plus obſtinés, plus turbulens que ceux de la philoſophie. Dans la religion tout eſt divin, tout eſt de la dernière importance, tout mérite l'attention la plus ſérieuſe; ſes principes, établis par le maître abſolu de la vie & de la mort, ne peuvent être ni diſcutés ſans témérité, ni révoqués en doute ſans impiété, ni combattus ſans crime. Surnaturelle, ou ſupérieure à la nature & à la raiſon, cette religion eſt en droit

d'emprunter les ſecours de la raiſon humaine pour s'appuyer, mais jamais il n'eſt permis d'employer la raiſon pour l'examiner elle-même ; ce ſeroit un ſacrilége que de porter un flambeau profâne dans ſes obſcurités ſacrées ; ſes ſophiſmes ſont reſpectables, ſes contradictions ſont des myſtères, deſtinés à confondre l'entendement humain ; ſes abſurdités doivent être pieuſement adorées & reçues ſans examen ; enfin ſes dogmes ſont inflexibles, ils doivent être défendus & maintenus aux dépens même du ſang, de la vie, du repos des nations. Par-tout où l'eſprit des hommes ſera préoccupé d'opinions religieuſes, auxquelles ils attacheront leur bonheur éternel, la raiſon ne pourra rien ſur eux, la nature criera vainement, l'expérience ne les convaincra jamais, & nulle force dans le monde ne ſe trouvera capable de contrebalancer un intérêt que l'imagination leur peindra comme devant étouffer tous les autres.

Après avoir montré que la vraie philoſophie permet & deſire l'examen de ſes principes, & qu'elle n'a ni le pouvoir ni la volonté de troubler le repos

repos des états, nous verrons bientôt ſi nous pourrons la juſtifier des incertitudes & des doutes qu'on l'accuſe de répandre dans les eſprits. * En attendant nous dirons que la philoſophie n'eſt problématique que lorſqu'elle s'occupe d'objets indifférens à notre bonheur. Si bien des choſes dans ce monde ſont des problêmes pour nous ; ſi nous ſommes ſouvent réduits à douter & à ignorer, il nous eſt au moins donné de connoître avec certitude tout ce qui nous intéreſſe véritablement. La philoſophie n'eſt incertaine que lorſqu'elle ceſſe de prendre la nature pour guide, ou lorſqu'elle ne ſuit que l'imagination & l'autorité : en cela elle s'égare comme la phyſique, la médecine, la géométrie elle-même, en un mot comme toutes les autres ſciences quand elles ſe livrent au ſyſtême, ſans affermir leurs pas par l'expérience : celle-ci eſt un guide ſûr, tandis que l'imagination & l'autorité ſont toujours des guides ſuſpects ; ce n'eſt que par hazard qu'ils font rencontrer des vérités. Tout ſyſtême qui n'a point

* Voyez le Chapitre qui ſuit immédiament.

l'expérience pour baſe eſt ſujet à l'erreur ; jamais nous n'y verrons que des idées découſues, jamais nous ne trouverons d'accord entre ſes parties. * L'eſprit philoſophique eſt l'eſprit d'expérience & d'analyſe ; il exige de la ſagacité pour déméler le faux, ſouvent artiſtement entrelacé avec le vrai, pour juger de la certitude de l'expérience elle même ; il exige du génie pour ſaiſir l'enſemble d'un ſyſtême ; il exige de la liberté & ne peut ſe ſoumettre aux entraves de l'autorité ; il exige du calme & du ſang froid, ſans leſquels on ne fait jamais qu'enter de nouvelles erreurs ſur les erreurs

* Si nous examinons la marche de l'eſprit humain nous verrons toutes les ſciences prétendues des hommes forcées de diſparoître dès qu'ils ſe livrent à l'expérience. Nous verrons l'aſtrologie détruite par l'aſtronomie ; la magie & les enchantemens par la médecine & la phyſique ; l'alchimie par la chimie poſitive ; la religion qui eſt une combinaiſon informe de l'aſtrologie, de la magie & de la charlatanerie en tout genre, doit être effrayée de tout ce qui annonce de l'expérience & de la raiſon. Voilà pourquoi elle eſt ennemie de toute ſcience. L'étude de la nature expulſera tôt ou tard les chimères, les miracles, les preſtiges dont on ſe ſert en tous lieux pour tromper le genre humain.

anciennes ; il exige de la ſincérité & de la bonne foi, ſans leſquelles il ne fournit que des moyens de ſe faire illuſion à ſoi même & de tromper les autres ; enfin il exige de la vertu, qui n'eſt que la diſpoſition de ſe rendre utile au genre humain & de mériter ſon eſtime, ſa bienveillance, ſon amour par le bien qu'on lui fait.

L'eſprit philoſophique n'eſt qu'un eſprit de vertige lorſqu'il ne ſuit que l'imagination ; il eſt un eſprit de ſervitude lorſqu'il rampe baſſement ſous l'autorité ; il eſt un eſprit de menſonge lorſqu'il ne cherche qu'à ſe tromper & à faire illuſion aux autres ; il eſt un eſprit puéril, un vain jeu de l'enfance lorſqu'il ne s'occupe que d'objets étrangers au bonheur des hommes.

Liberté, *vérité*, *utilité*, voilà les caractères de l'eſprit philoſophique, voilà la deviſe du philoſophe. Ainſi tout ce qui intéreſſe la félicité humaine entre dans ſon département ; la politique & la morale conſtituent ſon domaine ; c'eſt ſur tout de ces ſciences que dépend le bien être des nations. Le vrai & l'utile ſont les ſignes uniques auxquels la philoſophie con-

ſont à s'arrêter ; c'eſt d'après cette mé-ſure invariable qu'elle juge tous les objets, qu'elle les approuve ou les rejette, qu'elle les eſtime ou les mépriſe.

En un mot l'eſprit philoſophique eſt l'eſprit d'utilité ; c'eſt dans la balance de l'utilité que le philoſophe doit peſer les hommes, leurs œuvres & leurs prétentions. Il y met indiſtinctement ces religions ſi reſpectées ; & s'il a le courage de tenir la balance d'une main ſûre, il trouve qu'elles ſont la ſource fatale des miſères humaines, & que, s'il en réſulte quelques foibles avantages pour un petit nombre d'individus, il en réſulte néceſſairement une foule de maux pour des nations entières. Il met dans cette même balance ces deſpotes que l'opinion fait regarder comme des dieux, & qui trop ſouvent ſont des démons pour les peuples qu'ils devroient rendre heureux. Il y met ces grands ſi fiers de leur naiſſance, de leurs titres, de leur rang élevé, & ſouvent il ne trouve en eux que des ames abjectes, des cœurs pervers, des eſclaves arrogans que d'autres eſclaves s'obſtinent à ré-

vérer tandis qu'ils ſont les inſtrumens de leur ruine, au lieu d'être leurs défenſeurs & leurs ſoutiens. Enfin il met dans cette balance les loix, les inſtitutions, les opinions, les uſages; & quels que ſoient les préjugés qui les favoriſent, il condamne ces choſes lorſqu'il les trouve dangereuſes, il les mépriſe dès qu'elles ſont inutiles, il les décrie quand il en voit les conſéquences fâcheuſes.

On accuſe ſouvent l'eſprit philoſophique de refroidir le cœur & de faire du philoſophe un juge auſtère propre à effaroucher les jeux innocens, incapable de ſe prêter aux illuſions aimables des arts, inſenſible aux charmes des graces. Ce préjugé fait ſouvent des ennemis à la philoſophie de la plupart de ceux qui cultivent les lettres & les arts. * La vraie ſageſſe n'eſt point l'ennemie des plaiſirs; elle approuve & ché-

* Horace de arte Poet. verſ. 309. a dit: *Scribendi rectè, ſapere eſt & principium & fons* Ce qui ſignifie évidemment que pour faire de bons ouvrages en tout genre il faut *ſapere*, c'eſt à-dire, avoir de la philoſophie; en effet ce poëte ajoute ſur le champ: *rem tibi Socraticæ poterunt oſtendere chartæ.* id. ibid.

ri tout ce qui peut contribuer à rendre notre exiſtence plus agréable ; elle ne condamne que ce qui peut nuire, elle ne dédaigne que ce qui eſt inutile au bonheur ; mais nous avons déjà vu que par un honteux abus les talens de l'eſprit deſtinés aux plaiſirs, à l'amuſement, à l'utilité du genre humain, ne ſont trop ſouvent employés qu'à orner des paſſions funeſtes, à flatter le crime, à peindre des objets futiles, à rendre plus agréable le poiſon de l'erreur : la ſageſſe eſt elle donc faite pour approuver la poëſie lorſqu'elle chante les tyrans, les conquérans, les deſtructeurs de la terre ; ou lorſque, molle & efféminée, elle ne nous occupe que d'extravagances amoureuſes, de voluptés, de fadeurs puériles, de fables & de chimères propres à gâter l'eſprit & à corrompre le cœur ? *

* Il eſt aiſé de voir que la poëſie a dû nuire au genre humain par les chimères dont elle l'a preſque toujours imbu : ſes fictions primitives ont repréſenté les dieux comme des êtres vicieux, débauchés & méchans ; les ouvrages des poëtes étoient chez les Grecs & les Romains entre les mains des enfans, qui devoient y puiſer des notions très-nuiſibles à la morale : voilà ſans doute pourquoi beaucoup de philoſophes ſe ſont déclа-

Peut-elle approuver l'hiſtoire quand, pour flatter la tyrannie, elle laiſſe guider ſa plume au menſonge ou fait l'apothéoſe des bourreaux du genre humain ? Peut-elle admirer l'éloquence quand elle prête ſes ſecours à l'impoſture & au fanatiſme, ou quand elle ſéduit les mortels pour les faire conſentir à leurs miſères ? Peut elle s'empêcher de condamner ces fictions romaneſques qui n'ont pour objet que d'amuſer l'oiſiveté & de nourrir les rêveries déshonnêtes d'un lecteur vicieux, par le tableau ſéduiſant & ſouvent obſcène d'une paſſion dangereuſe dès qu'elle eſt ecoutée ? Enfin la philoſophie, occupée du vrai, & qui ne peut trouver du goût que dans ce qui eſt conforme à la nature, conſentira-t-elle à faire cas

rés les ennemis de la poëſie, comme ſervant à corrompre les mœurs & à perpétuer des notions fauſſes & ſuperſtitieuſes. Chez les modernes la poëſie s'eſt preſque toujours occupée de l'amour, & très-rarement d'objets vraiment intéreſſans ; auſſi le règne de cette poëſie futile paroît-il tendre à ſa fin. Cicéron s'écrie avec raiſon. *O præclaram emendatricem vitæ Poeticam ! quæ amorem, flagitii & levitatis auctorem, in concilio Deorum collocandum putet.*

V. Tuscul. Lib. IV.

de ces productions bizarres du luxe & de la fantaiſie, dans leſquelles il voit les arts ſoumis aux caprices de la mode, au faux goût du ſiecle, à la frivolité ?

Voulez-vous mériter les ſuffrages de la ſageſſe ? poëtes ! peignez nous la nature ; ſes tréſors ſont inépuiſables ; embelliſſez la verité, montrez-la par ſes côtés les plus aimables ; voilez quelquefois ſes appas ſous les ombres de la fiction, afin de les rendre plus neufs, plus piquans, plus variés. Orateurs ! foudroyez le menſonge ; montrez la vérité ; donnez-lui de la nobleſſe & de l'énergie ; rendez-la touchante & pathétique ; qu'en parlant à l'imagination elle devienne plus ſéduiſante & plus perſuaſive. Hiſtoriens ! peignez avec force & vérité les délires des rois, les dangers du deſpotiſme, les fureurs des conquêtes, les folies de la guerre, les extravagances du fanatiſme, les abus du gouvernement, les dangereux effets des préjugés. Auteurs dramatiques ! que vos tragédies effrayent le crime, qu'elles attendriſſent en faveur de la vertu dans la détreſſe ; qu'elles inſpirent la haine de l'oppreſ-

ſion & l'amour de la liberté : que vos comédies accablent le vice ſous les traits du ridicule, qu'elles combattent les folies humaines, qu'elles forcent le ſpectateur de rire de ſes propres foibleſſes & de s'en corriger. Romanciers ! intéreſſez-nous pour l'innocence ; montrez-nous dans vos fictions les charmes de la vertu, les dangers des paſſions ; qu'en amuſant elles gravent la vérité dans nos cœurs. Artiſtes ! enfans de la peinture & de la ſculpture ! conſultez la nature, peignez la fidèlement ; ſaiſiſſez l'homme dans l'inſtant où il peut nous faire méditer & rentrer en nous-mêmes ; inſtruiſez nous par les yeux. C'eſt alors que le ſage applaudira vos talens divers, il eſtimera vos ouvrages, il en ſentira l'utilité. Si l'eſprit philoſophique guidoit les talens & les arts, toutes leurs productions rameneroient les hommes à l'utilité, au bonheur, à la vertu.

Ainſi la vraie philoſophie chérit, approuve, admire en tout l'utilité, la conformité à la nature, la vérité ; ſes jugemens ne ſont à craindre que pour la futilité, pour l'inutilité, pour ces talens pernicieux qui ſéduiſent les hommes,

qui les énervent, qui les rendent complices de leurs propres infortunes, qui les entretiennent dans leurs vices & leurs honteux préjugés. La ſageſſe approuve les plaiſirs honnêtes, les amuſemens innocens, les productions de l'eſprit qui inſtruiſent en plaiſant; elle ne peut accorder ſon ſuffrage à ce qui pervertit l'homme ſous prétexte de le délaſſer. Elle ſourit aux jeux aimables des graces; elle ſe mêle aux concerts des muſes; elle ſe prête aux eſſors de l'imagination; elle approuve la fiction, elle applaudit les recherches, elle eſtime les inventions ingénieuſes des arts, toutes les fois que ces choſes tendent au bonheur de la ſociété; elle ne montre un front ſevère qu'à ce qui peut nuire; elle ne marque du mepris qu'à ce qui eſt inutile & capable de détourner des objets intéreſſans pour l'homme.

CHAPITRE XI.

De la cauſe des vices & des incertitudes de la philoſophie. Du ſcepticiſme & de ſes bornes.

L'Expérience, on ne peut trop le répéter, eſt le ſeul guide que le philoſophe puiſſe ſuivre en ſureté; la raiſon ſe trouble quand elle eſt emportée par une imagination trop fougueuſe pour lui laiſſer le tems de peſer les objets. C'eſt ainſi qu'on la voit quelquefois s'élancer dans les régions déſertes de la métaphyſique, s'arreter à ſonder des profondeurs inutiles, s'obſtiner à des recherches dont il ne peut réſulter aucun avantage réel. Egaré une fois, l'eſprit humain eſt ſouvent longtems à revenir de ſes excurſions; cependant ſes égaremens ſervent eux mêmes à l'inſtruire. Detrompé par l'inutilité de ſes efforts, le philoſophe apprend du moins à ſe défier de ſon imagination qui d'un vol téméraire vouloit franchir les bornes de la nature; il voit que hors d'elle

il n'eſt rien qu'il puiſſe conſtater, rien qu'il puiſſe ſoumettre à l'expérience, ni par conſéquent qui puiſſe ſervir de baſe à ſes connoiſſances. Enfin il s'aſſure que tout ce que ſon imagination plaçoit au delà de la nature ne peut être qu'incertain, illuſoire, indifférent à ſon bonheur, peu digne de l'occuper. * Ainſi il ſe défie des ſuppoſitions gratuites dont il étoit parti; il conſent à ignorer des choſes que le préjugé ſeul lui montroit comme importantes à connoître; il apprend au moins à douter de ces prétendues vérités que l'éducation, l'habitude, l'exemple, l'autorité lui montroient comme indubitables. L'ignorance & l'incertitude peuvent humilier la vanité, elles ne doivent point affliger la ſageſſe **; ſavoir, c'eſt connoître

* Pour peu qu'on y réfléchiſſe, on trouvera que les prêtres ſont parvenus à perſuader aux hommes que les choſes les plus eſſentielles pour eux ſont celles qu'il leur eſt impoſſible de comprendre: de là vient *la Foi*, qui n'eſt jamais que la confiance implicite & illimitée que les hommes ont dans leurs prêtres, confiance qui ſuppoſe un renoncement à la raiſon ſouvent fatal à la ſociété.

** Tout homme ſenſé doit dire avec Cicéron; *nec me pudet, ut iſtos, fateri neſcire quod neſciam*: ou bien, *neſcire quædam magna pars eſt ſcientiæ.*

les bornes où l'on doit s'arrêter ; mais, pour connoître ces limites, il faut avoir ſouvent parcouru un grand eſpace. Le parcourir avec célérité, c'eſt avoir du génie, le parcourir avec attention c'eſt avoir de la ſagacité, n'y avoir rien découvert eſt ſouvent une découverte très-utile ; c'eſt avoir beaucoup acquis que de s'être détrompé.

Quelque problématiques que ſoient pour nous les connoiſſances humaines, malgré les incertitudes dont les ſciences ſont remplies, l'homme pouſſé par le deſir du bien-être parvient à la fin à connoître tout ce qui l'intéreſſe véritablement ; il diſtingue aiſément ce qui lui eſt utile de ce qui lui eſt déſavantageux ; il n'y a que lorſqu'il ſe fait un crime de ſes recherches qu'il ne peut point s'éclairer. On peut affirmer ſans témérité que les ſciences, que l'eſprit humain n'eſt point parvenu à éclaircir, dans leſquelles il n'a point fait un pas, qu'au contraire à force de recherches & de diſputes il n'a fait qu'obſcurcir, ſont des ſciences idéales & des chimères indignes de ſon attention. Qu'eſt-il en effet réſulté des efforts réunis de tous les prêtres du monde

pour éclaircir la théologie ? Qu'ont produit enfin les méditations métaphyſiques, les ſubtilités, les diſputes de tant de génies, réellement profonds, qui ſe ſont inutilement occupés des opinions religieuſes, & des prétendus oracles de la divinité ? Les prêtres furent communément les hommes les plus ſavans, les plus adroits, les mieux récompenſés dans toutes les nations ; leur ſciences devroit ſans doute être la mieux connue, puiſque l'intérêt & la capacité ont du ſe combiner pour la faire étudier : cependant quels fruits la théologie a-t-elle tirés de ſes vaines recherches ? Hélas ! elle n'a pu mettre aucun de ſes principes à l'abri des plus fortes attaques ; on lui a conteſté juſqu'à l'exiſtence du Dieu qui lui ſert de baſe. Elle a en effet rendu ce Dieu inéconnoiſſable & totalement impoſſible aux yeux de la raiſon & de la vertu, par les fables qu'elle en a débitées, par les qualités contradictoires & incompatibles qu'elle a entaſſées ſur lui, par la conduite ridicule & bizarre qu'elle lui a prêtée, par les faux raiſonnemens qu'elle a faits ſur la nature & ſa façon d'agir. Ainſi de ſiecle en ſiecle elle n'a fait que

s'obſcurcir & s'enlaçer dans ſes propres filets ; elle n'a fait qu'aveugler l'eſprit humain ; elle n'a produit que des querelles, des ſchiſmes, des animoſités, qui ont fait couler a grands flots le ſang des mortels frénétiques qu'elle avoit pris ſoin d'enyvrer.

Non contente de s'obſcurcir elle-même, la théologie a répandu ſes ombres ſacrées ſur toutes les connoiſſances humaines ; ſes notions ſurnaturelles ont partout infecté la philoſophie, qui en partant de ſes principes n'eut jamais qu'une marche incertaine & tremblante.

En effet ce fut de la ſuperſtition que la philoſophie prit ſes premieres leçons. Incapable dans ſon enfance de conſulter l'expérience, ſes premiers pas furent guidés par l'enthouſiaſme, le merveilleux & l'impoſture. Des prêtres furent en tout pays les premiers ſavans des nations ; c'eſt dans une ſource ſi ſuſpecte que furent obligés de puiſer tous ceux qui voulurent s'inſtruire dans la philoſophie. Ces prêtres, jaloux de leurs connoiſſances réelles ou prétendues, ne les communiquerent qu'avec peine à ceux qui vinrent conſulter leurs oracles ; ils enveloppèrent leur ſcience,

ou plutôt leur ignorance, des ombres du myſtère ; ils ne parlèrent que par des énigmes, des ſymboles, des allégories & des fables, dont ils ſe ſervirent pour maſquer beaucoup d'erreurs & très-peu de vérités.

Ainſi ce furent des théologiens, des prêtres, des poëtes qui jettèrent partout les premiers fondemens de la ſcience. * La poeſie, fille de l'imagination, fut la premiere philoſophie ; elle embraſſa tout ; elle parla de la nature ; dont elle perſonifia les parties : elle fit ainſi des dieux ; elle arrangea l'univers ; elle raiſonna de l'homme & de ſon ſort futur ; elle s'empara de la politique, elle fit dss loix, elle régla les mœurs. Entre ſes mains tout devint merveilleux ; elle peupla l'univers de puiſſances inviſibles, d'eſprits, de divinités favorables ou nuiſibles, de génies, qui ſervirent à rendre raiſon des

* Orphée, Muſée, Homére, Héſiode ont été viſiblement des théologiens, des pères de l'*égliſe grecque*. Les Druïdes chez les Celtes ſe tranſmettoient en vers les dogmes de leur religion. Les livres des Hébreux ſont pour la plupart des compoſitions poëtiqaes. Toutes les religions du monde ſont fondées ſur la poëſie.

choſes : en un mot la poëſie par ſes fictions ne fit de la nature entière qu'une ſcène d'illuſions, qui conſolidées par le tems, l'ignorance & la crédulité, ſe ſont changées en vérités.

Tels ſont les matériaux informes qui ſervirent autrefois à conſtruire le fragile édifice des connoiſſances humaines. Nous voyons les ſages de la Grèce voyager en Egypte, en Aſſyrie, dans l'Indoſtan, ramper aux pieds des prêtres, ſe ſoumettre à des épreuves longues & rigoureuſes pour mériter d'être admis à leurs importans myſtères. Ils n'en tirèrent cependant que des fictions poétiques, des notions chimériques, une métaphyſique obſcure, incapable de ſervir de baſe à la ſcience réelle, qui ne peut s'établir que ſur l'expérience & ſur des faits.

Si nous examinons de près la doctrine des plus célèbres philoſophes de l'antiquité, nous trouverons de quoi prouver ce qui vient d'être avancé; nous verrons que leur philoſophie prétendue ne porte que ſur les hypothèſes fictives d'une poëſie théologique & myſtique qu'ils ont priſes pour des vérités démontrées. En effet dans Py-

thagore, qui, le premier chez les grecs prit le nom de *philoſophe* ou *d'ami de la ſageſſe*, nous reconnoîtrons un diſciple enthouſiaſte des prêtres de l'Egypte, de la Chaldée & des Indes, parlant comme eux par ſymboles, & peut-être auſſi fourbe qu'eux. *

Nous voyons pareillement dans Platon, un poëte, plein d'imagination, d'enthouſiaſme & d'éloquence, dont les écrits ſont remplis des notions théologiques & myſtiques qu'il avoit été puiſer chez les prêtres égyptiens. Ces notions fructifièrent dans l'eſprit exalté de cet homme *divin*; elles contribuè-

* Il eſt bien difficile de ne point accuſer Pythagore de fourberie quand on conſidère les menſonges qu'il imagina dans la vue de ſe faire paſſer pour un homme extraordinaire & divin. Que penſer d'un homme qui faiſoit des miracles, qui prédiſoit l'avenir, qui diſoit avoir été au ſiége de Troye, qui ſe vantoit d'entendre l'harmonie des ſphères, qui montroit ſa cuiſſe d'or, &c.? Ne pourroit-on pas ſoupçonner ce philoſophe prétendu d'avoir voulu fonder une ſecte religieuſe? Au moins a-t-il fondé une ſecte vraiment *Monaſtique*, compoſée des enthouſiaſtes qu'il avoit ſu ſéduire, qu'il ſoumit à des épreuves & à des régles très-auſtères. Ses diſciples le regardoient comme un Dieu, comme Apollon lui-même. *V. Jamblique dans la vie de Pythagore.*

rent à faire éclore cette philoſophie romaneſque & poëtique, qui ſéduiſit les grecs, & qui ſert encore de baſe à la ſuperſtition dont les modernes ſont infectés. * En effet c'eſt à lui que ſont dues tant d'idées abſtraites & merveilleuſes dont l'eſprit humain s'eſt imbu, & qu'une philoſophie plus ſenſée a tant de peine à déraciner. En un mot dans la doctrine de Platon, que ſon obſcurité fit prendre pour divine, des yeux non prévenus ne pourront s'empêcher de reconnoître l'empreinte de l'enthouſiaſme : ils y trouveront beaucoup de rêveries, plus propres à égarer qu'à éclairer l'eſprit.

Dans Socrate lui-même nous trouvons des ſignes indubitables d'enthou-

* Il eſt très-évident que c'eſt dans l'école de Platon que l'on a puiſé les notions vagues de la théologie ſur l'eſſence Divine, ſur l'ame, ſur la ſpiritualité, ſur l'immortalité, ſur la vie future, &c. Ce philoſophe eſt perpétuellement égaré dans les régions inconnues du monde intellectuel. En liſant ſes ouvrages on y trouvera le germe de preſque tous les dogmes de la religion chrétienne. Son diſciple Plotin ſemble ſur-tout avoir fourni à nos théologiens les matériaux de leur métaphyſique exaltée. *Voyez le* PLATONISME DEVOILE.

ſiaſme & d'égarement. Que penſer d'un homme qui ſe diſoit, ou qui, de bonne foi, ſe croyoit inſpiré & dirigé par un *Démon familier* ? Socrate fit, dit-on, deſcendre la morale du ciel ; mais cette morale n'eût-elle pas été bien plus ſûre & plus claire s'il l'eût priſe ſur la terre, & fondée ſur les beſoins de l'homme ?

Que dirons-nous d'Ariſtote dont la philoſophie, remplie d'ailleurs d'un grand nombre de vérités, n'a pas laiſſé de fournir durant des ſiecles des armes puiſſantes aux apôtres de la ſuperſtition & de l'impoſture pour combattre l'évidence & la raiſon ? Que de peines n'a-t-il point fallu pour ſouſtraire l'eſprit humain à l'autorité de l'Ariſtotéliſme afin de le ramener à l'expérience, qu'il ſembloit avoir pour toujours abandonnée ? Quels ont été les cris du ſacerdoce quand des ſages ont oſé détruire l'arſenal où il prenoit les ſophiſmes & les ſubtilités dont depuis longtems il ſe ſervoit pour aveugler le genre humain & confondre le bon ſens ! *

* On ſait que les clameurs des théologiens ont forcé Deſcartes de s'expatrier.

Nous trouvons encore les empreintes du fanatisme & de la superstition, & même les idées du *monachisme*, dans les stoïciens, qui par une frénésie ou une vanité ridicule firent consister la perfection à combattre la nature, à dénaturer l'homme, à faire parade d'une apathie impossible. Ces notions ne sont elles pas les mêmes que celles que semblent avoir adoptées tant de pénitens superstitieux, qui font consister la vertu dans la fuite des objets que notre cœur desire? La vraie philosophie nous invite à nous rendre heureux nous-mêmes par la vertu, qui consiste à travailler au bonheur des autres. Si les stoïciens furent des fanatiques en morale, ils eurent des opinions pitoyables d'ailleurs. En effet nous voyons qu'ils croyent aux songes, ils allioient la croyance d'un Dieu rond, avec le système d'un fatalisme absolu. Enfin ils se perdirent souvent dans des recherches inutiles sur des objets étrangers à l'esprit humain, & n'eurent, comme la plupart des autres sages, que des idées théologiques, mystiques, obscures & remplies de contradictions.

La philosophie ancienne, partie, com-

me on a vu, de la superstition, en conserva toujours une teinte plus ou moins forte, & n'osa que très rarement en secouer le joug; il ne lui fut point permis d'abandonner l'imagination & l'autorité pour consulter uniquement l'expérience & la raison. Les ministres de la religion eurent en tout tems le pouvoir de punir & d'écraser les mortels assez courageux pour penser par eux mêmes & s'écarter des prejugés reçus. Ainsi les vrais sages furent réduits a se taire, ou bien ils ne parlèrent que d'une façon obscure & ambiguë; ils masquèrent leur doctrine sous des emblêmes & des symboles, dont souvent l'intelligence s'est perdue, c'est de là qu'est venue la *double doctrine* des anciens philosophes, dont l'une, accommodée aux prejugés populaires, c'est à dire, à la religion établie, se montroit dans les discours publics & les écrits, tandis que l'autre, souvent on osée à la première, étoit enseignée secrétement & tranmise verbalement à un petit nombre d'auditeurs discrets & choisis.

C'est à cette méthode, que la tyrannie religieuse & politique força les philosophes de prendre, que sont dûes au moins en grande partie, les obscurités,

les incertitudes, les inconséquences, les contradictions que l'on reproche à la philosophie ancienne, souvent devenue inintelligible pour nous: cependant celle des modernes n'est que très rarement exemte de ces mêmes inconveniens. Si les ouvrages de nos sages nous présentent des verités nouvelles & des systèmes utiles, on y rencontre à chaque page des traces plus ou moins marquées des prejugés dominans. D'ailleurs si les hommes les plus éclairés & les plus honnêtes ont rarement le courage de dire tout ce qu'ils pensent, ils ont plus rarement encore celui de faire un divorce complet avec les erreurs qu'ils voient universellement établies, ou dont eux mêmes éprouvent les influences à leur insu. Les personnes les plus sages ont des prejugés, des foiblesses, des passions, des interêts, qui les empêchent de voir la vérité dans son entier, & de sentir les inconséquences & les contradictions de leurs écrits: que d'embarras pour la postérité lorsquelle voudra les juger!

Le peu de certitude des principes de la plupart des philosophes anciens fit naître le *Pyrrhonisme*; quelques penseurs se crurent autorisés a douter de

tout, à la vue des systèmes inconséquens de plusieurs sectes, dont les partisans etoient parvenus à rendre obscures & douteuses les vérités les plus claires. Les *Eclectiques*, bien plus sages, ainsi que les disciples de la seconde académie, sans s'attacher à aucune secte, prirent dans tous les systêmes ce qui leur parut ou plus probable ou plus vrai *.

C'est le parti que prendra toujours l'ami sincère de la vérité; il ne s'en laissera point imposer par l'autorité des noms les plus célèbres; il ne s'en rapportera qu'à l'expérience & a l'évidence; il embrassera les opinions les plus probables par tout où il les trouvera; il saura qu'un systême vrai ne peut être l'ouvrage ni d'un seul homme ni d'une secte, mais doit être le fruit tardif des travaux combinés de toute

* Cicéron, qui étoit académicien, explique très-clairement la manière de philosopher de sa secte en disant: *Nos in diem vivimus; quodcumque animos nostros probabilitate percussit id αδοξαστως dicimus* V. TUSC LAN. Q ÆST. V. Le même auteur dit au livre II. *rationem, quò ea me cumque ducet sequar*; ce qui doit être la devise de tout philosophe.

toute la race humaine, qui toujours partie de l'ignorance & de l'erreur, retardée par mille obſtacles, ſurchargée de chaînes incommodes, ne s'avance qu'à pas lents vers la ſcience & la vérité.

Quoique les menaces de la ſuperſtition & les préjugés ayent ſouvent réduit la ſageſſe au ſilence, & forcé la philoſophie de prendre un langage énigmatique ou peu ſincère, elles ont néanmoins porté des coups ſûrs à l'erreur. Dégoûtés de vaines chimeres, quelques ſages audacieux ont conſulté la nature, & puiſé la vérité dans ſon ſein. C'eſt ainſi que Démocrite, Epicure, Lucrece ſon diſciple & tant d'autres ont oſé s'affranchir des entraves de la ſuperſtition & du menſonge pour s'élever à la ſcience par des routes nouvelles. Leur eſprit libre des liens qui empêchent les hommes vulgaires de marcher, s'il ne rencontra pas toujours la vérité, renverſa du moins un grand nombre d'erreurs. Leur exemple fut ſuivi par des modernes, qui oièrent, comme eux, ſortir des ſentiers battus, & qui tentèrent de mettre l'homme dans le chemin du bonheur. Ils eurent peu

de ſectateurs ; les cris réunis du ſacerdoce, des peuples, & même d'une philoſophie puſillanime & vulgaire, empêchèrent d'adopter & même d'écouter des ſyſtêmes trop éloignés des préjugés que leur univerſalité avoit rendus ſacrés.

Il eſt donc aiſé de reconnoître les cauſes qui ont juſqu'ici retardé les progrès de la philoſophie. Elle prit ſa ſource chez les poëtes menteurs & chez les miniſtres de la ſuperſtition ; elle fut infectée du levain théologique ; au lieu de former des ſages elle ne forma que des *Théoſophes*, qui ne furent approuvés qu'autant que leurs ſyſtêmes s'accordèrent avec les opinions vulgaires. La ſuperſtition & la tyrannie tinrent toujours le fer levé ſur ceux qui oſèrent s'écarter des préjugés reçus. *

* Les philoſophes anciens & modernes peuvent être regardés pour la plupart comme des *hérétiques* ou des *ſchiſmatiques*, qui, choqués de quelques vices de détail dans la religion, n'en examinent pas le fond. Sont-ils inutiles pour cela? non, ſans doute, c'eſt en attaquant par parties l'édifice des folies humaines que nous parviendrons à le faire diſparoître, & à nettoyer l'aire propre à recevoir l'édifice de la raiſon & de la vérité. Nous devons juger les philoſophes & les

Ainſi l'impoſture & le délire continuèrent à régler la marche de l'eſprit humain ; la philoſophie ne fut guidée que par de foibles lueurs de vérité, qui furent à chaque inſtan. éteintes par les ténèbres du menſonge & les coups de l'autorité. Ses pas furent chancelans parce qu'ils furent rarement affermis par l'expérience : dupe de l'imagination, elle ne conſulta point la raiſon ; elle prit des fictions poëtiques pour des principes inconteſtables. Au lieu de remonter, ſuivant les régles d'une ſaine logique, du plus connu à ce qui l'eſt moins, les penſeurs, pour la plupart, commencèrent par s'élancer dans les eſpaces imaginaires d'un monde intellectuel, invisible, inconnu, pour en déduire les loix, faites pour régler un monde réel, viſible & facile à connoître. Au lieu de ſonder la nature & ſes voies, on ſe créa des chimeres & des cauſes occultes qui ſervirent à tout expliquer, & qui dans le fait

écrivains comme nous jugeons nos amis ; pardonnons-leur des défauts en faveur de leurs bonnes qualités, de même adoptons les vérités qu'un auteur nous préſente, rejettons ſes erreurs lorſque nous pourrons les ſentir.

ne furent propres qu'à rendre tout plus obſcur. On ſubſtitua des mots aux choſes ; on diſputa toujours & l'on ne put rien éclaircir. La ſaine phyſique fut négligée pour une métaphyſique imaginaire ; la nature entière fut une ſcène d'illuſions mûe par un pouvoir magique dont on n'eut point d'idées. L'homme fut méconnu, parce qu'on le ſuppoſa guidé par des mobiles fictifs. La vraie morale fut ignorée, parce qu'on ne la fonda point ſur la nature de l'homme, & parce que l'on n'imagina que des motifs impuiſſans & douteux pour le pouſſer à bien faire. La politique fut inconnue, parce qu'on ne lui donna point les loix de la nature pour fondement ni l'équité pour baſe.

En un mot la philoſophie, ſubordonnée aux préjugés & guidée par les faux principes que la ſuperſtition lui avoit fournis, ne fut pour l'ordinaire d'aucune utilité ; elle ne ſervit qu'à procurer de l'exercice à l'eſprit de quelques penſeurs oiſifs, qui ſe diſputèrent toujours ſans jamais pouvoir s'entendre ni convenir de rien. Telle eſt la route que la religion, appuyée

par l'autorité ſouveraine & par les opinions des peuples, trace par-tout à la ſcience qui devroit conduire les mortels à la vérité, & qui ne les conduit qu'à des erreurs dangereuſes. Trompée par une métaphyſique ſacrée, la philoſophie n'eſt ſouvent qu'une ſcience de mots, inintelligible pour les hommes qu'elle prétend éclairer. Ils diſputent ſur tout, ils n'ont ſur rien des principes aſſurés : leurs querelles, que la religion, comme on a vu, rend toujours importantes & très-ſouvent funeſtes, ſeroient entiérement inutiles, ſi elles ne faiſoient ſortir quelquefois du ſein même de l'erreur de foibles étincelles de vérité, qui recueillies par ceux qui l'aiment, ſerviront quelque jour à compoſer un flambeau propre à guider l'eſprit humain.

Ce n'eſt qu'à force d'erreurs que l'homme eſt réduit a s'éclairer ; ce n'eſt qu'à force de chûtes qu'il peut apprendre à marcher d'un pas ſûr, il falloit que la philoſophie s'égarât en partant de faux principes ; il falloit qu'elle tombât en voulant s'élever au deſſus de la nature ; il faudra que tôt ou tard elle revienne à cette nature,

qui ſeule peut, en lui montrant la vérité, la mettre à portée de guérir les plaies que l'erreur politique & ſacrée fait par tout aux malheureux habitans de la terre.

Ce n'eſt donc pas aux partiſans de la théologie qu'il appartient de reprocher aux philoſophes leurs égaremens, leurs contradictions & leurs doutes : ces inconvéniens ſont viſiblement l'ouvrage de la tyrannie politique & religieuſe. En effet n'eſt ce pas a elle même que la théologie devroit s'en prendre ſi tout e i ce monde eſt devenu problématique & douteux ? N'eſt-ce pas par ſon moyen que l'expérience eſt bannie, que la raiſon eſt proſcrite, que la vérité eſt perſécutée, que les meilleurs eſprits ſont à la gêne & chargés de honteux liens ? N'eſt-ce pas la religion qui s'emparant de tout, a perverti la logique, rendu la morale incertaine, corrompu la politique, converti en énigmes les vérités les plus claires, & forcé la philoſophie de ſe conformer à ſon délire ?

Si douter de tout eſt un ſigne de folie, ne douter de rien eſt le ſigne d'une extravagance orgueilleuſe. La vraie ſageſſe, détrompée par l'expérience, ſe

défie de ſes forces, & ne ceſſe de douter que lorſqu'elle voit la certitude & l'évidence. Il n'en eſt point ainſi de la théologie ; elle rejette l'expérience & le témoignage des ſens ; elle mépriſe la raiſon, elle prétend la ſubjuguer & la ſoumettre à l'imagination : entre ſes mains des fables, des rêveries, des conjectures ſe changent en certitudes, de foibles probabilités en principes démontrés : à l'en croire ſes partiſans illuminés reçoivent du ciel même des faveurs diſtinguées, des yeux bien plus perçans, à l'aide desqu'els ils découvrent des vérités inacceſſibles à l'eſprit du reſte des mortels, tandis que nous voyons que la théologie n'a pas un ſeul principe qui ne puiſſe être fortement conteſté. Si ſes défenſeurs ont cette pénétration en partage, qu'ils laiſſent au moins la liberté de douter ou d'errer à ceux que la nature n'a point autant favoriſés ; qu'ils ne les puniſſent point cruellement d'avoir des ſens trop groſſiers ou des ames trop peſantes pour s'élever aux régions de l'empyrée, ou pour ne point ſentir les preuves de ceux qui ont pu les parcourir. Enfin les diſputes théologiques qui depuis tant de ſié-

cles ont couté tant d'efforts à l'esprit humain, tant de sang & de trésors aux nations, ne sont point parvenues à donner à la théologie la moindre solidité, la moindre certitude, la moindre unanimité. *

Les hommes parviennent tôt ou tard à éclaircir plus ou moins leurs idées sur les objets réels qu'ils ont intérêt de connoître ; ils raisonneront sans succès & sans fruit sur les objets qui n'existent que dans leur imagination, ou qui ne seront fondés que sur des hypothèses dont ils n'auront point le courage d'examiner les fondemens. Tout être qui sent & qui pense, dès qu'il est à portée de faire des expériences, découvre bientôt les moyens de se conserver & de se rendre heureux : ce n'est que faute d'expériences qu'il reste en chemin ou qu'il s'égare ; le

* Il est bon d'observer, en passant, que ceux qui défendent les préjugés & les superstitions des hommes sont applaudis, honorés, & payés, tandis que ceux qui les attaquent sont honnis, méprisés & punis. Malgré ces avantages, les partisans de l'erreur vivent dans des allarmes continuelles, & tremblent des moindres coups de leurs foibles adversaires, dénués de crédit, de richesses & de pouvoir.

beſoin lui donne des aîles, il le rend induſtrieux, il lui fait tenter la nature, il le familiariſe avec ſes loix, lors même qu'il eſt incapable de les méditer; c'eſt ainſi que l'homme du commun parvient à labourer, à forcer la terre de le nourrir, à ſe garantir des injures de l'air, à multiplier ſes reſſources, à varier ſes plaiſirs. Une chaîne d'expériences ſucceſſives conduit l'homme ſauvage juſqu'à l'état où nous le voyons dans une ſociété civiliſée, où il s'occupe des ſciences les plus ſublimes & des connoiſſances les plus compliquées. Nous le trouvons plus ou moins éclairé dans les choſes ſur leſquelles la marche de ſon eſprit & le cours de ſes expériences n'ont point été gêné; nous le trouvons ignorant & déraiſonnable dans les choſes qu'il n'a pu ſoumettre à l'examen. Il faut que l'homme ſoit libre pour qu'il s'éclaire; il faut qu'il ſoit dégagé de crainte & de préjugés pour s'aſſurer des objets qui l'intéreſſent; il faut qu'il ſente ſes véritables beſoins pour qu'il ſe donne la peine de chercher les moyens de les ſatisfaire. La politique, la ſcience du gouvernement & la morale ſont bien moins dif-

ficiles à concevoir que le calcul, que la muſique, ou qu'une infinité d'arts & de profeſſions que nous voyons journellement exercer par des hommes qui nous paroiſſent dépourvus de lumières & d'eſprit.

Pour donner à tout homme des idées juſtes ſur le gouvernement ne ſuffit-il pas de lui faire ſentir qu'il a droit d'être heureux, que ſon bien eſt à lui, que le fruit de ſon labeur lui appartient en propre, que nul de ſes ſemblables n'a le droit d'être injuſte à ſon égard, de le vexer, de le priver du fruit de ſes peines; que ſes forces & ſa volonté, combinées avec celles de ſes aſſociés, ſuffiſent pour faire ceſſer les malheurs qui l'affligent? Pourquoi donc les nations connoiſſent-elles ſi peu des vérités ſi claires? Pourquoi ſont-elles comme des troupeaux que des paſteurs tondent & livrent enſuite à des bouchers cruels qui les menent à la mort? C'eſt que leurs guides religieux & politiques les ont enyvrées d'opinions ſur leſquelles ils ne leur ont jamais permis de réfléchir. Jamais elles n'ont penſé à leurs propres intérêts; on les a menacées de dangers chi-

mériques ſi jamais elles tentoient de mettre fin à leurs peines.

Pourquoi les hommes ſont ils dans l'incertitude & le doute ſur la morale; pourquoi vivent ils dans un honteux oubli de leurs devoirs les plus ſaints? pourquoi la vertu eſt elle ſi problématique & ſi rare? c'eſt que l'on néglige leur éducation; c'eſt que l'on fonde leurs devoirs ſur les oracles de leurs prêtres: c'eſt que les chefs qui les gouvernent les rendent vicieux, ou ignorent eux-mêmes les vrais mobiles qui les porteroient à la vertu; c'eſt que ceux qui leur enſeignent la morale ne connoiſſent point ſes principes naturels, & qu'au lieu de l'établir ſur l'eſſence de l'homms, ſur le deſir du bonheur, ſur ſon intérêt réel, ils lui donnent des baſes chimériques & la fondent ſur des hypothèſes ridicules. * Les vérités de

* Il eſt évident que les incertitudes que nous préſentent preſque tous les livres de morale viennent des idées fanatiques & romaneſques qu'on lui a preſque toujours aſſociées: nos ſyſtêmes de morale ont communément pour baſe des notions théologiques & métaphyſiques totalement étrangeres à la nature de l homme; elle ſuppoſent toujours ſa nature corrompue, l'experience incertai-

la morale ſont auſſi ſimples, auſſi démontrées, auſſi ſuſceptibles d'être ſenties par les hommes les plus groſſiers que les vérités dont l'aſſemblage conſtitue l'agriculture ou une profeſſion quelconque. Les hommes ne ſont dans le doute que parce qu'on les empêche de faire des expériences, ou parce que ceux qui les inſtruiſent n'oſent point en faire eux-mêmes & craignent de leur montrer la vérité.

On blâme avec raiſon un ſcepticiſme qui affecte de ne rien ſçavoir, de n'être ſûr de rien, de jetter du doute ſur toutes les queſtions. Dès que nous ſerons raiſonnables nous ſçaurons diſtinguer les choſes ſur leſquelles nous devons douter de celles dont nous pouvons acquérir la certitude. Ainſi ne doutons point des vérités évidentes que tous nos ſens s'eccordent à nous montrer, que le témoignage du genre humain nous confirme, que des expériences invariables conſtatent à tout moment pour nous. Ne doutons point de notre exiſtence propre; ne doutons

ne, ſa raiſon ſujette à le tromper. Toute morale doit ſe fonder ſur le deſir du bonheur, & pour être efficace elle doit conduire au bonheur.

point de nos ſenſations conſtantes & réitérées ; ne doutons point de l'exiſtence du plaiſir & de la douleur ; ne doutons point que l'un ne nous plaiſe & l'autre ne nous déplaiſe ; par conſéquent ne doutons point de l'exiſtence de la vertu, ſi néceſſaire à notre être & au ſoutien de la ſociété ; ne doutons pas que cette vertu ne ſoit préférable au vice qui détruit cette ſociété, & au crime qui la trouble ; ne doutons point que le deſpotiſme ne ſoit un fléau pour les états, & que la liberté affermie par les loix ne ſoit un bien pour eux ; ne doutons point que l'union & la paix ne ſoient des biens réels, & que l'intolérance, le zéle, le fanatiſme religieux ne ſoient des maux réels, qui dureront auſſi long-tems que les peuples ſeront ſuperſtitieux.

S'il n'eſt point permis à des êtres raiſonnables de douter des vérités qui leur ſont démontrées par l'expérience de tous les ſiécles, il leur eſt permis d'ignorer & de douter de la réalité des objets qu'aucun de leurs ſens ne leur a jamais fait connoître ; qu'ils en doutent ſur-tout quand les rapports

qu'on leur en fait ſeront remplis de contradictions & d'abſurdités ; quand les qualités qu'on leur aſſignera ſe détruiront réciproquement, quand, malgré tous les efforts de l'eſprit, il ſera toujours impoſſible de s'en former la moindre idée. Qu'il nous ſoit donc permis de douter de ces dogmes théologiques, de ces myſtères ineffables, incompréhenſibles même pour ceux qui les annoncent ; doutons de la néceſſité de ces cultes ſi contraires à la raiſon : oſons douter des révélations prétendues, des préceptes révoltans, des hiſtoires ſi peu probables que des prêtres intéreſſés débitent aux nations pour des vérités conſtantes. Doutons des titres de la miſſion de ces impoſteurs qui nous parlent toujours au nom d'une divinité qu'ils avouent ne point connoître. Doutons de l'utilité de ces religions qui ne ſe ſont illuſtrées que par les maux dont elles ont accablé le genre humain. Doutons des principes de ces Théologiens impérieux qui ne furent jamais d'accord entre eux, ſinon pour égarer les peuples & faire naître par-tout des querelles & des combats. Doutons de la réalité de ces vertus divines & ſurna-

turelles qui rendent les hommes engourdis, inutiles & nuisibles, & qui leur font attendre dans le ciel la récompense du mal qu'ils se seront fait à eux-mêmes ici bas, ou qu'ils auront fait aux autres. L'inutilité & les dangers des préjugés religieux ne peuvent être douteux que pour ceux qui jamais n'en ont envisagé les conséquences fatales, ou qui refusent de se rendre à l'expérience de tous les âges.

On voit donc que le scepticisme philosophique a des bornes fixées par la raison. Douter de la réalité ou de l'utilité des vertus sociales, ce seroit douter de l'existence du plaisir; ce seroit douter s'il existe des mets dont notre bouche soit agréablement affectée. Douter s'il est des vices & si nous leur devons notre haine, c'est douter de l'existence de la douleur, ce seroit mettre en problême s'il existe des poisons; être incertain sur les sentimens que l'homme doit avoir pour le vice & la vertu, c'est affecter d'ignorer si la santé est préférable à la maladie.

L'expérience suffit pour nous faire découvrir tout ce que nous avons besoin de connoître dans notre exisien-

ce actuelle ; elle ne nous abandonne que lorſque notre curioſité inquiète nous porte à vouloir approfondir des matieres étrangères à notre eſprit, & qui, dès lors ne peuvent aucunement intéreſſer. En récompenſe tout ce que l'expérience montre conſtamment à nos ſens bien diſpoſés, eſt certain & ſuffit pour nous guider dans les routes de la vie. En appliquant ces découvertes à notre conduite, nous ſerons des philoſophes pratiques, des ſages véritables, des hommes vertueux ; ſi, contens de nos ſpéculations, nous les démentons dans la pratique, nous ne ſerons que des vicieux éclairés.

Que les détracteurs de la philoſophie ceſſent donc de ſe prévaloir contre elle des choſes qu'elle nous laiſſe ignorer ; qu'ils ceſſent de lui reprocher ſon ſcepticiſme ou l'incertitude dans laquelle elle jette les eſprits ſur une infinité d'objets ; ceux ſur leſquels l'expérience ne peut rien nous apprendre, ſont inutiles dès-lors ou ſont pour nous comme s'ils n'exiſtoient point. Tout homme de bonne foi n'affectera point d'indéciſion ſur les choſes que l'expérience de tous les temps, de tous les pays, de tous

les individus de l'eſpece humaine, pourra s'accorder à lui montrer comme favorables ou comme nuiſibles; ſi l'on ne peut douter qu'un embraſement ne capable de réduire une ville en cendres, l'on ne peut douter que le fanatiſme religieux, les paſſions des rois, les déſordres des ſujets ne conduiſent les états à leur deſtruction.

D'ailleurs, comme on vient de le prouver, ce n'eſt point aux ennemis de la philoſophie qu'il appartient de l'accuſer d'être incertaine & chancelante. Les miniſtres de la religion ſont-ils donc plus d'accord dans leurs principes que les philoſophes? Ne laiſſent-ils aucuns doutes dans les eſprits de leurs diſciples? ne s'excite-t-il aucuns debats entre eux? ſont ils parfaitement unis de ſentimens ſur les dieux qu'ils préſentent, ſur les cultes qui peuvent leur plaire, ſur la façon d'entendre leurs décrets infaillibles? Qu'ils ne reprochent donc plus à la philoſophie ſes lumières incertaines qui la forcent d'aller à tâtons: Le doute modeſte & l'ignorance avouée ne ſont-ils point préférables à une ſcience préſomptueuſe, à une ignorance tyrannique, à une

arrogance dogmatique & décidée qui rendent les mortels opiniâtres & cruels ?

Quelle perplexité ! quels embarras pour tout homme qui pense, si parvenu à l'âge mûr, & non préoccupé des préjugés de l'enfance, il vouloit se décider en faveur de l'une des religions si variées qui se partagent l'empire de notre globe ! Comment choisir entre ces différens dieux, ces différens cultes, ces dogmes si contradictoires, ces fables si bizarres que nous voyons les objets de la vénération de tant de peuples qui couvrent la face du monde ! Toutes les religions ne prétendent elles pas à la même importance ? Toutes ne se vantent-elles pas d'être émanées du ciel ? Toutes ne disent-elles pas que leur dieu est le maître des autres dieux ? Leurs prétentions sont égales, leurs titres sont les mêmes, chacune croit posséder exclusivement la vérité & la faveur du Très haut ; chacune promet un bonheur ineffable, à ses disciples, & menace de tourmens éternels ceux qui refusent d'admettre ses hypothèses ; chacune se fonde sur des miracles, ou sur des œuvres contraires au cours de la nature ; chacune se

glorifie de ſes pénitens, de ſes enthouſiaſtes, de ſes martyrs; enfin l'homme ſenſé ne voit par-tout qu'une égalité de fables, d'abſurdités, de menſonges: il voit avec douleur que les ſectateurs de toutes ces folies ſe déteſtent, ſe regardent avec horreur, ſe détruiſent réciproquement, & que le nom même de la religion eſt pour eux le flambeau des furies, à la ſombre lueur duquel ils ſe déchirent & ſe maſſacrent ſans pitié.

Que penſera le philoſophe à la vue de ces ſectes multipliées, qui parties d'une même tige, ou enfantées par les mêmes pères, ne font que ſe traiter avec plus d'inimitié? Quelle eſt celle dont la haine lui paroîtra la mieux fondée? Par-tout la religion lui tend des piéges & met ſa pénétration en défaut: nul ſyſtême ne lui offre des idées claires; nulle hypothèſe ne lui montre cet heureux accord, cette liaiſon, ce bel enſemble que l'on ne rencontre jamais que dans les ouvrages de la vérité. En jugera-t-il par les effets? hélas! nulle religion ne lui montre des ſectateurs unis, contens, heureux, jouiſſans de la paix, indulgens, juſtes,

tempérans, humains & vertueux. En un mot il ne trouve point que le bonheur ſoit nulle-part l'ouvrage de la religion ; il la voit, au contraire, perpétuellement aux priſes avec la félicité publique & travaillant à détruire le bien-être dans l'eſprit de tous ceux qu'elle a ſoumis à ſon joug.

Ainſi défendons notre eſprit d'une ſcience fatale dont les avantages ſont impoſſibles à connoître & dont les ſuites pernicieuſes ſont aſſurées. Abandonnons des ſyſtemes qui ne ſont propres qu'à diviſer les enfans de la terre, puiſqu'ils ſe fondent ſur des rêveries impoſſibles à concilier. Conſentons à ne jamais parcourir des labyrinthes où les mortels ſe ſont toujours égarés ; renonçons à des notions que l'expérience des ſiécles & que les efforts du genre humain n'ont jamais pu conſtater : enfin que l'homme ſage ne cherche plus la vérité dans ces productions informes de l'yvreſſe & de l'impoſture dont la fauſſeté eſt prouvée par le mal qui en réſulte. Tout ce qui contredit le bien-être de l'homme, ne peut avoir que le menſonge pour auteur ; tout ſyſtême qui lui nuit ne peut être

véritable ; la vérité n'eſt un bien que parce qu'elle eſt utile ; elle n'eſt utile que parce qu'elle eſt néceſſaire au bonheur de l'homme ; le bon & le vrai ſont inſéparablement aſſociés ; ce qui eſt vrai ne peut être mauvais ; ce qui eſt mauvais ne peut être véritable ; ce qui eſt bon ne peut avoir la fauſſeté pour baſe ; ce qui eſt nuiſible ne peut être que l'ouvrage de la fraude ou du délire, & par conſéquent ne peut mériter les reſpects du vrai Sage. La ſageſſe n'eſt rien ſi elle ne conduit au bonheur.

CHAPITRE XII.

Si la Philoſophie contribue au bonheur de l'homme & peut le rendre meilleur.

DAns toutes ſes entrepriſes l'homme cherche néceſſairement le bonheur ; nous le voyons continuellement occupé du ſoin d'acquérir ce qu'il juge utile, & d'écarter ce qu'il préſume de oir nuire à ſa félicité. Il jouit de ſa raiſon, il agit d'une façon conforme à la nature d'un être intelligent

toutes les fois qu'il travaille à ſe mettre en poſſeſſion d'un bien-être ſolide, dont il ſoit a portée de jouir conſtamment & indépendamment des caprices du ſort. Nous eſtimons très heureux tout homme qui découvre les moyens de poſſéder à chaque inſtant les objets de ſes deſirs; nous trouvons légitimes les voies qu'il met en uſage pour ſe rendre heureux, dès qu'elles ne ſont point nuiſibles aux êtres de notre eſpece; nous chériſſons ces moyens dès que nous les trouvons utiles à nous-mêmes, & nous admirons ſon intelligenee, ſes talens, ſa conduite, à meſure qu'il les emploie avec plus de ſuccès pour procurer à lui même & aux autres des avantages véritables. Un être intelligent eſt celui qui ſait adapter les moyens les plus propres à la fin qu'il ſe propoſe.

La philoſophie ſpéculative eſt, comme on a vu, la connoiſſance de la vérité, ou de ce qui peut vraiment & ſolidement contribuer au bonheur de l'homme. La philoſophie pratique eſt cette connoiſſance appliquée à la conduite de la vie. La philoſophie ſpéculative dépend de la juſteſſe de nos

idées, de nos jugemens, de nos expériences : la philoſophie pratique dépend de notre organiſation particuliere, de notre tempérament, des circonſtances où nous nous trouvons, des paſſions plus ou moins fortes que nous avons reçues de la nature, & des obſtacles plus ou moins puiſſans que nous rencontrons pour les ſatisfaire. Le bonheur n'eſt jamais que l'accord qui ſe trouve entre nos deſirs & nos beſoins & le pouvoir de les ſatisfaire.

Mais nous avons deux ſortes de beſoins : les uns ſont des beſoins *phyſiques*, inhérens à notre nature, ils ſont à peu-près les mêmes dans tous les êtres de notre eſpèce. Les autres ſont des beſoins *imaginaires* ; ils ſont fondés ſur nos opinions vraies ou fauſſes, ſur des réalités ou ſur des chimères, ſur l'expérience ou ſur l'autorité, ſur la vérité ou ſur nos préjugés. Ces beſoins varient dans preſque tous les individus de l'eſpèce humaine & dépendent de l'imagination diverſement modifiée par l'éducation, par l'habitude, par l'exemple, &c.

Tous les hommes cherchent le bonheur, mais ils ſont ſujets à ſe tromper

& ſur les objets dans leſquels ils le font conſiſter & ſur les moyens de les obtenir. L'ignorance, l'inexperience, les préjugés, dont ils ſont continuellement abreuvés, les empêchent de diſtinguer le bonheur de ce qui n'en eſt que le ſigne, & leurs paſſions inconſidérées les aveuglent ſur les routes qu'ils prennent pour ſe le procurer. C'eſt ainſi que l'argent, devenu la repréſentation du bonheur dans toutes les ſociétés policées, eſt l'objet des deſirs de preſque tous les citoyens; ils ſe perſuadent qu'ils ſeront heureux dès qu'ils en poſſéderont aſſez pour être à portée de contenter tous leurs deſirs; & ſouvent ils emploient des travaux incroyables & les vous les plus déshonnêtes pour l'acquérir; enrichis une fois ils s'apperçoivent bientôt qu'ils n'en ſont pas plus avancés, que leur imagination, toujours féconde, leur forge des beſoins fictifs avec bien plus de promptitude qu'ils ne peuvent les ſatisfaire; ils trouvent que leurs paſſions aſſouvies ne leur laiſſent que des remors & des chagrins qui puniſſent leur imprudente avidité. Il en eſt de même de l'ambition ou du deſir du pouvoir;

on

on regarde ce pouvoir comme un bonheur réel, on ſe flatte qu'il fournira les moyens de s'aſſervir les volontés des hommes, & de les faire concourir à ſes propres deſſeins ; mais bientôt l'ambitieux voit ſes eſpérances déçues ; il ſe ſent malheureux, parce que ſon imagination lui ſuggère que ſon pouvoir n'a pas encore toute l'étendue néceſſaire pour contenter tous ſes caprices & ſes deſirs inſatiables. Il en eſt de même de tous les objets qui excitent les paſſions des hommes & que leurs tempéramens ou leurs préjugés leur font deſirer comme utiles à leur bonheur. C'eſt ainſi que les uns ſoupirent après des dignités, des honneurs, des diſtinctions, des titres ; tandis que d'autres ſoupirent après la renommée, l'eſtime de leurs concitoyens, & d'autres plus modérés travaillent à ſe procurer le contentement intérieur, qui ne peut être que le fruit de la vertu.

La philoſophie ſpéculative, n'étant que la recherche de la vérité, apprend à fixer un juſte prix aux choſes, d'après l'utilité réelle qui peut en réſulter ; elle donne donc néceſſairement des avantages à ceux qui s'en occu-

pent : ſi elle ne détruit point les vices du tempérament, elle ſert du moins à les corriger ; ſi elle ne remédie point à l'ardeur des paſſions, elle fournit au moins des motifs pour les réprimer.

Quant à la philoſophie pratique, elle ne peut être ſolidement fondée que ſur le tempérament. Des paſſions modérées, des deſirs bornés, une ame paiſible ſont des diſpoſitions néceſſaires pour juger ſainement des choſes & pour régler ſa conduite ; une ame impétueuſe eſt ſujette à s'égarer. Nos paſſions ne ſont jamais plus efficacement réprimées que quand elles le ſont par la nature ; nos beſoins ne ſont jamais plus aiſés à ſatisfaire que quand elle les a limités. * Pour être heureux nous-mêmes il faut que la nature établiſſe un juſte équilibre dans notre cœur & mette nos deſirs à l'uniſſon de nos facultés : pour rendre les autres heu-

* *Efficit hoc philoſophia : medetur animis inanes : ſollicitudines detrahit : cupiditatibus liberat : pellit timores. Sed hæc ejus vis non idem poſſit apud omnes : tùm valet maximè, cùm aſſi idoneam complexa naturam.*

V. Tusculan. II. Cap.

eux il faut que notre conduite à leur égard ſoit d'accord avec leurs deſirs ; pour moderer ſes propres deſirs il ſuffit de voir les objets tels qu'ils ſont.

C'eſt cette heureuſe diſpoſition que nous reconnoiſſons dans les vrais ſages, en qui la ſpéculation éclairée fortifie toujours la pratique. C'eſt dans ſon propre cœur que le vrai philoſophe va puiſer la philoſophie ; il y trouve ſes paſſions dans l'ordre ; les deſirs qui s'y forment ſont honnêtes & faciles à contenter ; ceux qui ſeroient d'shonnêtes ou difficiles à ſatisfaire ſont auſſitôt réprimés par les motifs deſtinés à les contenir. Une indifference raiſonnée ſert à circonſcrire ſes beſoins, il ne hait, il ne mépriſe ni les richeſſes, ni le pouvoir, ni la grandeur ; mieux que perſonne il connoit les moyens de s'en ſervir pour ſon bonheur ; mais ſon ame accoutumée a la tranquillité ſe rebuteroit des efforts pénibles qu'il faudroit faire pour les obtenir ; ſon cœur noble rougiroit s'il falloit employer la baſſeſſe, la fraude, ou ſacrifier l'eſtime de ſoi même & des autres pour ſe les procurer ; il ſe conſole donc lorſqu'il l'en voit privé ; d'ailleurs l'expérience

lui montre les traverſes néceſſaires que rencontrent tous ceux qui multiplient leurs rapports. Il s'enveloppe alors *du manteau de la philoſophie*, qui n'eſt autre choſe que le contentement de ſoi, le calme intérieur, le retour agréable ſur ſoi-même, qui ne peuvent être le partage que de la ſageſſe pratiquée.

En effet l'homme à qui la nature accorde les diſpoſitions, ou qu'elle place dans les circonſtances néceſſaires pour s'occuper de la recherche du vrai & pour pratiquer les leçons de la ſageſſe, détrompé des objets futiles dont le vulgaire eſt enivré, exempt par ſon tempérament des paſſions emportées qui entraînent les autres, garanti par l'étude de l'ennui qui dévore l'ignorante oiſiveté, libre des inquiétudes qui tourmentent l'ambitieux, l'avare, l'intriguant; le ſage ſe plaît avec lui-même, la retraite n'a rien de fatiguant pour lui. *S'il forme des deſirs ils ſont fa-

* *Turbam rerum hominumque deſiderant qui ſe pati neſciunt.* SENEC. Cicéron dit de Scipion: *duæ res quæ languorem afferunt cæteris, Scipionem* acuebant, *otium & ſolitudo.* CICER. DE OFFICIIS III. *Qui ſecum loqui poterat ſermonem alterius non requirens.* TUSCULAN. V. Cap.

ciles à ſatisfaire : ne peut-il les contenter ? le juſte prix qu'il ſait mettre aux choſes, l'empêche de ſentir trop vivement, les privations affligeantes pour le commun des mortels ; ſon ame eſt préparée contre les rigueurs du ſort ; les événemens ont ſur lui moins de priſe que ſur l'inconſidéré qui ne s'eſt point mis en garde contre les coups de la fortune.

La philoſophie ne peut pas ſans doute changer le tempéramment ni rendre l'homme impaſſible, mais du moins elle lui fournit des conſolations inconnues de ceux qui n'ont point réfléchi. Si elle n'en fait point un être parfait, elle lui fournit plus qu'à d'autres des motifs pour ſe rendre meilleur & pour ſe familiariſer avec les accidens de la vie : elle ſait même tourner ſes privations, à ſon profit. *Que de choſes*, diſoit Socrate, *dont je n'ai nul beſoin* ! Ainſi le vrai philoſophe s'applaudit avec raiſon de ne point dépendre ni des ſuccès incertains, ni des objets que le caprice du ſort peut lui ravir à chaque inſtant ; il a droit de ſe féliciter d'être bien avec lui même, d'être exempt des deſirs incommodes, des be-

ſoins innombrables, des terreurs imaginaires qui tourmentent les ames vulgaires ; il trouve par-tout des raiſons pour s'accommoder à ſon état, qu'il juge très-heureux dès qu'il ſe compare aux autres.

Le philoſophe qui met ſon bonheur à méditer, trouve à tout moment le moyen de jouir ; il éprouve à chaque inſtant des plaiſirs inconnus à ces êtres frivoles, pour qui la nature entiere vaguement parcourue eſt bientôt épuiſée. Il porte au dedans de lui même une ſource intariſſable de plaiſirs diverſifiés ; tout fournit une ample moiſſon à ſon eſprit. Dans la ſolitude il ſe nourrit des proviſions que l'univers, le genre humain & la ſociété lui fourniſſent inceſſamment. Enrichi d'une foule d'expériences ſon eſprit ſe ſert de pâture à lui-même. * Le paſſé, le préſent, l'avenir l'occupent agréablement ; il ne connoît point la langueur ; ſon ame eſt ſans ceſſe éveillée, agiſſante, occupée ; le monde met ſous ſes yeux des tableaux auſſi étendus que variés ; tout le ramène avec plaiſir à lui-même.

* *Ipſe alimenta ſibi.*

L'habitude de converſer avec ſoi tend toujours à rendre l'homme meilleur. On ne conſent à deſcendre au fond de ſon propre cœur que lorſqu'on eſt ſatisfait de l'ordre qui s'y trouve. Les mortels, pour la plupart, ſont perpétuellement occupés à s'éviter eux-mêmes; ils cherchent dans les diſſipations couteuſes, dans les plaiſirs bruyans, des diverſions aux chagrins qui les rongent, aux paſſions qui les troublent, aux ennuis qui les dévorent. Socrate avoit raiſon de dire *qu'une vie ſans examen ne peut être appellée une vie.* Connoître la ſageſſe & pratiquer la philoſophie, c'eſt vivre avec connoiſſance de cauſe; c'eſt multiplier ſon être; c'eſt diverſifier ſes ſenſations à l'infini; c'eſt ſavourer chaque inſtant de ſa durée; c'eſt ſe ſentir; c'eſt mettre l'univers dans la balance, c'eſt apprendre à s'aimer quand on en eſt vraiment digne; c'eſt apprendre à ſe corriger pour mériter d'être bien avec ſoi; en un mot le philoſophe pratique c'eſt l'homme de bien éclairé. *

* *Hic igitur (animus), ſi eſt excultus, & ſi ejus acies ita curata eſt ut non cæcetur erroribus, ſit perfecta mens, id eſt abſoluta ratio, quod eſt idem ac virtus.* TUCULAN. V. Cap.

Heureux, & mille fois heureux celui qui te cultive, ô divine ſageſſe ! Heureux celui que la nature & la réflexion ont rendu propre à tes céleſtes entretiens ! Les muſes, ſi ſouvent bannies des palais de la grandeur, ne dédaignent pas ſa pauvreté, elles viennent lui faire compagnie dans ſon humble réduit ; il jouit de leurs concerts harmonieux. La poëſie l'échauffe de ſes brillantes images, l'hiſtoire rend préſens à ſes yeux les hommes qui ne ſont plus ; la puiſſance altière vient comparoître devant ſon tribunal équitable ; Uranie deſcend du Firmament pour lui communiquer ſes découvertes ; le livre entier de la nature eſt ouvert à ſes yeux ; il s'égare avec plaiſir dans le dédale du cœur humain ; la politique ne le croit point indigne de ſes leçons ; la morale & ſes préceptes ſont ſon occupation la plus chere ; rien ne trouble des plaiſirs renaiſſans & diverſifiés. L'homme le plus heureux n'eſt-il donc pas celui qui peut toujours s'occuper délicieuſement ? Que manque-t-il au bonheur du ſage ſi la fortune favorable l'exempte des ſoins incommodes que l'indigence lui impo-

ſeroit ? Quel mortel plus heureux, ſi jouiſſant de l'opulence, il poſſede un cœur ſenſible au plaiſir de faire des heureux !

L'enthouſiaſme du ſage eſt une chaleur douce & vivifiante qui le pénètre & l'échauffe, qui ſe communique à des ames analogues, & qui s'alimente ainſi de lui-même. S'il opère des changemens ſur les eſprits de ſes concitoyens, ils ſont doux, jamais ils ne produiſent ces ſecouſſes violentes & inconſidérées qui ébranlent ou qui troublent les empires. Le philoſophe n'eſt point aſſis ſur le trépied comme le fanatique & l'impoſteur ; il ne rend point d'oracles ; il ne cherche point à effrayer ou à ſéduire comme le prêtre ; il ne ſonge point à exciter des troubles comme l'ambitieux ; il ne veut que porter le calme & la paix dans les ames, & les ramener à cette raiſon paiſible dont les inſtitutions des hommes s'efforcent de les éloigner ; l'objet de ſes deſirs eſt de mériter la gloire ; elle ne peut, ſans injuſtice, être ravie à tous ceux qui les ſervent utilement.

Voilà l'eſprit qui doit guider le phi-

losophe ; voilà, comme on l'a dit ailleurs, l'ambition & les motifs qu'il peut avouer sans rougir, & que nul homme sur la terre n'est en droit de blâmer. Pour peu qu'il considère ces erreurs accumulées qui aveuglent les mortels, cette longue chaîne de calamités qui les affligent, son cœur s'attendrit, il en cherche les causes primitives, il en voit les conséquences, il en propose les remèdes, & croit faire son devoir en communiquant ses idées à la société dont il est membre, à laquelle il est comptable de ses lumieres.

Si le sage ne peut se flatter de faire disparoître tout d'un coup les préjugés des hommes, il se flatte au moins d'en détruire quelques-uns ou de les ébranler peu à peu ; s'il ne peut espérer que ses leçons soient écoutées de ses contemporains, il étendra ses vues sur la postérité ; si ses concitoyens sont sourds à sa voix & s'obstinent à conserver les opinions qui les divisent & qui troublent leurs ames, il parvient au moins à se procurer à lui-même le calme heureux qu'il ne peut communiquer aux autres. Dégagé de leurs funestes opinions, il

ſe met en liberté ; il contemple d'ſang-froid les vains phantômes dont on ſe ſert pour l'effrayer ; il apprécie les eſpérances & les craintes qu'on lui montre dans l'avenir ; il examine les fondemens de ces notions merveilleuſes que la violence s'efforce de faire adopter ; enfin il les juge d'après les effets terribles qu'elles produiſent en ce monde, d'après le trouble affreux qu'elles portent dans tous les cœurs ; il en conclut que c'eſt en vain que le genre humain attendroit ſon bien-être de ces ſyſtêmes qui ne ſont que perpétuer, de race en race, des extravagances & des déſordres.

Le vrai ſage préfère la réalité aux doutes & aux chimères ; ſon bonheur véritable & préſent, à ſon bonheur idéal & futur ; la vertu réelle, aux préceptes ſouvent nuiſibles & toujours contradictoires de ceux qui font parler la Divinité. Telles ſont les diſpoſitions du philoſophe déſabuſé des préjugés ; tels ſont les motifs de ſes recherches & les fondemens de ſes principes. En un mot tel eſt l'homme ſur qui les calomnies du ſacerdoce veulent attirer la vindicte publique. Tel eſt

l'homme qu'elles montrent comme l'ennemi de toute vertu, le deſtructeur de toute morale, l'apologiſte du crime, le défenſeur du vice, l'empoiſonneur de la ſociété. Si l'on s'en rapporte aux partiſans de la religion, ou à ceux qu'on nomme *dévots*, il n'eſt plus de principes pour quiconque a ſecoué le joug de la religion, il n'a plus de motifs pour ſuivre la raiſon ni pour aimer la vertu; on le défère à la ſociété comme prêt à ſe livrer à toutes les impulſions d'une nature déréglée, dépourvu de honte & de remors, ne vivant que pour le moment, indifférent au bien public, n'écoutant que ſes paſſions & ne voyant rien de plus important que de les ſatisfaire au plus tôt. Le vulgaire, allarmé de ſes écrits, croit qu'auſſitôt qu'ils ſeront lus la femme va ſe livrer à l'adultère, le fils à la révolte, la fille à la proſtitution, le ſerviteur au larcin, l'ami à la trahiſon, les concitoyens à la fraude, le peuple au vol & aux aſſaſſinats, le ſouverain à la tyrannie, les magiſtrats à l'iniquité, &c. Mais hélas! malgré les vaines chimeres dont on ſe ſert par-tout pour effrayer les hu-

mains, ces déſordres ne ſubſiſtent-ils pas ? Voyons-nous que la religion en impoſe à tant de gens corrompus que leurs paſſions ſollicitent au mal ? L'autorité ſuprême, que nous trouvons par-tout revêtue d'un ſi grand pouvoir, bien loin de contenir les paſſions des hommes, ne contribue-t-elle pas plus que toute autre cauſe à les allumer ? Tout ne s'efforce-t-il pas d'étouffer les idées de probité, de décence ? Les déréglemens les plus affreux ne s'autoriſent-ils point par l'exemple ? L'opinion publique n'eſt elle pas plus forte que la terreur des loix, que la religion même ? Enfin les ſupplices ſi cruellement multipliés, ſont-ils capables d'en impoſer à tant de malheureux que mille cauſes réunies pouſſent inceſſamment au crime ?

Il faut donc chercher des remèdes plus réels & plus efficaces à la depravation humaine que ceux qui juſqu'ici n'ont fait que l'augmenter. Il faut remplacer des opinions fauſſes par des opinions plus vraies. Les préjugés établis ne paroiſſent ſi avantageux à la plupart des hommes que parce qu'ils favoriſent leur ignorance, leur pareſſe naturelle, & les

diſpenſent de chercher & de mettre en jeu des mobiles plus réels qui porteroient à la vertu. On croit que l'on a tout fait pour ſes enfans en les rendant religieux ; le ſouverain ſe tient aſſuré de la patience & de l'obéiſſance de ſon peuple en le rendant ſuperſtitieux ; le pere de famille ſe flatte par le ſecours de ſon prêtre de contenir ſa femme, ſes enfans, ſes valets ; le monarque croit par ſon moyen être déchargé du ſoin de faire de bonnes loix, de veiller à l'éducation publique, de s'occuper du bonheur de ſon peuple. Que les princes éclairés rendent leurs peuples heureux, & ils n'auront aucun beſoin de les tenir dans l'ignorance ; qu'ils encouragent la vertu, qu'ils la récompenſent fidélement, qu'ils puniſſent le crime, qu'ils ne ſoient jamais injuſtes eux-mêmes, & bientôt ils auront des ſujets honnêtes, équitables & vertueux. Que les pères ne ſoient point diſſipés & livrés à la débauche ; qu'ils apprennent à leurs enfans les ſuites des voluptés ; qu'ils leur montrent le libertin languiſſant ſur un grabat ; qu'ils leur faſſent voir l'intempérant abruti, mépriſé, privé de la ſanté ; qu'ils

montrent à leurs filles la débauche n'oſant lever les yeux ; qu'ils donnent à leurs compagnes l'exemple de la fidélité ; que celles-ci, mères actives & ſoigneuſes, donnent à leurs filles l'exemple d'une vie réglée & occupée ; que tout conſpire dans les familles à rendre la probité, la décence, la vertu reſpectables, & bientôt l'on reconnoîtra l'inutilité des chimères pour contenir les hommes ; l'on ſentira l'efficacité d'une morale réduite en pratique & rendue habituelle ; l'on ceſſera de regarder les leçons de la philoſophie comme deſtructives des bonnes mœurs, & le philoſophe comme l'ennemi de la vertu.

La vraie philoſophie, comme on l'a ſi ſouvent répété, ne fait divorce avec la religion que parce qu'elle la trouve contraire aux intérêts du genre humain ; elle ſeroit une pure frénéſie ſi elle ſe privoit des ſecours d'un mobile vraiment capable de rendre les leçons de la ſageſſe plus fortes ſur les hommes. Quoi ! eſt-ce donc au fanatique zélé & ſi ſouvent cruel qu'il appartient de reprocher ſon enthouſiaſme au philoſophe qui ne prêche que l'indulgence & l'u-

nion ? De quel droit le ſuperſtitieux mélancolique & chagrin oſe-t-il accuſer de miſantropie celui qui ne cherche qu'à rendre les mortels amis les uns des autres ? Le dévot exalté & toujours dans l'ivreſſe eſt il fait pour blâmer l'homme qui prétend établir le calme dans tous les cœurs ? Le ſacerdoce ambitieux, déciſif & toujours opiniâtre, eſt il bien autoriſé à taxer d'orgueil le ſage qui propoſe modeſtement ſes vues, qui les ſoumet à l'examen, qui toujours invite à l'expérience, en un mot qui ne reconnoît d'autorité que celle de l'évidence ? Cette religion depuis tant de ſiècles en poſſeſſion de faire égorger des nations entières, a t elle des raiſons pour craindre les triomphes de la ſageſſe dont les diſciples furent toujours les victimes de ſes fureurs & de ſes vengeances ? Enfin ces mauvais princes, dont les exemples & les violences continuelles rendent tant de peuples infortunés & vicieux, ſont-ils en droit d'accuſer la philoſophie d'énerver le courage & de corrompre les mœurs ? Ne ſont-ce point plutôt leurs vices, leurs iniquités, leurs négligences qui découragent

leurs ſujets, qui les rendent méchans, qui les forcent au crime ? N'eſt ce pas le fanatiſme religieux qui ſeul s'arroge le droit de les ſoulever, de les enivrer, de leur mettre en main le couteau régicide ?

Malgré ces inconſéquences, nous voyons la ſuperſtition, ſi ſouvent meurtrière, honorée, récompenſée, & la philoſophie proſcrite & calomniée, ſes diſciples ſont regardés comme des ſéditieux, comme des peſtes publiques, comme des frénétiques dont le projet eſt d'anéantir toute vertu, de lâcher la bride aux paſſions, de troubler le repos des nations, & de ſapper les fondemens de l'autorité. Ainſi l'on appelle deſtructeurs de la vertu ceux qui veulent la ſubſtituer à ces vertus inutiles & inſenſées que la religion préfère à l'humanité, à l'indulgence, à la grandeur d'ame, à l'activité ! L'on accuſe de corrompre les mœurs, des hommes qui ne connoiſſent d'autre religion que la morale ! On traite de perturbateurs des ſpéculateurs paiſibles qui gémiſſent des troubles, des déſordres & des ravages que des zélés turbulens excitent en tout pays ! On regarde com-

me les ennemis des trônes ceux qui voudroient mettre les ſouverains à couvert des attentats du fanatiſme, & fonder leur pouvoir ſur les loix, ſur l'équité, la bonté, la raiſon, & ſur l'amour des peuples !

Par quelle étrange fatalité ne peut on être approuvé des hommes qu'en nourriſſant leurs préjugés, en flattant leurs tyrans, en ſecondant les vues ſiniſtres de tous ceux qui les écraſent ? Juſqu'à quand les mortels regarderont-ils comme leurs amis ceux qui ne ſont qu'encourager leurs oppreſſeurs & conſolider leurs chaînes ? C'eſt ainſi que les nations ſont, pour ainſi dire, de moitié dans les maux qu'on leur fait ; c'eſt ainſi que les ames les plus honnêtes ſe laiſſent quelquefois prévenir contre la philoſophie par les ſuggeſtions du ſacerdoce intéreſſé, des fauteurs de la tyrannie, des adhérens de l'iniquité, en un mot de tous ceux que leurs paſſions rendent les ennemis de la ſageſſe & les perſécuteurs de la vérité.

Le dévot ne peut contempler ſans colère la ſécurité de ceux qui ne tremblent point comme lui ; il s'irrite en

voyant qu'ils ont mis ſous leurs pieds des terreurs qui, ſans le rendre meilleur, le font friſſonner lui-même ; il craint d'être un objet de riſée pour le ſage qu'il voit moins puſillanime & plus éclairé que lui ; d'ailleurs tout ſuperſtitieux ſe croit obligé de montrer de l'ardeur dans la cauſe de ſon Dieu, il ſe perſuade que ce Dieu peut avoir des ennemis, & que c'eſt le ſervir, que de les décrier, les calomnier, les détruire. En conſéquence il ſe croit tout permis contre eux ; la fraude, le menſonge, l'injuſtice, l'inhumanité deviennent des moyens légitimes de nuire quand on les emploie dans la cauſe du Très-Haut.

Tels ſont les hommes par leſquels en tout tems la philoſophie fut décriée, & dont le public eut la foibleſſe de partager les paſſions : la ſuperſtition & la tyrannie furent toujours aſſez habiles pour ſe faire appuyer de ceux-mêmes qu'elles écraſèrent. Ainſi dans l'opinion publique le nom de philoſophe devint ſouvent le ſynonyme de débauché, d'homme ſans mœurs, ſans probité, ſans loi ; & même d'un fou mépriſable dont les méditations avoient

troublé le cerveau, ou d'un ſéditieux dont l'inſolence devoit être étouffée dans ſon ſang. Les hypocrites, les ſuperſtitieux & les flatteurs, toujours lâches, & par conſéquent cruels, ſont pour l'ordinaire implacables & privés d'indulgence ; leurs paſſions diverſes s'enveniment au contraire par l'approbation d'un Dieu, qui ſert à les juſtifier & à les rendre plus fortes. L'homme donnera toujours un libre cours à ſes paſſions toutes les fois qu'il ſe perſuadera qu'elles ſont approuvées par ſon Dieu.

La moindre réflexion ſuffiroit néanmoins pour rendre ſuſpectes les idées ſiniſtres que l'impoſture ou la calomnie s'efforcent d'inſpirer contre les philoſophes ; nous les avons déja ſuffiſamment diſtingués de ces libertins vicieux qui ſe vantent de profeſſer la ſageſſe lors même qu'ils l'outragent par leurs mœurs ou leurs écrits ; nous n'entreprenons donc l'apologie que de ceux qui brûlans d'un amour ſincère de la vérité & du deſir de ſe rendre utiles ont peſé des opinions & combattu des préjugés qu'ils ont trouvé nuiſibles. C'eſt ſur l'alliage monſtrueux que l'on a prétendu faire de la

morale avec la religion que ſont fondés les reproches & les imputations calomnieuſes que l'on vomit ſans ceſſ contre la philoſophie ; l'on a cru que ce mélange ridicule ne pouvoit plus ſe ſéparer ; on s'eſt imaginé que le menſonge & la folie ne pouvoient ſans danger etre détachés de la ſageſſe & de la vérité, dégradées par cette union. Quoi donc ! parce que la théologie eſt une ſcience imaginaire ou l'ouvrage de l'enthouſiaſme & de l'impoſture, s'enſuit-il que la morale, fondée ſur la nature de l'homme, ne ſoit comme elle qu'un ſcience idéale ? Celui qui ne croit pas des chimeres, qui ne s'occupe point l'eſprit de vaines conjectures, qui refuſe de ſe ſoumettre à des pratiques, déraiſonnables, qui rejette avec horreur des préceptes nuiſibles au bien-être des humains, peut-il refuſer de croire qu'il eſt homme, qu'il vit ſur la terre, qu'il a des aſſociés utiles à ſon bonheur, dont il eſt intéreſſé de mériter la bienveillance & de cultiver l'affection ? Celui qui refuſe d'admettre ces prétendues révélations, ces oracles obſcurs qu'on lui annonce comme émanés du ciel, ces myſtères inintelligibles pour ceux-mêmes qui les

ſont adorer, eſt-il en droit de mépriſer cette révélation que la nature fait à tout être intelligent? Parce qu'un homme dédaigne des cérémonies puériles & bizarres, des queſtions inutiles ou dangereuſes, s'enſuit-il qu'il doive ſe mettre au deſſus des loix de la décence, des règles de la pudeur, des préceptes de la vertu? De ce qu'il oſe fermer les yeux ſur un avenir impénétrable pour ne s'occuper que de ſon bonheur préſent, en conclura-t-il qu'il peut ſe livrer ici bas à une intempérance deſtructive, à des penchans qui rendroient ſon exiſtence incommode, à des vices & des crimes qui le dégraderoient, ou le feroient déteſter de ſes concitoyens? *

Non, il n'eſt point de liaiſon entre un acquieſcement ſtupide à des fables, & l'obéiſſance éclairée, reſpectueuſe, raiſonnée que tout être penſant doit

* *Quid de officio? num quis Haruſpicem conſuluit quem ad modum ſit cum parentibus, cum fratribus, cum amicis vivendum? quemadmodum mendum pecuniâ? quemadmodum honore? quemadmodum Imperio? ad Sapientes hæc, non ad DIVINOS referri ſolent.*

CICERO DE DIVINAT. LIB. 2. Cap.

aux loix évidentes, aux vérités ſaintes, aux préceptes ſi clairs de la nature. Elle nous dira toujours que pour être heureux il faut que l'homme ſe conſerve lui même, & que par ſa conduite il détermine les autres à ſeconder ſes vues. Voilà le précis de toute morale; c'eſt à cela que ſe réduiſent les dogmes de la raiſon, ſi ſouvent obſcurcis ou contredits par la religion. En ſuivant cette régle le ſage eſt aſſuré d'être heureux dans ce monde, quel que puiſſe être ſon deſtin dans un autre.

La ſuperſtition s'eſt tellement emparée de l'eſprit humain, s'eſt tellement identifiée avec l'homme, qu'il ſembleroit que tous ceux qui s'en ſéparent ceſſent d'être des hommes, ſont des êtres dénaturés, & perdent tout droit aux avantages de la ſociété. Par tout la philoſophie eſt proſcrite; exclue de l'éducation publique, de la faveur & de la préſence des rois, de l'amitié des grands, elle vit iſolée, elle languit dans les mépris, elle ne parle qu'a des ſourds ou à des inſenſés. Les droits de la raiſon par une longue preſcription ſont tombés dans un tel

oubli, que l'on ſe moque de tous ceux qui veulent les faire revivre, & que l'on regarde comme des tribuns rebelles ceux qui ont le courage de réclamer pour elle un empire uſurpé par l'erreur. Penſer librement, ou être en démence ſont réputés la même choſe; parler ou écrire avec liberté, paſſe pour un excès d'audace, qui mérite les châtimens les plus ſévères. Tout homme qui prend en main la cauſe de la vérité n'a d'autre récompenſe en ce monde que la conſcience d'avoir bien fait; s'il ſe tire de ſon obſcurité il doit s'attendre à être accablé ſous les traits de l'envie, du mépris, de la ſatyre, de la calomnie, de la haine puiſſante; ſa mort même, loin de toucher, n'eſt regardée que comme un juſte ſalaire de ſon imprudente folie. Ainſi le philoſophe doit conſentir à croupir dans l'oubli, à ramper dans l'indigence, à vivre dans l'inutilité, ou bien s'il oſe élever ſa voix dans la foule, il ne doit eſpérer que des priſons, des fers, des ſupplices infamans.

Que dis-je! la tyrannie attaque ſouvent la philoſophie juſque dans l'obſcu-

rité

rité qui ſembloit la dérober à ſes fureurs. Il n'eſt preſque point de contrée ſur la terre où il ſoit permis à l'homme de penſer avec liberté. La ſuperſtition s'arroge le droit de fouiller dans la penſée ; le deſpotiſme ombrageux punit juſqu'aux paroles ; le vulgaire, qui n'a jamais que les impreſſions qu'on lui donne, regarde avec colere tous ceux qui ne ſont point auſſi ſtupides que lui. Par-tout la liberté de penſer nuit à la fortune & au repos ; dans les pays qui ſe vantent d'être les plus libres, le préjugé eſt aſſez puiſſant pour punir quiconque s'écarte des opinions reçues. Voilà ſans doute la cauſe de la lenteur des progrès que fait la vérité ; voilà pourquoi les nations ont tant de peine à perfectionner leur ſort ; voilà pourquoi les principes de la morale ne ſont ni connus ni ſuivis. Il n'y a que la liberté de penſer, de parler & d'écrire, qui puiſſe éclairer les nations, les guérir de leurs préjugés, faire diſparoître leurs abus, réformer leurs mœurs, perfectionner leurs gouvernemens, aſſurer les empires, faire fleurir les ſciences, porter les hommes à la vertu;

Ainſi le vrai philoſophe n'eſt point un homme à craindre, l'ami de la vérité n'eſt point l'ennemi du genre humain. L'ennemi de la tyrannie eſt l'ami du pouvoir légitime, des loix équitables, des inſtitutions raiſonnables. Celui qui hait le deſpotiſme eſt bien plus l'ami des princes que les flatteurs qui les trompent. Celui qui combat les préjugés des grands n'eſt point l'ennemi de la grandeur éclairée, noble, bienfaiſante, utile à ſon pays. L'ennemi d'un fanatiſme odieux n'eſt point un rebelle, un régicide, un perturbateur de la ſociété. Celui qui décrie les vertus inutiles & fictives de la religion, reſpecte & recommande les vertus réelles néceſſaires au bien-être des humains. Celui qui ſe dégage des idées fauſſes du vulgaire, travaille du moins à ſon propre bonheur.

CHAPITRE XIII.

Des vraies cauſes de l'inefficacité de la philoſophie. La vraie morale eſt incompatible avec les préjugés des hommes.

DE toutes les accuſations que l'ignorance & la mauvaiſe foi intentent contre les philoſophes, il n'en eſt point de plus grave & de plus mal fondée que celle qui les taxe d'une volonté permanente de détruire ſans jamais édifier ; c'eſt à cette imputation, que des perſonnes, même bien intentionnées, font ſouvent à la philoſophie, qu'il eſt important de répondre, afin que la vérité n'ait plus pour adverſaires que ceux qui auront le courage de ſe déclarer hautement les ennemis du genre humain, les défenſeurs du menſonge, les ſoutiens des erreurs humaines. Quoique nous ayons déjà en partie répondu à cette difficulté, il eſt néceſſaire de s'y arrêter encore.

L'on accuſe la philoſophie de tout

fronder, de tout blâmer, de n'être contente de rien, de n'être de l'avis de perſonne, de faire main-baſſe ſur tout ce que l'opinion & l'habitude rendent le plus reſpectable aux hommes. Nous avons déjà prouvé que ſes mécontentemens ſont légitimes & fondés ; nous avons fait ſentir que tout homme qui penſe & qui s'intéreſſe au bonheur de ſes ſemblables ne peut voir ſans douleur, ſans indignation, ſans colere, les fatales erreurs que l'impoſture fait ſucer avec le lait ; le poiſon dont le fanatiſme infecte les peuples ; l'ignorance profonde dans laquelle la ſuperſtition les nourrit ; le renoncement à la raiſon dont elle leur fait un devoir ; cette abjection d'ame qu'elle transforme en vertu ; cette léthargie ſtupide dans laquelle par ſes ſoins les nations ſont par-tout plongées ; enfin ces frénéſies cruelles & ſanguinaires qu'elle excite par-tout où elle fait éclorre ſes dangereuſes querelles. Tout citoyen qui gémit ſous l'oppreſſion, qui ſe voit la victime impuiſſante du pouvoir, de l'injuſtice & des mépris de la rapacité d'un gouvernement inique, n'eſt-il point forcé de maudire les indignes

préjugés qui ſont naître & qui ſoutiennent ces abus ſi crians ? N'eſt-il pas tenté d'examiner les titres & les droits prétendus de tant de monſtres diviniſés, de ces courtiſans inſolens, de ces eſclaves qui ſe croient formés d'une argile plus pure, de tant de malfaiteurs que l'opulence ou la faveur font jouir impunément de la faculté de fouler & d'écraſer leurs malheureux concitoyens ? Tout homme qui raiſonne n'eſt-il pas conſterné, en voyant ces guerres inutiles & fréquentes qui dépeuplent le monde ? N'eſt il pas choqué des uſages barbares, des loix abſurdes, des abus ſans nombre & ſouvent ſi cruels, des opinions inſenſées qu'il voit régner ſur la terre ? Enfin tout homme qui prend quelque intérêt au ſort de ſon eſpece a t-il tort d'être mécontent d'une religion ennemie, qui ne ſemble inventée que pour fournir à des princes en délire les moyens d'accabler les nations, de faire taire l'équité, de violer ſans riſque les loix de la raiſon ? Eſt-il donc poſſible à un être qui ſent & qui penſe de voir ſans émotion les droits de l'homme par-tout impudemment outragés, le

bonheur des peuples trahi & ſacrifié, la juſtice immolée au caprice d'un petit nombre de mortels, qui n'apportent d'autres titres que ceux que leur donnent l'ignorance, les préjugés, la ſtupidité? Il faut avoir un cœur d'airain ou une ame de boue pour contempler les cruautés & les folies dont les hommes ſont les victimes, ſans en être attendri. Il n'y a que des monſtres dénaturés par l'erreur ou par l'intérêt, qui puiſſent avouer que les maux de l'humanité ne ſont pas faits pour les toucher; le ſage vertueux eſt un homme; il trouve que tout ce qui intéreſſe l'homme a des droits ſur ſon cœur. *

Les mécontentemens d'un cœur honnêtes ſont donc très-légitimes & très-fondés; tout homme qui ne s'eſt point dépouillé de tout ſentiment d'humanité doit verſer des larmes ſur les maux de ſon eſpece, & s'occuper, s'il le peut, des moyens d'en écarter les cauſes; indiquer la cauſe du mal & laiſſer agir la nature eſt le ſeul moyen que la vérité doive employer; ce

* *Homo ſum; humani nihil à me alienum puto.* *Terrent.* Heautontim. *Act.* 1. *Scen.* 1.

n'eſt qu'a l'impoſture irritée qu'il appartient d'aiguiſer des poignards, d'exciter des tumultes, de ſe venger par des trahiſons & des crimes. La vertu opprimée ſe contente de gémir & ſes plaintes ſont rarement écoutées. Dans ce cas, nous dira-t-on peut être, a quoi ſert de ſe plaindre ? Hélas, n'eſt-ce donc pas une conſolation pour les infortunés que de s'entretenir de leurs peines ? Il n'y a que les bourreaux impitoyables du genre humain qui puiſſent avoir l'injuſtice de s'irriter des ſoupirs & de punir les cris qu'ils arrachent aux mortels ; le dernier degré de barbarie, c'eſt d'étouffer les gémiſſemens des miſérables que l'on tourmente. Si l'humanité exige que l'on plaigne les malheureux, la juſtice demande que l'on réclame pour eux, & que l'on ruine les erreurs d'où partent tous leurs maux. Pour les ſoulager il ne s'agit que de diſſiper le menſonge, & bientôt l'on verra paroître la vérité ; l'édifice dont les hommes ont beſoin, le ſanctuaire & l'azile où ils trouveront la fin de leurs miſeres, a toujours ſubſiſté ; pour que nos yeux le découvrent, il ſuffit de lever le voi-

le dont l'impoſture & le préſtige s'efforcent de l'environner.

Il eſt en effet un monument auſſi vieux que le monde ; les âges n'ont point endommagé ſa ſolidité ; ſa beauté ; ne dépend point des caprices & des conventions des hommes ; elle eſt faite pour frapper en tout tems les yeux qui voudront la conſidérer ; ſa ſimplicité fit ſouvent méconnoître ſon mérite, il parut trop uniforme à des yeux dépravés ; mais la juſteſſe de ſes proportions, l'heureux accord de ſes parties, la majeſté de ſon enſemble, l'étendue de ſon utilité, feront toujours l'admiration de tous ceux qui s'arrêteront pour le contempler. Que l'on détruiſe le temple gothique de la ſuperſtition ; que l'on briſe ces ornemens inutiles & ſans goût qui menacent nos têtes ; que l'on faſſe diſparoître ces ténebres qui couvrent notre entendement, & bientôt nous verrons le temple de la nature que celui des chimeres déroboit à nos regards ; ſon ſanctuaire éclairé eſt ouvert à tous les hommes ; le ſouverain qui commande & le ſujet qui obéit, le philoſophe qui médite & le cultivateur qui travaille, peuvent éga-

lement y venir consulter la vérité ; elle leur parle à tous une langue intelligible, elle leur donne des leçons proportionnées à leurs besoins ; elle n'annonce point de mysteres, elle ne s'enveloppe point d'allégories, elle n'est point entourée du cortège de la terreur, elle n'enivre point les mortels d'espérances chimériques ; elle leur montre ce qu'ils sont, elle les instruit de leurs vrais intérêts, elle leur apprend à s'aimer, à travailler à leur propre bonheur ; elle leur prouve que ce bonheur, par des chaînes indestructibles, est lié à celui de leurs semblables ; ceux qui refusent de l'entendre sont malheureux dès lors ; ceux qui suivent ses loix sont immédiatement heureux ; la nécessité punit & récompense pour elle ; la haine, les mépris, la honte, les remors, le vertige, vengent les outrages qu'on lui fait ; la tendresse, l'estime, la gloire & le contentement intérieur, sont les récompenses assurées de ceux qui s'attachent à son culte. Les souverains qui la consultent ont des empires heureux, florissans & puissans ; ceux qui refusent de l'écouter n'ont qu'un pouvoir précaire, fondé sur l'opinion &

ne règnent que ſur des états malheureux : les ſociétés dociles à ſa voix ont de l'activité, des talens, des vertus ; celles qui la dédaignent ſont ſans lumieres, ſans principes, & ſans mœurs.

Si tant d'hommes méconnoiſſent les devoirs que la nature leur impoſe, c'eſt que tout contribue à les défigurer, à les rendre douteux. La religion a toujours pour principe de combattre la nature, d'anéantir des paſſions néceſſaires, d'avilir la raiſon, de lutter contre l'évidence, de lui oppoſer ſous le nom de *vérités divines* des dogmes inintelligibles, des myſteres impénétrables, des préceptes incompatibles avec le bonheur des humains. La politique ne combat pas moins cette nature, elle contredit évidemment le but de la ſociété, l'ordre éternel des choſes ; elle n'a pour objet que d'ôter à l'homme ſa liberté naturelle, d'envahir ſa propriété, de ſoumettre ſes deſirs aux fantaiſies de ceux qui le gouvernent & qui trop ſouvent l'invitent à être vicieux & méchant. La nature eſt pareillement contrariée par la loi ; elle n'eſt trop communément que la nature de l'homme ſoumiſe à la violence & forcée de plier ſous le joug du

caprice & de l'iniquité puiſſante. Enfin la nature eſt étouffée dès le berceau par l'éducation, dont le but ne ſemble être que de remplir l'eſprit de préjugés propres à lui rendre chers l'aveuglement, le fanatiſme, la ſervitude; ou à faire adopter tous les vices ſans leſquels on ne peut réuſſir dans des ſociétés corrompues.

Ainſi tout concourt à empêcher l'homme de s'éclairer, de ſe connoître, de ſentir ſes rapports, de conſulter ſa raiſon, de travailler à ſa félicité propre, & de voir qu'elle eſt liée à celle de ſes aſſociés. C'eſt pourtant de cette connoiſſance que dépend toute la morale, & c'eſt à la morale que le bien des ſociétés, des princes qui les commandent, ſera toujours néceſſairement attaché.

Si la religion & le gouvernement s'accordent par tout à faire des ſujets ſtupides, ils deviendront corrompus; ſi les mobiles les plus forts obligent ſans ceſſe les hommes à craindre la vérité, à ſuivre le torrent du préjugé, à ſe conformer à l'uſage en dépit de la raiſon, à vivre dans une guerre perpétuelle avec leur propre nature, a réſiſter à

l'expérience ; à fermer les yeux aux lumieres les plus frappantes, comment veut-on qu'ils ayent des idées de morale ? Si les honneurs & les récompenſes ſont par-tout réſervées à la baſſeſſe, à l'incapacité, au hazard de la naiſſance, à l'opulence injuſtement acquiſe ; ſi l'homme ne peut ſe promettre de parvenir au bien être ſans immoler ſa vertu ; ſi cette vertu n'eſt elle-même qu'un ſacrifice douloureux de ſes intérêts les plus chers ; ſi partout les talens, l'activité, la grandeur d'ame, la nobleſſe des ſentimens ſont réprimés ou punis ; quel ſuccès peut-on attendre des préceptes incommodes d'une morale qui miſe en pratique empêcheroient d'obtenir les avantages que l'on montre à tous les mortels comme dignes de leurs efforts ? Comment leur faire entendre qu'ils doivent être humains, indulgens, modérés, tandis que leurs prêtres leurs diront d'être zélés, opiniâtres, ennemis de leur propre repos & de celui des autres ? Comment leur perſuader qu'ils doivent être équitables, ſincères, déſintéreſſés, lorſque l'exemple & l'éducation leur feront ſentir qu'il ne peut y avoir de

bonheur pour eux s'ils n'obtiennent la faculté d'opprimer, & de s'enrichir par toutes ſortes de moyens ? Enfin comment les convaincre que la vertu eſt un bien lorſqu'ils la verront ſans ceſſe négligée, mépriſée, perſécutée ? Les hommes ne ſeront vertueux que lorſqu'ils trouveront qu'il eſt utile de l'être ; ils ne ſentiront cet intérêt que lorſqu'ils auront des lumieres ; ils ne ſeront éclairés que lorſqu'ils ceſſeront d'être des eſclaves du deſpotiſme & de la ſuperſtition.

Rien de plus évident & de mieux prouvé que l'incompatibilité de la morale avec les principes religieux & politiques des hommes. Sous des dieux injuſtes, annoncés par des prêtres menteurs, ſous des chefs licentieux & méchans, les ſujets ne ſeront jamais ni vertueux ni heureux. La morale eſt forcée de rompre pour toujours avec la religion & la politique. En vain les tyrans & les prêtres ſe donnent ils pour les profeſſeurs & les apôtres de la vertu ; elle ne peut s'accommoder ni des caprices des uns ni des impoſtures des autres. Elle ne peut approuver le trafic honteux des expiations que le ſacerdoce

établit entre le ciel & la terre : elle ne peut se prêter aux vues ni de ces imposteurs qui mettent leurs mensonges à la place de la vérité, ni de ces tyrans qui substituent leurs volontés aux loix de la nature & aux intérêts de la société.

Ainsi la morale est forcée de renoncer à la faveur de ces hommes pervers, qui ne se servent de son nom que pour attirer les mortels dans leurs piéges dangereux. Elle choisit pour ses interprêtes & ses ministres des hommes plus honnêtes, qui, après avoir médité la vérité, ont le courage de l'annoncer aux autres. Par-là il s'établit deux religions dans les sociétés civilisées ; l'une ne s'occupe que de phantômes, & ne cherche qu'à plonger ses disciples dans l'aveuglement, l'autre s'occupe de l'étude de la nature, & du soin de guérir les esprits des plaies que des puissances rivales ne font qu'envenimer sans cesse. L'une défend à l'homme de penser, l'autre lui dit de faire des expériences, de travailler sans relâche à rendre son sort plus doux. L'une lui défend de consulter la raison ; l'autre le ramène toujours aux autels de cette raison in-

juſtement dédaignée, qui ſeule peut lui procu er de vrais biens. Les apôtres de l'une fondent leur miſſion ſur des preſtiges, des menſonges & des merveilles qu'ils défendent d'examiner ; les apôtres de l'autre fondent la leur ſur l'expérience & recommandent de tout examiner. Les uns emploient la violence & les menaces pour établir leurs opinions ; les autres ſe ſervent de la perſuaſion & cherchent à attendrir l'homme ſur ſa propre ſituation. Les uns portent le trouble dans la ſociété & la terreur dans les ames ; les autres font des efforts pour y porter le ſérénité, la concorde & la paix. Enfin les uns prêchent une morale humaine, les autres annoncent une morale ſurnaturelle, myſtique, obſcure, contradictoire, impoſſible à pratiquer.

L'on ne manquera pas de reprocher à la morale philoſophique ſon peu d'efficacité & le peu de fruit qu'elle a produit juſqu'ici : nous en conviendrons ſans peine, mais nous dirons que cette ineffieacité n'eſt due qu'aux obſtacles inſurmontables que la vérité rencontre de toutes parts, aux traverſes & aux perſécutions qu'on lui ſuſcite, au mé-

pris que l'on montre à la philoſophie & à tous ceux qui l'annoncent. La ſuperſtition, le menſonge & le préjugé, ſont de longue main en poſſeſſion de l'eſprit des hommes, ils enſeignent hautement tandis que la vérité ne peut donner des leçons qu'à la dérobée, & n'oſe jamais élever ſa voix contre les menaces impoſantes du deſpotiſme & du ſacerdoce. D'ailleurs, comme on a vu, le philoſophe lui-même, ſoit effrayé de la puiſſance du menſonge, ſoit imbu en partie des préjugés régnans, n'oſe ni les attaquer de front ni rompre totalement avec eux. La plupart des écrivains rebutés de la variété & de la multiplicité des vices & des maux du genre humain n'ont point tenté de remonter à leurs vraies cauſes; ou bien ils ont jugé qu'il ſeroit inutile de vouloir les combattre: d'autres étonnés des différentes formes ſous leſquelles les vices ſe maſquent, ont déſeſpéré de les découvrir; ils ont regardé l'homme comme une énigme, & les peuples comme deſtinés à languir à jamais dans l'erreur.

Nous avons aſſez prouvé que c'eſt dans les préjugés qu'il faut chercher la

vraie cauſe du peu de progrès des lumières & ſur-tout de la morale. * Des philoſophes furent jadis les légiſlateurs des peuples, les inſtituteurs des princes & des héros. Dans les tems glorieux de la Grece & de Rome, les hommes deſtinés à gouverner l'état, à défendre la patrie, à l'aider de leurs conſeils, alloient chercher les leçons de la ſageſſe dans les écoles des ſages. C'eſt de là qu'on vit ſortir des Xénophons, des Epaminondas, des Cicérons; on n'accuſoit point alors l'étude de la philoſophie de détacher le citoyen de ſon pays, de le refroidir ſur ſes devoirs, de le rendre incapable des objets dignes de l'ambition. Des princes, des généraux, des conſuls, des ſénateurs, puiſoient dans la philoſophie, maintenant ſi dédaignée, les maximes néceſſaires à l'adminiſtration publique. Les rois eux-mêmes honoroient cette philoſophie, l'invitoient à leurs cours, ſe faiſoient gloire de devenir les diſciples des ſages, & ne rougiſſoient point d'apprendre d'eux l'art pénible de régner. Par un effet de la barbarie de nos gouverne-

* V. Chapitre VI.

mens modernes, toujours armés, toujours féroces & superstitieux, l'ignorance est l'appanage de la grandeur; la naissance & les titres donnent le droit exclusif d'approcher de la personnes des rois; ce n'est qu'a des ignorans illustres qu'il est permis d'élever les mortels destinés à commander aux aut es; des prêtres fanatiques ont seuls droit de les instruire; des grands dépourvus de lumières, des courtisans intéressés à corrompre leurs maitres, sont chargés d'entretenir & de former le cœur des princes que le sort destine à gouverner des empires. Est-il donc surprenant de voir si souvent les maîtres de la terre privés de sentimens, de grandeur d'ame, de talens? * Les peuples gémissent de

* Agrippine ne vouloit pas qu'on instruisit Néron dans la philosophie. *A philosophiâ eum mater avertit, monens imperaturo contrariam esse.* Sa mere fut la premiere victime de son ignorance: il fut superstitieux, il fut un grand musicien, il fut un odieux empereur. Les plus grands hommes d'état ont eu des idées bien différentes de la philosophie; mais, pour l'aimer, il faut être éclairé & animé de l'amour du bien public, passion trop grande pour des ames rétrécies. Voici comme un homme d'état, qui avoit été ministre du plus grand Empire du monde, s'exprime en parlant

race en race, ſous des princes à qui l'orgueil de l'étiquette, le faſte, la prodigalité tiennent lieu de gloire; à qui une ſuperſtition ſervile tient lieu de vertu.

Ainſi par la folie des préjugés la ſageſſe eſt écartée du trône; des courtiſans abjects, des prêtres inſenſés ou trompeurs, des grands qui ſe font gloire de leur ſtupidité, forment autour du ſouverain une épaiſſe muraille que la voix de la vérité ne peut jamais percer. Si par hazard les plaintes de la raiſon pénètrent juſqu'à lui, bientôt on lui perſuade que ces plaintes les plus légitimes ſont des cris ſéditieux; que tout homme qui penſe eſt un rebelle, un ennemi du pouvoir, un mauvais citoyen; qu'il faut le châtier dès qu'il

à la philoſophie. *O vitæ philoſophia dux! ô virtutis indagatrix expultrixque vitiorum! quid non modi nos, ſed omnino vita hominum ſine te eſſe potuiſſet? .... tu inventrix Legum; tu magiſtra morum & diſciplinæ fuiſti; ad te confugimus, à te opem petimus..... at philoſophia quidem tantum abeſt ut perinde ac de hominum vita eſt merita laudetur, ut à pleriſque neglecta, à multis etiam vituperetur. Vituperare quiſquam vitæ parentem, & hoc parricidio ſe inquinare audet!*

CICERO TUSCULAN. V.

oſe parler, ou qu'il n'eſt deſtiné qu'à languir dans l'obſcurité. C'eſt ainſi que le prince apprend dès ſon enfance à mépriſer ou à haïr la raiſon qui pourroit l'éclairer. C'eſt ainſi que les nations deviennent les jouets de quelques hommes livrés à l'erreur pour toujours, & que la vérité ne peut jamais détromper.

Par une ſuite de l'importance fatale que les ſouverains & les peuples attachent à la religion, ſes miniſtres ſont partout chargés du ſoin d'élever la jeuneſſe & d'inſtruire les citoyens. Ces hommes mercénaires, leur enſeignent-ils la ſageſſe ? Leur montrent-ils leurs vrais rapports ? En font-ils des peres, des époux, des amis, des ſujets actifs, des citoyens vertueux ? Non, ils en font ou des eſclaves abjects de la tyrannie religieuſe, ou des fanatiques remuans, prêts à tout entreprendre pour elle, de pieux inutiles, des ignorans entêtés & déraiſonnables, des hypocrites intriguans, factieux & rebelles quand il s'agit de leurs prêtres; en un mot des inſenſés ſouvent auſſi nuiſibles à eux-mêmes qu'à la ſociété. Qu'apprend-on dans les écoles de ces maîtres vénérables, qui

remplacent parmi nous les ſages d'Athènes & de Rome? A la philoſophie, ils ont ſubſtitué un jargon barbare que l'on peut définir l'art de déraiſonner par ſyſtême, & d'obſcurcir les vérités les plus claires; leurs écoles ſont des arſenaux dans leſquels on arme l'eſprit au point de le mettre à l'épreuve de toutes les attaques de la raiſon. L'éducation & les inſtructions que le ſacerdoce donne à des citoyens ſe bornent à leur dire ce qu'ils doivent aveuglément croire, ſans jamais leur indiquer comment ils doivent agir & pour eux-mêmes & pour la patrie. Des dogmes, des fables, des myſtères, des pratiques, des cérémonies ridicules abſorbent l'attention des peuples; on leur inſpire un attachement imbécille pour ces imporrantes folies, & la haine la plus cruelle ou le mépris le plus injuſte contre tous ceux qui ne partagent point leur délire.

Ainſi l'inſtruction ſacerdotale, au lieu de développer la raiſon, ne fait que l'écraſer dans ſon germe; au lieu d'exciter l'eſprit à la recherche de la vérité, elle l'égare dans des chemins tortueux qui n'y conduiſent jamais; au lieu d'enſeigner une morale humaine

ne pour la vérité, & quand il lui a fait remplir quelques pratiques futiles & des devoirs imaginaires, il l'assure que sa conduite est agréable aux yeux d'une divinité pour laquelle il a pris soin de lui inspirer une crainte servile capable d'anéantir en lui tous les sentimens nécessaires à son bonheur ici-bas. D'où l'on voit que la religion ne fait point connoître à l'homme sa nature véritable; elle le jette dans l'abattement, elle le rend méprisable à ses propres yeux, elle brise le ressort de son ame, elle ne lui présente que des motifs imaginaires, elle ne lui offre que des phantômes, & jamais des réalités!

La législation suppose pareillement la nature humaine essentiellement dépravée, tandis que c'est visiblement la négligence & la perversité de ceux qui donnent des loix aux hommes qui les rendent injustes, ambitieux, avares, envieux, dissimulés, vains fourbes & vicieux. Les souverains n'emploient pour l'ordinaire les mobiles qu'ils ont en main que pour inviter quelques citoyens qu'ils favorisent ou qui leur sont nécessaires, à les seconder dans le projet d'opprimer & de contenir les

autres : la baſſeſſe, la flatterie, la complaiſance, ſont les uniques moyens de réuſſir auprès d'eux, & leurs loix ne ſont que des entraves incommodes, qui obligent le grand nombre à être le témoin tranquile du bien-être de ceux qui vivent de ſes malheurs. La néceſſité, le beſoin, l'indigence forcent le malheureux d'éluder ou de violer ouvertement la loi qui le retient dans la miſere, il ſe permet le vol, la rapine, la fraude; & n'écoute point une morale contraire à ſes intérêts, que la néceſſité la plus urgente le force ſouvent à mépriſer; pouſſé par ſa démence ou ſes beſoins il brave tout & s'expoſe à la mort dans la guerre qu'il fait à la ſociété.

Telles ſont les idées fauſſes que la religion & la politique ſe font de l'homme; tels ſont les motifs qu'elles mettent en jeu pour le forcer d'agir. Cependant pour peu qu'on l'enviſage ſans préjugé, on trouvera qu'il n'eſt par lui même ni bon ni méchant; ſes vices & ſes vertus ſont les ſuites de ſon temperament modifié par la culture, ſon eſprit eſt un terrein qui produit en raiſon des ſemences qu'on y jette; il eſt ſuſceptible de recevoir toutes les impreſſions, les idées, les opinions qu'on

qu'on lui donne : c'eſt l'habitude qui le familiariſe avec ſes notions vraies ou fauſſes ; ſes vices ou ſes vertus, les objets réels ou fictifs de ſes paſſions diverſes *. l'âge, l'exemple, l'autorité ne font que le confirmer dans ſa conduite, cimenter ſes habitudes, les changer en beſoins, s'il eſt une fois trompé dans ſes principes, s'il s'eſt fait de fauſſes idées du bonheur, s'il place ſon intérêt dans des objets nuiſibles, c'eſt-à-dire, qu'il ne peut ſe procurer ſans ſe nuire à lui-même & à ſes pareils, il faut que ſa conduite ſoit mauvaiſe, elle n'eſt plus qu'un tiſſu d'égaremens : cette conduite eût été bonne, louable, vertueuſe ſi, dans ce terrein, propre à tout recevoir, l'on eût ſemé de bonne heure la vérité, la raiſon, la grandeur d'ame, la paſſion d'être utile, la bienfaiſance, la juſtice, l'humanité. Ces ſemences euſſent germé & produit des fruits avantageux, ſi la main bienfaiſante du légiſlateur eût arroſé ce terrein, eût

* *Erras ſi exiſtimas vitia nobiſcum naſci ſupervenerunt, ingeſta ſunt.*

SENEC. EPIST. 91, 95, 124.

Les Loix ſont communément aſſez attentives à punir les crimes, mais ceux qui font les loix ne s'occupent nullement du ſoin de les prévenir.

arraché l'ivraie & les plantes inutiles ou pernicieuſes qui s'oppoſent à leurs croiſſance. En un mot la vertu, les lumieres, les talens deviendroient auſſi communs qu'ils ſont rares aujourd'hui, ſi la politique au lieu d'être injuſte, au lieu de ſe croire intéreſſée à la corruption & à l'aviliſſement des hommes, ſouffroit qu'on les familiarisât avec la vérité, & ne faiſoit germer dans les cœurs que des paſſions utiles. C'eſt en vain que la religion, la morale, la ſévérité des loix combattront des paſſions pour des objets que les hommes s'accoutumeront à regarder comme néceſſaires; les hommes ſeront toujours méchans, tant qu'ils n'auront aucun intérêt à bien faire; jamais ils ne ſentiront cet intérêt, ſi la vérité ne les éclaire; la vérité ne les éclairera que quand la ſageſſe guidera les conducteurs des nations.

C'eſt en vain que la philoſophie méditera ſur nos devoirs; c'eſt en vain que la morale nous preſcrira des vertus, ſi elles ne nous conduiſent au bonheur. Dans la préſente conſtitution des choſes la ſageſſe exclue de tout pouvoir, bannie de la faveur, mépriſée par la grandeur altière, ne peut donner du poids à ſes leçons;

en vain montre-t-elle la vérité ; en vain rappelle-t-elle les hommes à la raiſon que tout leur rend odieuſe & nuiſible ; en vain leur vante-t-elle les charmes de la vertu, qui jamais ne conduit qu'à la miſere ; les préceptes de la philoſophie ne ſeront que des déclamations inutiles tant que la religion prêchera ſa morale fanatique, ſes vertus inſociables, le mépris de la raiſon au nom d'un Dieu plus important que la vie & dépoſitaire d'un bonheur éternel, tant que le deſpotiſme pervertira les cœurs, pourſuivra la vérité & proſcrira la vertu ; tant que l'exemple du crime heureux anéantira ſes ſpéculations & ſes conſeils ; tant que le luxe, la diſſipation, l'oiſiveté, l'amour de la frivolité, allumeront dans tous les cœurs des paſſions impoſſibles à contenter ſans nuire à la félicité publique. Pour que la ſageſſe ſe fît écouter & rendît ſes leçons efficaces, il faudroit qu'elle procurât des avantages ; il faudroit qu'elle fût à portée de récompenſer ; il faudroit que l'on trouvât de l'intérêt à la ſuivre ; en un mot, pour que les peuples ſe ſoumiſſent à la ſageſſe, il faudroit qu'ils fuſſent gouvernés par des ſages.

Tout eſt lié dans le monde moral com-

me dans le monde physique. Les volontés des hommes sont sujettes aux mêmes loix que tous les corps de la nature ; des impulsions qui partent de différens côtés leur font décrire des routes moyennes ou leur font changer de direction. Si les différens mobiles qui influent sur les volontés des hommes se réunissoient pour les porter au bien, ils seroient indubitablement vertueux, parce que tous se trouveroient intéressés, invités, sollicités, forcés à l'être. Les mortels sont communément flottans entre le vice & la vertu ; leur volonté, que la nature met dans une sorte d'équilibre, est entraînée tantôt d'un côté tantôt d'un autre ; leur conduite n'est si souvent inconséquente & contradictoire, leur pratique ne dément si fréquemment leurs spéculations, que parce qu'à chaque instant, leurs cœurs sont tirés selon des directions opposées par des intérêts qui se combattent les uns les autres ; c'est ainsi que l'humanité, l'indulgence, l'équité, la bienfaisance, la bonne foi, la modération, dont tout le monde reconnoît l'utilité & le prix, sont continuellement effacés du souvenir des hommes soit par la superstition soit par le gouvernement. La vertu, qu'en théorie

tout le monde trouve aimable, déplaît parce que la pratique nuit à notre bien-être; parce qu'en la ſuivant, il faut renoncer à des avantages préſens. La raiſon & la vérité, que tout le monde juge néceſſaires à l'homme, ſont forcées de ſe taire devant la religion qui les condamne & la tyrannie qui les punit. Partout la ſuperſtition, la loi, l'uſage, l'exemple autoriſent ce que la raiſon défend; par-tout on ſouffre ou l'on eſt puni dès qu'on veut vivre conformément à la ſageſſe; par-tout on court les plus grands dangers quand on veut annoncer aux autres la raiſon & la vérité.

C'eſt ainſi que l'homme eſt perpétuellement tiré de ſon équilibre par des forces contraires, qui le font chanceler & tomber à chaque pas. Les mobiles propres à le déterminer, au lieu de ſe réunir pour le pouſſer où il devroit aller, ſont continuellement en oppoſition: au milieu de ces efforts diſcordans, qui agiſſent à chaque inſtant ſur lui, la nature, la raiſon, la vérité le ſoutiennent pourtant encore contre les aſſauts qu'il éprouve de toutes parts. L'homme eſt bon toutes les fois que ſon cœur tranquile n'eſt point forcé par quelque in-

térêt fictif d'être méchant ; il eſt raiſonnable toutes les fois que l'on n'a point corrompu ſon jugement. Il ſeroit vertueux ſi tout ne conſpiroit à le dénaturer, à l'empêcher de s'éclairer & de connoître ſes véritables intérêts.

Nous ne pouvons douter que l'homme ne s'aime lui-même ou ne deſire d'être heureux ; mais il a deux manières de faire ſon bonheur : la premiere eſt de ſe rendre heureux ſans préjudice des autres ; elle eſt très-légitime & s'appelle vertu quand elle remplit ſon objet en procurant aux autres le bien être qu'ils deſirent pour eux mêmes : la ſeconde conſiſte à ſe rendre heureux aux dépens de la félicité des autres ; celle-ci eſt injuſte, elle s'appelle vice ou crime ; elle déplaît néceſſairement à des êtres qui s'aiment eux mêmes & qui deſirent le bonheur. Ainſi c'eſt de l'heureux accord de notre bien-être propre avec celui de nos aſſociés que réſulte la vertu.

Le grand art du moraliſte, du légiſlateur, du politique, conſiſteroit donc à réunir, à confondre les intérêts des hommes ; ceux ci ne ſont méchans ou nuiſibles à leurs ſemblables que parce que tout contribue à les diviſer d'inté-

rêts ou à rendre le bonheur de chaque individu totalement incompatible avec celui des êtres qui l'entourent.

Il eſt aiſé de voir que la religion heurte de front les ſentimens primitifs de notre nature en nous défendant de nous aimer nous-mêmes, en nous interdiſant les plaiſirs les plus innocens, en nous ſoumettant à des dieux bizarres & malfaiſans qui s'irritent de notre félicité, & dont l'idée funeſte n'eſt propre qu'à troubler notre tranquillité. Cette religion, bien loin de nous unir d'intérêts avec les êtres de notre eſpece, ne fait que diviſer les malheureux enfants de la terre pour des notions futiles qu'ils n'entendirent jamais. En effet comment concilier une nature qui nous porte à nous aimer, à nous conſerver, à rendre notre exiſtence agréable, avec les décrets d'une divinité redoutable qui veut que les créatures s'oublient elles-mêmes pour ne s'occuper que de ſes terribles jugemens? Comment concilier nos propres intérêts & ceux des nations qui nous ſollicitent à être actifs, laborieux, vigilans, induſtrieux, avec les préceptes ou les conſeils d'une religion qui veut que nous renoncions à toutes les choſes d'i-

ci-bas, & qui nous montre la perfection dans une vie inutile & contemplative, dans des mortifications volontaires, dans une frénéſie qui ſouvent nous engage à nous détruire nous-mêmes ? Comment concilier l'équité, l'humanité, l'ordre public, avec un fanatiſme querelleur qui apporte le glaive de diviſion entre les hommes, qui les arme de zèle, qui bannit la concorde, qui oſe même violenter la penſée, & fouiller dans les replis du cœur de l'homme pour y trouver des prétextes de le haïr, de le perſécuter, de l'exterminer ? Les nations ont elles lieu de s'applaudir de ces guerres atroces que firent & que feront toujours naître dans leur ſein des hommes enhardis par l'impunité, corrompus par l'oiſiveté, qu'elles nourriſſent pour les dévorer elles-mêmes & pour les déchirer par leurs diſputes inſenſées ? Les intérêts des familles ſe trouvent-ils bien réunis par les préceptes inſociables d'une religion qui fixe nos regards ſur un Dieu jaloux de notre cœur & qui nous défend de le partager entre lui & ſes créatures ? Comment accorder avec de tels principes les ſentimens ſi doux que la raiſon devroit nous

inſpirer pour les êtres avec qui nous vons, & que tout nous montre ſi néceſſaires à notre propre félicité ? Que deviennent les douceurs de l'union conjugale, de l'amitié, ſous les loix d'un Dieu farouche qui ordonne de quitter pour le ſuivre père, mère, épouſe, enfans, amis ?

Ce n'eſt donc point dans la religion qu'il faut chercher des motifs pour opérer cette heureuſe réunion d'intérêts qui conſtitue le bonheur ſocial ; nous ne les trouverons pas plus dans une aveugle politique, qui, graces aux délires des princes & aux préjugés des nations, n'eſt devenue que l'art de diviſer les citoyens pour les dompter plus aiſément. Quels ſont en effet les fruits que la politique procure aux hommes ? Ne voyons-nous point les ſouverains occupés ſans ceſſe du projet d'anéantir la liberté des peuples, d'étouffer en eux l'amour du bien public ? Ne les voyons-nous pas ſéparer leurs intérêts de ceux de la patrie ; ſe liguer avec un petit nombre de citoyens perfides pour accabler tous les autres ; multiplier ſans cauſe des guerres inutiles & cruelles qui dépeuplent les états ; ou les prétextes les plus

injuſtes & les plus frivoles troubler le repos de leurs voiſins & prodiguer le ſang de leurs propres ſujets ; pour contenter leur ambition propre ou l'avidité de leurs cours, inventer chaque jour des moyens violens & rafinés d'envahir la propriété ; forcer les ſujets à gémir ſous l'oppreſſion, à ſemer pour que d'autres recueillent, ou bien les inviter à devenir les complices des cruautés que la puiſſance ſouveraine fait éprouver à ceux qu'elle devroit défendre & ſecourir ? Les maîtres de la terre ne ſont-ils point folement épris de l'idée vaine de ſe rendre heureux tout ſeuls, de contenter à chaque inſtant leurs paſſions, leurs fantaiſies, leurs caprices ſanguinaires ? S'ils font part de leur bien-être à quelques-uns de leurs ſujets, n'eſt-ce point à ceux qu'ils jugent les plus propres à ſubjuguer les peuples, les plus diſpoſés à les vexer, les plus ingénieux à les tourmenter, les plus grands ennemis de leurs concitoyens ? Ces politiques ne ſe ſervent-ils pas des amorces de la grandeur, du crédit, des richeſſes, des titres, des privilèges, des dignités pour ſemer la diſcorde & pour faire naître dans les

uns l'ambition, l'avarice, la ſoif des honneurs, & dans les autres l'envie, l'eſprit d'intrigue & une rivalité dangereuſe qui fait que perſonne n'eſt content de ſon ſort? Sous de tels chefs que ſont les loix, les uſages, les préjugés, ſinon des chaînes qui empêchent l'homme de travailler, qui gênent ſa liberté, qui le dépouillent de ſes biens ſans aucun avantage ni pour lui-même ni pour la ſociété, dont l'intérêt ſert pourtant de prétexte aux violences qu'on lui fait?

D'après ſa religion l'homme ne peut ni travailler à ſon bien-être ni s'occuper de ſon bonheur ſans riſquer de déplaire à ſon Dieu; d'après ſes inſtitutions politiques il ne peut réclamer ſes droits, travailler pour lui même, ſervir la ſociété, prendre ſes intérêts en main, ſans s'expoſer à déplaire aux arbitres de ſon ſort, qui prétendent avoir reçu de la divinité le droit inaliénable de tyranniſer la perſonne & les biens de leurs ſujets & de ſe jouer à volonté du bien être de la patrie. Enfin, par la rivalité fâcheuſe qui s'établit entre les concitoyens d'un même état, nul homme ne peut ſe rendre heureux ou avouer

l'amour qu'il a pour lui-même ſans devenir un objet haïſſable à tous ſes concurrens.

Ainſi l'homme fut l'ennemi du ciel & de la terre, l'objet du courroux des dieux & des hommes, toutes les fois qu'il oſa travailler à ſa propre félicité; il fut obligé de s'iſoler, de cacher ſes deſſeins, de faire bande à part, de ſéparer ſes intérêts de ceux des autres, & de devenir méchant, parce qu'il vit que ſans cela il ſeroit inutile de ſe flatter d'obtenir les choſes auxquelles les préjugés font attacher le bonheur: s'il rougit quelquefois de ſes égaremens, c'eſt lorſqu'il put entendre le cri de la nature: elle lui montra quelquefois ſes véritables intérêts; elle lui fit voir les ſentimens néceſſaires qu'il excitoit dans ſes ſemblables; elle le força de ſe haïr & de ſe mépriſer lui même toutes les fois qu'il eut la conſcience de l'indignation & du mépris que ſa conduite devoit produire dans les autres.

Mais bientôt ces reproches de la conſcience, ces remontrances de la raiſon furent étouffés par les intérêts puiſſans que la religion & la politique montrerent à l'homme; il ſe juſtifia ſes excès

à lui-même par la néceſſité d'être heureux & par l'impoſſibilité de l'être en ſuivant les conſeils dangereux d'une raiſon contredite à chaque inſtant. C'eſt ainſi que le dévot zèlé ſe juſtifie à lui-même ſa malice, la noirceur de ſon ame, ſon humeur atrabilaire, ſa lâche cruauté, ſon intolérance par l'idée de plaire à ſon Dieu, & de défendre ſa cauſe. C'eſt ainſi que le mauvais prince ſe juſtifie ſes rapines, ſes extorſions, ſes guerres ſous prétexte du bien de ſon peuple & de la défenſe néceſſaire des intérêts qui lui ſont confiés. C'eſt ainſi qu'un courtiſan ſe juſtifie ſes baſſeſſes, ſes flatteries, ſes trahiſons, ſes injuſtices par la néceſſité de plaire à ſon ſouverain, de ſe conformer à ſes vues, de ſoutenir ſon rang, d'obtenir des graces, d'avancer ſa famille, de ſe mettre à portée de procurer des avantages aux autres. C'eſt ainſi que le voleur public ſe juſtifie par l'autorité du prince qui lui permet de voler, par la loi, par l'uſage, par l'exemple d'autrui. C'eſt ainſi que le tyran ſubalterne ſe juſtifie par la néceſſité d'exécuter des ordres ſupérieurs, qui veulent qu'il ſoit injuſte ou qu'il renonce à ſa place. C'eſt

ainſi que l'homme du peuple juſtifie ſes fraudes & même ſes crimes par le beſoin de vivre & de ſubſiſter. En un mot, dans tous les états, les hommes trouvent des raiſons pour ſe juſtifier à eux mêmes la conduite la plus odieuſe & pour exténuer les iniquités que l'habitude leur a rendu néceſſaires.

D'où l'on voit que les reproches de la conſcience & les remontrances de la raiſon ſont bientôt anéantis dans les cœurs des hommes, que toutes leurs inſtitutions forcent à violer les loix de la nature, & à mépriſer les intérêts de la ſociété, toutes les fois qu'ils veulent ſonger aux leurs. La morale devient incertaine pour eux, & lorſqu'ils ſont criminels, ils trouvent une foule de motifs pour s'excuſer de la conduite la plus criante.

Tels ſont les fruits que la morale recueille en tout pays de la religion, de la politique, de l'uſage, de l'opinion, qui contrarient preſque toujours la vertu, ou qui combattent les intérêts les plus évidens du genre humain. Si l'on écoute quelquefois la nature, bientôt on eſt obligé de lui impoſer ſilence pour écouter la religion ou le gouvernement tout puiſſant, ou l'uſage tyran-

nique, ou des préjugés dont ſouvent on reconnoît la folie. L'homme ne ſçait donc à qui entendre ; ſa volonté eſt le jouet continuel de divers motifs oppoſés qui ſe diſputent le droit de le déterminer. Il ſe décide pour l'ordinaire en faveur de ceux que ſes paſſions préſentes, ſes caprices paſſagers, ſes intérêts momentanés lui font trouver les plus forts ; ce n'eſt que quand, par hazard, les forces de l'intérêt & de la raiſon ſe réuniſſent que l'homme connoît des principes ſurs ; toutes les fois que ces forces ſe croiſent, ſa morale devient problématique ; ſon propre tempérament, ſes habitudes, ſes circonſtances décident alors de ſa conduite.

Cependant la morale eſt une pour tous les êtres de l'eſpèce humaine : ſi leur nature eſt la même, quoique diverſement modifiée dans les individus, leurs principes de conduire doivent être invariables, & la raiſon fondée ſur l'expérience devroit toujours les guider. Si cette raiſon préſidoit, comme elle en a le droit, aux inſtitutions humaines, la religion n'auroit jamais le front de la réduire au ſilence ; le gouvernement ſeroit forcé de lui obéir ; la loi ſeroit ſon

interprête, l'éducation ne ſeroit que la raiſon ſemée dans les cœurs & convertie en habitude ; alors tout s'accorderoit à nous montrer nos véritables intérêts, à nous prouver la conduite que nous devons tenir, à nous rendre la vertu facile & la morale ſacrée ; nous ne ſerions jamais incertains ſur la façon dont nous devons agir, parce que toujours nous nous ſentirions intéreſſés à bien faire.

Mais la religion, orgueilleuſe de ſa céleſte origine, mépriſe la nature, rejette l'expérience, met en fuite la raiſon & veut élever ſes intérêts ſur la ruine de ceux des habitans de la terre. Epriſe des objets merveilleux qui l'occupent dans l'empyrée & des avantages imaginaires qu'elle y ſuppoſe, elle néglige ce monde & renverſe tout ce qui pourroit nuire à l'empire excluſif qu'elle y veut exercer. D'un autre côté l'autorité ſuprême, placée entre les mains de quelques mortels divinſes, ne connoît d'autre règle que ſon caprice, ni d'intérêt plus fort que celui de dépouiller les peuples qu'elle devroit protéger ; la nature, la raiſon, l'équité ſont accablées ſous le joug de la volonté arbi-

traire qui ſe rit impunément des plaintes de la foibleſſe. Envahie par la religion, l'éducation, comme on a vu, n'a pour objet que d'énerver de bonne heure l'eſprit & le cœur des mortels, afin de les aſſervir pour toujours, & de les apprivoiſer avec les chaînes qu'ils porteront pendant la vie.

Les hommes n'ont jamais que la portion de raiſon que le ſacerdoce & le deſpotiſme conſentent à leur laiſſer; des qu'ils vont au delà ils ſont menacés de la colere du ciel ou punis en ce monde. Le genre humain, retenu dans une enfance éternelle, ne peut faire un pas ſans l'aveu de ſes guides: ceux-ci ne l'occupent que de vains jouets ou de vaines terreurs pour en reſter les maîtres; ils ont ſoin d'écarter tous ceux qui pourroient le raſſurer ou développer ſa raiſon. *

* Nous voyons qu'en tout pays, les hommes ne ſongent qu'à ſe procurer des amuſemens puérils, & ſont traités comme des enfans par ceux qui les gouvernent. Si les princes favoriſent des talens, ce ne ſont pour l'ordinaire que ceux qui s'occupent d'objets futiles, & peu intéreſſans pour la ſociété. Si des deſpotes ont quelquefois fondé & doté des ſociétés littéraires, ce ne fut que pour avoir

Ne ſoyons donc point ſurpris ſi la vraie morale contredite à chaque pas, a fait ſi peu de progrès. Les hommes n'ont eu jamais que celle qui convenoit à leurs prêtres & à leurs tyrans; elle fut capricieuſe, verſatile & changeante comme leurs intérêts & leurs volontés; elle n'eut point de principes ſûrs, parce que tout ce qui eſt invariable eſt fait pour déplaire au caprice qui veut avoir la faculté de changer à tout moment; la ſageſſe ne put ſe faire entendre, parce qu'elle eut à combattre les intérêts de la méchanceté revêtue du pouvoir; la vérité fut dan-

des eſclaves qui rendiſſent hommage à leur vanité: ces ſociétés n'eurent point de liberté; elles furent tenues dans une dépendance continuelle; la faveur dicta communément le choix des membres de ces Académies; la liberté de penſer, ſi néceſſaire aux progrès de l'eſprit, en fut exclue; des talens médiocres & des ames ſerviles furent maîtres des ſuffrages; &, ſi les individus produiſirent des ouvrages utiles & lumineux, le corps n'en produiſit point, parce que le grand nombre fut abject & rampant. Nous voyons en Europe des Académies pour toutes les ſciences & les arts, nous n'en voyons nulle part qui s'occupent de la politique & de l'art de bien vivre. Bien plus, il n'exiſte dans aucun pays une école de morale.

gereuſe parce qu'elle conduiſit évidemment à la ruine ſous des maîtres dont la puiſſance n'avoit pour appui que l'opinion & l'impoſture. La morale, dépourvue de motifs ſenſibles, incapable de diſtribuer des récompenſes & d'infliger des peines, privée de la faculté de procurer aucun des objets dont les mortels ſont épris, ignorée ou mépriſée par les princes & les grands, cultivée par des hommes obſcurs & déteſtés, eût-elle pu ſe faire reſpecter dans des nations à qui tout rendoit l'aveuglement, le vice, la déraiſon néceſſaires? En vain fit-elle des menaces, elles ne furent point écoutées par des hommes que le malheur des autres pouvoit ſeul rendre heureux; en vain fit-elle des promeſſes, on la vit dans l'impoſſibilité de les tenir, ou de procurer des récompenſes, des richeſſes, du crédit, des honneurs; en vain ſéduiſit-elle l'imagination, on trouva bientôt que la vertu, ſi belle en théorie, étoit nuiſible dans la pratique ou ne menoit à rien.

Pour que la morale ait du pouvoir ſur les hommes, il faut les éclairer ſur leurs vrais intérêts; pour qu'ils ſoient

éclairés, il faut que la vérité puiſſe les inſtruire ; pour les inſtruire, il faut que le préjugé ſoit déſarmé par la raiſon ; c'eſt alors que les nations, tirées de cette enfance, que leurs tuteurs s'efforcent d'éterniſer, s'occuperont de la réforme de leurs inſtitutions, des abus de la légiſlation, des idées fauſſes qu'inſpirent l'éducation, des uſages nuiſibles dont elles ſouffrent à chaque inſtant ; c'eſt alors que les ſociétés humaines ſeront heureuſes, actives, floriſſantes ; c'eſt alors que les citoyens, détrompés de terreurs paniques, d'eſpérances imaginaires, des opinions qui les ſoumettent à des chefs corrupteurs & corrompus, ſentiront que leur intérêt eſt lié à celui de l'état ; c'eſt alors que l'éducation inſpirera à la jeuneſſe le goût des objets utiles ; en un mot c'eſt alors que tout conſpirera à donner des principes ſûrs, invariables, non ſujets à diſputer. Tout confirmera les promeſſes de la morale, tout encouragera la vertu & forcera le vice de lui céder la place.

La vertu eſt de l'aveu de tout le monde le ſoutien des Empires ; mais les nations ne peuvent être vertueuſes

ſi elles ne ſont inſtruites. Des peuples ignorans, remplis de préjugés, tremblans ſous le joug de l'opinion, accoutumés à ſe mépriſer eux mêmes, découragés par l'oppreſſion, ne ſont que des amas d'eſclaves crédules & bornés, ſans vues pour l'avenir, incapables d'activité, prêts à recevoir tous les vices qui pourront les tirer de la miſere. Si tels ſont les ſujets auxquels le deſpotiſme veut commander, un gouvernement plus ſenſé en veut d'autres; il veut des citoyens dont les intérêts ſe confondent avec ceux de l'état, qui s'occupent de ſa félicité, qui le ſervent utilement, qui s'intéreſſent a ſa proſpérité, & qui le défendent avec courage. La patrie n'eſt jamais qu'où ſe trouve le bien-être; il n'y a de bien-être que dans une contrée gouvernée par des loix juſtes; les loix ne ſont juſtes que lorſqu'elles ont pour objet le bonheur du grand nombre. Un citoyen vertueux dans les états des tyrans, eſt un être déplacé; c'eſt une plante étrangere au climat où elle ſe trouve.

Cependant ces hommes ſi ennemis de toutes lumieres ſont eux-mêmes les

victimes des préjugés des peuples. Combien de fois ces princes qui ne demandent que des ſujets abrutis, ne ſentent-ils pas qu'ils auroient beſoin qu'ils fuſſent plus éclairés ? Combien de fois ces ſouverains fauteurs de la ſuperſtition ont-ils eu lieu de gémir de ſes coups & des obſtacles qu'elle mettoit à leurs projets ? Ils trouvoient alors que les préjuges étoient bien plus forts qu'eux ; ils trouvoient que l'opinion ſacrée étoit capable d'ébranler le trône même & de briſer le ſceptre dans la main des rois, enfin ſouvent ils ont trouvé la mort dans cette ſuperſtition ingrate qui les flattoit de rendre leur perſonne inviolable & ſacrée. Quelle que ſoit la lenteur des progrès de la raiſon, on ne peut douter qu'elle n'influe à la longue ſur ceux-mêmes qui lui ſont les plus oppoſés : la lumiere de la vérité ſe réfléchit tôt ou tard ſur le viſage des méchans qui, en s'efforçant de l'éteindre, ne font ſouvent que la rendre plus éclatante & plus pure.

Il faut donc éclairer les mortels ſi l'on veut les rendre raiſonnables ; il faut leur montrer leur vraie nature &

leurs intérêts véritables, il faut les arracher à leurs amuſemens puérils, les faire rougir de leurs préjugés aviliſſans, leur inſpirer de la vigueur, leur enſeigner leurs vrais devoirs, leur montrer leur dignité, & les conduire ainſi à la virilité. La vertu ennoblit l'ame; elle apprend à l'homme à s'eſtimer lui-même; elle le rend jaloux de l'eſtime des autres; elle lui fait ſentir qu'il eſt quelque choſe dans la nature; la raiſon lui prouve qu'il doit ambitionner les ſuffrages de ſes concitoyens, & que pour les obtenir d'une façon légitime & ſûre il doit acquérir des talens, ſe rendre utile, & montrer des vertus: voilà la route que la ſageſſe ouvre à tous ceux qui voudront ſe diſtinguer. Toute conſidération qui n'eſt fondée que ſur l'opinion & le préjugé ne peut être ſolide, elle eſt faite pour diſparoître aux approches de la vérité.

CHAPITRE XIV. & dernier.

La vérité doit tôt ou tard triompher de l'erreur, & des obſtacles qu'on lui oppoſe.

REformer le genre humain & le détromper de ſes préjugés fut toujours une entrepriſe qui parut auſſi vaine qu'inſenſée. Les perſonnes les mieux intentionnées & les plus éclairées ſont, comme on a vu, trop ſouvent elles-mêmes tentées de croire que les folies des mortels ſont incurables, & qu'il ſeroit inutile de vouloir les guérir. Tout homme qui avoue le projet de changer les idées de ſes ſemblables paroît à tous les yeux un extravagant, dont le moindre châtiment eſt d'être couvert de ridicule. Cependant ſi nous conſidérons attentivement les choſes, nous trouverons des raiſons très-fortes, au moins pour douter, ſi l'opinion de ceux qui croient l'eſprit humain inguériſſable eſt réellement fondée. Si l'homme eſt un être raiſonnable comment

ment peut-on imaginer que la raiſon ne ſoit point faite pour lui, ou ne ſoit uniquement réſervée qu'à quelques individus choiſis, tandis que l'eſpèce entière en ſera toujours privée ? Quoi ! l'eſprit humain n'eſt-il donc ſuſceptible de ſe perfectionner que ſur des objets frivoles ? Eſt-il condamné à demeurer dans une enfance perpétuelle ſur ceux qui l'intéreſſent le plus ? Des nations forcées par les circonſtances ne ſe ſont-elles pas détrompées peu à peu d'une partie de leurs préjugès ? Celles qui ſe ſont civiliſées ſont-elles les dupes des mêmes erreurs que leurs ſauvages ancêtres ? Si le fanatiſme de la religion, ſi des erreurs nuiſibles ſont ſouvent parvenues à changer la face du globe ; pourquoi l'enthouſiaſme de la vérité ne pourroit il pas un jour ſaiſir les peuples & les porter à faire main-baſſe ſur les opinions & les uſages qui les déſolent ? Faut-il donc déſeſpérer de voir un jour les hommes, fatigués de leurs délires, recourir à la vérité pour en trouver les remèdes ? Enfin n'eſt-ce pas faire à la race humaine la plus ſanglante injure que de prétendre qu'il n'y a que l'erreur & le vice qui ſoient en droit de

lui plaire, & que la vérité & la vertu, dont elle ſent les charmes & le beſoin, ne ſoient point faites pour l'éclairer ou pour guider ſa conduite?

N'ayons point de notre eſpèce des idées ſi défavorables. Si l'homme eſt dans l'erreur, c'eſt que tout conſpire à le tromper; s'il chérit le menſonge, c'eſt qu'il le prend pour la vérité; s'il eſt obſtinément attaché à ſes préjugés, c'eſt qu'il les croit néceſſaires à ſon repos, à ſon bien-être dans ce monde & dans l'autre. S'il méconnoît ſa nature, c'eſt qu'il ne lui eſt point permis ni de penſer par lui-même, ni d'entendre la vérité, ni de faire des expériences; s'il ferme ſon oreille à la voix de la raiſon, c'eſt que tout concourt à le rendre ſourd & à le prémunir contre elle; c'eſt que les clameurs du fanatiſme & de la tyrannie l'empêchent d'entendre ſes leçons: enfin, ſi ſa conduite eſt ſi dépravée, ſi contraire à ſon propre bonheur & à celui des êtres avec leſquels il doit vivre, c'eſt que tous les motifs qui devroient ſe combiner pour le rendre vertueux ſe réuniſſent pour le retenir dans l'ignorance & le pouſſer au crime.

Cependant ne déſeſpérons point de la guériſon du genre humain ; pourquoi ne ſe guériroit-il point par les mêmes moyens qui l'ont empoiſonné ? Si c'eſt l'erreur qui cauſa tous ſes maux, qu'on lui oppoſe la vérité ; ſi ce ſont ſes vaines terreurs qui l'ont égaré, qu'on le raſſure ; ſi c'eſt l'éducation qui propage & qui éterniſe ſes préjugès, qu'on la rende plus ſenſée ; ſi c'eſt pour avoir méconnu les voies de la nature qu'il s'eſt perpétuellement égaré, qu'on le ramène à cette nature, qu'il faſſe des expériences, qu'il développe ſa raiſon ; ſi ce ſont ſes gouvernemens qui le rendent malheureux & qui corrompent ſes mœurs, donnons-lui de la grandeur d'ame, montrons lui tous ſes droits, inſpirons-lui l'amour de la liberté, prouvons à ſes ſouverains que leurs véritables intérêts ſont eſſentiellement les mêmes que ceux des ſujets qu'ils gouvernent, & doivent l'emporter ſur les intérêts futiles des flatteurs qui leur ſuggèrent qu'ils ne peuvent être puiſſans & reſpectés qu'en rendant leurs ſujets foibles & miſérables.

La nature, toujours en action ne peut-elle donc point, dans ſes combinaiſons

éternelles, faire naître des circonſtances propres à détromper les hommes, au moins pour un tems, de leurs folies ? La néceſſité ne peut-elle pas amener des événemens qui les forcent à renoncer à leurs extravagances ? S'obſtinera-t-elle toujours à les enchaîner dans les ténèbres de l'opinion ? Ne ſeront ils jamais gouvernés par des princes qui connoiſſent leurs avantages réels, leur vraie puiſſance, leur vraie gloire ? Les nations ne ſe laſſeront-elles jamais de ces ſuperſtitions qui les apauvriſſent ſans fruit, de ce deſpotiſme qui les énerve, de ces guerres qui les déſolent, de ces jalouſies qui les mettent aux priſes, de ces conquêtes & de ces victoires qui coutent le ſang du citoyen, de ces vains efforts que ſuit l'épuiſement des états ? Ne verrons-nous jamais les ſociétés politiques détrompées de ces inſtitutions qui les oppriment, de ces uſages que le bon ſens condamne, de ces préjugés qui n'ont que l'antiquité pour eux, de ces diſtinctions onéreuſes qui font de tous les citoyens des oppreſſeurs ou des opprimés, des orgueilleux ou des hommes vils, des grands altiers ou des eſclaves rampans, des riches

insatiables ou des indigens misérables, qui manquent du nécessaire & qui recourent au crime pour se le procurer? Enfin toutes les institutions tendront-elles toujours à peupler les villes d'êtres frivoles & vains, d'oisifs fatigués de leur existence, de pères déréglés & négligens, de femmes légères, dissipées ou sans pudeur; d'enfans rebelles & ingrats, de faux amis prêts à se trahir, d'avares courant après des richesses qui ne leur procureront point le bonheur; d'ambitieux qui, par toutes sortes de voies, veulent obtenir un rang qui ne peut rassasier leurs desirs; de citoyens divisés d'intérêts, & indifférens sur le sort de la patrie?

S'il n'est point permis de croire que la raison puisse un jour éclairer la race humaine entiere, pourquoi ne nous flatterions-nous pas de la voir du moins régner sur une portion de la terre? Si les nations, ainsi que les individus, ne peuvent espérer un bonheur permanent & inaltérable, pourquoi douter qu'elles puissent au moins en jouir pour quelque tems? Osons donc prévoir ces heureux instans dans l'avenir; que notre cœur se réjouisse de pressentir qu'un

peuple puiſſe, du moins pendant des intervalles favorables, être gouverné par la raiſon. Le malade hàbituel ne prévoit-il pas avec plaiſir les momens de repos que ſes infirmités lui laiſſeront ? Les maux les plus violens ne ſont-ils pas forcés de ſe ſuſpendre quelquefois ? Le genre humain eſt-il le ſeul frénétique qui n'ait point des intervalles lucides ?

Ainſi le Sage qui aura médité ne ſe rebutera point des obſtacles ſans nombre que la vérité rencontre toutes les fois qu'elle contredit les préjugés univerſellement établis. C'eſt en remontant à leurs vraies cauſes que l'on peut en tarir la ſource ; c'eſt en détruiſant ces cauſes que l'on anéantira leurs dangereux effets. Ramenons les hommes à l'expérience, & bientôt ils découvriront la vérité. Donnons-leur une balance dans laquelle ils puiſſent peſer avec certitude leurs opinions, leurs inſtitutions, leurs loix, leurs uſages, leurs actions, leurs mœurs. Ils ne ſe tromperont jamais quand ils régleront leurs jugemens ſur l'utilité durable & permanente qui réſulte de leurs façons de penſer & d'agir. D'après cette règle éter-

nelle, invariable, néceſſaire, il jugeront ſainement de tout, leur eſprit aura un guide ſûr pour fixer à jamais ſes idées.

En appliquant cette règle infaillible à la religion, ils trouveront que ſes vaines chimères n'ont ſervi, dans tous les tems, qu'à troubler l'imagination de l'homme, qu'à porter la conſternation dans ſon cœur, qu'à le remplir d'inquiétudes, qu'à étouffer en lui l'énergie néceſſaire pour travailler efficacement à ſon bonheur ici-bas; il verront que les notions religieuſes, toujours directement oppoſées à celles de l'évidence & de la raiſon, doivent néceſſairement donner lieu à des diſputes interminables: ils ſentiront que ces diſputes, tant que l'on y attachera la plus grande importance, ne manqueront pas de troubler la tranquillité publique: l'hiſtoire de tous les ſiecles leur prouvera que leurs prêtres, loin de procurer aux mortels des moyens de parvenir au bonheur, n'ont été pour eux que des furies qui par-tout ont répandu la diſcorde, & ſe ſont fait payer chèrement des menſonges & des ravages qu'ils ont apportés ſur la terre. L'expérience journaliere

leur fera voir l'inutilité de ces prières dont elles fatiguent les dieux; de ces cultes, de ces pratiques, de ces rites, de ces ſacrifices ſouvent barbares, à l'aide deſquels, depuis tant de milliers d'années, les nations ſe flattent vainement de rendre propices des divinités, qui ne ſont favorables qu'aux peuples bien gouvernés.

En examinant les avantages qui réſultent des inſtitutions politiques, l'on trouvera que preſqu'en tout pays le caprice d'un ſeul homme, appuyé par les forces des inſtrumens de ſon pouvoir, décide irrévocablement du ſort des nations. Ils verront que les loix nuiſibles au plus grand nombre, n'ont pour objet que l'utilité du maître & de quelques citoyens, qui, par leurs lâchetés & leurs intrigues, ont mérité ſa faveur. Ils reconnoîtront que ces indignes Viſirs, ces courtiſans ſi fiers ſur qui les richeſſes & les récompenſes des ſociétés s'accumulent, ſont ſouvent les plus cruels ennemis de l'état, & que ces grands qui s'attirent la conſidération, les reſpects, la vénération d'un peuple imbécille ne ſont communément que les artiſans des malheurs de la patrie. Ils

demeureront convaincus que, par les préjugés vulgaires, si favorables à la puissance illimitée, les sujets ne sont pour l'ordinaire, que des captifs destinés à gémir toute leur vie dans les fers, & à mordre la poussiere aux pieds de quelques mortels, qu'ils ont la simplicité de croire d'une autre espèce que la leur. Détrompées de ces honteux préjugés, les nations sentiront qu'elles sont libres, qu'elles ont droit au bonheur, qu'elles peuvent en appeller, des institutions absurdes de l'antiquité, à leur utilité présente, & qu'elles ne sont point faites pour être éternellement les dupes d'opinions fausses, transmises de race en race sans jamais avoir été examinées. Elles trouveront que leurs chefs sont des hommes choisis par elles mêmes pour veiller à leur sûreté, qui mérirent leur soumission, leur reconnoissance, leur amour lorsqu'ils sont vraiment utiles ou fidèles à remplir les engagemens qu'ils ont contractés avec elles. Le citoyen, cessant de s'avilir sans cause, demeurera persuadé qu'il n'est point un esclave, que la nature l'a fait libre, qu'il a des droits incontestables, que les mortels

naiſſent égaux, que la ſeule vertu met de la différence entre eux ; qu'ils ne doivent de l'affection & des reſpects, qu'à ceux qui par leurs talens, leurs vertus, leur utilité ſont les plus néceſſaires à la patrie & lui procurent les avantages les plus réels.

C'eſt ſur l'utilité réelle ou ſuppoſée que ſe fondent néceſſairement tous nos ſentimens pour les hommes & pour les choſes. Nous ſommes viſiblement dans l'erreur toutes les fois que nous accordons notre eſtime, notre vénération, notre amour à des hommes, à des actions, des uſages, des inſtitutions, des opinions inutiles ; le dernier dégré de la démence eſt d'aimer & d'eſtimer ce qui nous eſt nuiſible. Le citoyen le plus utile doit être, dans tout état, le plus chéri, le plus conſidéré, le mieux récompenſé. Le ſouverain vertueux eſt, d'après ces principes, le mortel le plus digne de l'attachement & des reſpects de tous ceux qui éprouvent à chaque inſtant les heureuſes influences de ſes ſoins vigilans. Ceux qui, ſous lui, partagent les travaux pénibles de l'adminiſtration, ſont évidemment les hommes le plus juſtement conſidérés. Les hom-

mages que nous rendons à la grandeur, au rang, aux places, aux dignités, ne peuvent avoir pour motifs que les avantages que nous recevons ou que nous ſommes en droit d'eſpérer de ceux qui les poſſèdent, ces hommages ne ſeroient plus que des effets d'une habitude machinale, d'une crainte ſervile, d'un préjugé déraiſonnable, ſi nous les accordions indiſtinctement à des êtres malfaiſans ou dépourvus de mérite. Les diſtinctions, les titres, les prérogatives ſont faites pour repréſenter à nos yeux les ſervices réels, les lumières, la faculté d'être utile. Dès que ces choſes ne ſont plus que les ſymboles de la faveur, de l'intrigue, de la baſſeſſe, de la vénalité; dès qu'elles ne ſervent qu'à couvrir l'ineptie, l'ignorance, la fraude, la méchanceté favoriſées; dès qu'elles ne nous annoncent que le pouvoir de nuire, nous devenons les complices des maux que nous éprouvons quand nous leur proſtituons un encens qui n'eſt dû qu'au mérite & à l'utilité.

Pour peu que nous réfléchiſſions, nous ſerons convaincus que l'utilité, ou du moins ſon image & ſes apparences,

ſouvent trompeuſes, ſont toujours les objets que les hommes chériſſent, admirent, honorent. Leurs ſentimens ſont raiſonnables toutes les fois que leur affection & leur vénération portent ſur des objets vraiment avantageux ; ils ſont dans l'aveuglement & le délire, quand les objets de leur vénération en ſont indignes, c'eſt-à-dire, ſont inutiles ou pernicieux pour eux-mêmes.

L'utilité des talens de l'eſprit fut en tout tems reconnue par les mortels ; la ſupériorité des lumieres a ſubjugué le monde. Des hommes plus inſtruits que les autres ont pris en tout tems un aſcendant néceſſaire ſur ceux qui n'avoient ni les mêmes reſſources ni les mêmes talens. Les premiers Légiſlateurs des nations furent des perſonnages plus éclairés que le vulgaire, qui porterent des lumieres, de la ſcience, de l'induſtrie à des Sauvages épars, dénués de ſecours, expoſés à la faim, à la miſere, privés d'expérience, dépourvus de prévoyance - en un mot dans l'état de l'enfance. Ces hommes, merveilleux ſans doute pour des êtres malheureux ; les réunirent en ſociété, faciliterent leurs travaux, leurs apprirent les moyens de

mettre leurs forces à profit, développèrent leurs facultés, leur découvrirent quelques secrets de la nature, réglerent leur conduite par des loix. Les sociétés, tirées de la barbarie, rendues plus heureuses par les soins de leurs législateurs, reconnoissantes de leurs bienfaits, obéirent de plein gré à des hommes si utiles, eurent en eux la confiance la plus entiere, reçurent avidement leurs leçons, adoptèrent indistinctement les vérités & les fables qu'ils voulurent annoncer, montrèrent la déférence la plus entiere pour eux; en un mot les chérirent, les respectèrent, & finirent souvent par les adorer, comme des êtres plus grands, plus sages, plus puissans que les mortels ordinaires.

D'où l'on voit que les hommes les plus utiles ont été les premiers législateurs, les premiers prêtres, les premiers souverains, les premiers dieux des nations. Nous voyons par-tout l'utilité déifiée. Des peuples ignorans, languissans dans la misere, ne subsistans qu'avec peine, exposés continuellement aux rigueurs de la nature, sans moyens de s'en garantir, durent regarder comme

des êtres d'un ordre ſupérieur, comme des puiſſances ſurnaturelles, comme des divinités, ceux qui leur apprirent à ſoumettre la nature elle-même à leurs propres beſoins. Tout eſt prodigieux, tout eſt *divin* pour l'homme ſans expérience : en conſéquence nous voyons, en tout pays, les peuples à genoux devant les perſonnages qui les premiers leur enſeignerent à cultiver, à ſemer, à moiſſonner. Les Oſiris, les Bacchus, les Cérès ne furent que des hommes expérimentés qui portèrent à des ſauvages des connoiſſances utiles; les Hercules, les Odins, les Mars nous montrent des guerriers qui apprirent aux nations l'art de ſe défendre & d'attaquer avec ſuccès. En un mot tous ceux qui s'annoncèrent par des découvertes, des talens, des qualités extraordinaires, ſont devenus les maîtres, les oracles & ſouvent les dieux des hommes.

C'eſt, ſans doute, là-deſſus que, dans l'origine ſe fonda le pouvoir de ces perſonnages céleſtes dont la mémoire & la vénération ſe ſont tranſmiſes juſqu'à nous. Les Orphée, les Moïſe, les Numa furent des êtres de ce genre,

ils devinrent, de leur vivant, les ſouverains abſolus des ſociétés qu'ils avoient formées. Leurs ſucceſſeurs héritèrent de leur pouvoir ; les peuples, accoutumés à leur joug, ſoit par déférence à leurs volontés, ſoit par reconnoiſſance pour leur mémoire, eurent pour ces ſucceſſeurs, ou pour leurs deſcendans, la même ſoumiſſion qu'ils avoient montrée à leurs prédéceſſeurs ou leurs pères. Ils furent honorés, obéis, enrichis ; on continua de recevoir leurs arrêts, ils furent chargés de veiller à la sûreté publique, on leur laiſſa le pouvoir illimité de régler le ſort de la ſociété, qui les rendit dépoſitaires de ſes forces, de ſes richeſſes, & de ſon autorité. *

* Il eſt évident que, par une ſuite de leurs anciens préjugés, les nations prennent encore leurs ſouverains pour des dieux. En effet il ſaudroit des forces plus qu'humaines & des talens divins pour qu'un ſeul homme pût remplir dignement les fonctions & les devoirs immenſes de la ſouveraineté, devenus ſi compliqués depuis que les peuples ſe ſont civiliſés. Auſſi, pour l'ordinaire, les princes ne gouvernent point par eux-mêmes ; ſouvent ils n'ont aucune idée des devoirs de leur place, & des beſoins de l'Etat. Preſque par-tout le chef eſt une idole muette ;

Mais l'abus accompagne communément le pouvoir ; les hommes qui, dans l'origine, avoient été utiles, devinrent bientôt inutiles & dangereux. La puiſſance, qui leur avoit été confiée par la ſociété, fut tournée contre elle même ; les chefs des nations ſéparerent leurs intérêts de ceux de leurs ſujets ; ils ſe liguerent avec quelques uns d'entre eux pour ſubjuguer & dépouiller tous les autres ; dépoſitaires des richeſſes publiques, diſpenſateurs des récompenſes, maîtres abſolus des graces, ils ne les répandirent que ſur ceux qui furent utiles pour eux-mêmes & nuiſibles à leurs concitoyens. Les Prêtres, deſtinés à inſtruire les peuples, formerent un ordre à part plus inſtruit que les autres, qui n'eut pour objets que de les tromper, de les tenir dans l'ignorance, afin de les ſoumettre & de les dévorer à l'aide de l'opinion. Ils prêtèrent leurs ſecours à la Tyrannie quand elle leur fut favorable, ils ſe déclarerent les ennemis de l'autorité légitime quand elle leur fut contraire ; leur empire ſubſiſte

dont les miniſtres interpretent les prétendus oracles.

encore parce que les peuples n'ont point acquis des lumieres ſuffiſantes pour découvrir la futilité & le danger de leur vaine ſcience.

Malgré les maux continuels que les peuples éprouvèrent, en tout tems, de la part de leurs guides temporels & ſpirituels, ils crurent toujours pouvoir attendre d'eux de la protection, des ſecours, du bonheur. Ils ſouſcrivirent à leurs caprices, ils obéirent à leurs décrets, ils adoptèrent ſans examen leurs opinions, leurs préjugés, leurs dogmes; ils continuerent à reſpecter des inſtitutions antiques, des uſages, des règles, des pratiques, des préceptes qu'ils crurent avantageux pour eux-mêmes, parce que leurs ancêtres y avoient été aveuglément ſoumis. En un mot ils s'imaginèrent toujours voir des dieux dans leurs ſouverains les plus incapables ou les plus méchans; ils crurent voir des hommes éclairés de lumieres ſurnaturelles, doués d'une ſageſſe conſommée, d'une probité à toute épreuve dans leur Prêtres; ils crurent voir les défenſeurs de la patrie dans les guerriers qui la retenoient dans les chaînes de la ſervitude; ils crurent voir des hommes uti-

les & reſpectables dans ceux à qui l'intrigue & la faveur avoient procuré des places, des honneurs, des diſtinctions qu'ils ſuppoſerent des récompenſes du mérite. Ils crurent voir des êtres d'un ordre ſupérieur dans tous ceux qui jouiſſoient de la grandeur, du pouvoir, de la naiſſance; ils conſidèrerent, ils honorèrent les ſignes de l'utilité dans ceux-mêmes qui furent les plus inutiles, ou même les plus dangereux à la ſociété.

Ainſi, par la ſuite de leurs préjugés habituels, les peuples continuèrent à reſpecter ſans raiſon les objets de l'admiration de leurs ancêtres; ils eurent une vénération traditionnelle pour des hommes que ſouvent leur mérite & leurs talens auroient dû placer au dernier rang. * Fiers des ſuffrages ſtupides d'une multitude ignorante, ils s'en prévalent inſolemment pour lui faire éprouver les plus cruels outrages: cou-

* Quelles que ſoient les préventions, tout homme raiſonnable ne pourra diſconvenir qu'un laboureur ou un artiſan, verſés dans leurs profeſſions, ne ſoient des citoyens plus utiles à la ſociété qu'un général d'armée dont l'incapacité la perd, qu'un pontife qui la trouble, &c.....

verts du maſque de l'utilité, ils recueillent ſans pudeur les fruits de la reconnoiſſance peu raiſonnée des peuples pour ceux, qui dans l'antiquité la plus reculée, leur ont procuré quelquefois des avantages réels, mais plus ſouvent encore imaginaires. Tels ſont les foibles titres que préſentent aux nations ceux qui jouiſſent excluſivement du droit de régler leurs deſtinées.

Les inſtitutions religieuſes & politiques, ainſi que les préjugés & les opinions des peuples, datent des tems d'ignorance, c'eſt-à-dire, de ces ſiècles où l'inexpérience & la foibleſſe des nations les livroient ſans réſerve au pouvoir de quelques hommes aſſez ruſés pour les ſéduire, ou aſſez forts pour les dompter. L'ignorance & la crainte ont fait naître les religions & les cultes; ainſi l'ignorance fut, en tout tems, la baſe du pouvoir ſacerdotal, qui ne peut ſubſiſter qu'autant que ſubſiſteront les ténébres de l'eſprit humain. L'imprudente reconnoiſſance des peuples, leur défaut de prévoyance, leurs idées ſuperſtitieuſes, enfin la violence ont fait éclore le deſpotiſme, le pouvoir illimité, les loix injuſtes, les diſtinctions partia-

les, les privilèges & les titres accordés aux ſoutiens d'une puiſſance illégitime. Ainſi le pouvoir arbitraire ne peut ſubſiſter qu'autant que ſubſiſteront l'imprudence & la ſtupidité des peuples qui s'en laiſſent accabler.

Avec des titres ſi peu fondés, ceſſons donc d'être ſurpris de voir ceux qui n'en ont point d'autres à préſenter, s'oppoſer au progrès de la vérité, dont la force feroit ceſſer le charme qui tient les nations engourdies. L'ignorance & l'erreur ſont favorables à ceux qui ont intérêt à nuire; l'obſcurité eſt l'azyle ténébreux de tous ceux qui trompent; la vérité eſt l'ennemie née des êtres malfaiſans ou qui ne veulent point ſe défaire de leurs projets dangereux; elle eſt l'amie des cœurs droits & ſincères & de tous ceux qui conſentent à revenir de leurs égaremens. La crainte de la vérité eſt un ſigne infaillible de l'impoſture, de la fraude, de la perverſité confirmée; s'irriter contre la vérité, s'en offenſer, la pourſuivre, la perſécuter, indiquera toujours une conſcience allarmée, qui tremble de voir ſa turpitude expoſée au grand jour, & payée du mépris ou de l'indignation qui lui

ſont dûs. Déclarer ſa haine contre la vérité, c'eſt proclamer ouvertement qu'on a ſujet de la craindre & que l'on eſt réſolu de perſiſter dans ſon iniquité.

Ces réfléxions peuvent expliquer la conduite que tiennent conſtamment tous ceux qui s'oppoſent avec fureur aux progrès de l'eſprit humain, & qui font des efforts continuels pour retenir les peuples dans les ténèbres de l'ignorance. C'eſt ainſi que le zèle, l'eſprit intolérant & perſécuteur des prêtres, leur inimitié pour la ſcience, leur haine pour la philoſophie & pour ceux qui la profeſſent, prouvent évidemment la conſcience qu'ils ont de la foibleſſe de leur cauſe, de la futilité de leurs ſyſtêmes, la crainte de voir leurs opinions diſcutées, & l'impoſture dévoilée aux yeux de l'univers. La cruauté de ces prêtres décèle la lâcheté de leurs ames; l'impoſture eſt toujours inquiète & craintive; la lâcheté fut toujours & perfide & cruelle, parce qu'elle ne ſe crut jamais en ſûreté; les méchans ne veulent jamais être vus tels qu'ils ſont; ils ſavent que le voile du préjugé

peut ſeul adoucir la difformité de leurs traits.

C'eſt d'après les mêmes principes que les tyrans déclarent une haine irréconciliable à la vérité, & s'efforcent d'écraſer ceux qui ont l'ame aſſez forte pour oſer l'annoncer. Dès que cette vérité les bleſſe, ils interpoſent habilement le voile de la religion entre eux & leurs ſujets; ils échauffent les peuples contre cette vérité, en la faiſant paſſer pour une ſédition, un délire, un attentat contre le ciel même, pour un blaſphême contre les repréſentans de la divinité. Au défaut de la religion, ils font intervenir l'intérêt public & déférent à la vengeance des nations ceux qui ont le courage de ſtipuler pour elles, de leur montrer leurs droits, de leur indiquer les routes du bonheur, de les déſabuſer des opinions funeſtes dont elles ſont les victimes. En un mot, à l'aide de la loi, qui n'eſt communément que l'expreſſion de ſon propre caprice, le tyran traveſtit l'ami du genre humain, le bienfaiteur de ſes concitoyens en un rebelle, un infâme, un pertubateur, dont les fureurs doivent être rigoureuſement châtiées. Que prouve

cette conduite inique des maitres de la terre, ſinon une conſcience allarmée, une défiance inquiète ſur la réalité de leurs droits, un deſſein permanent de continuer à opprimer des peuples dont l'ignorance & la ſtupidité ſont les uniques appuis de la puiſſance odieuſe qu'on exerce contre eux?

Le plus grand nombre des hommes craint la vérité parce qu'il craint d'être apprécié & mis au deſſous de la valeur que lui attache le préjugé, ou qu'il ſe fixe à lui-même. Tout homme qui pèſe les choſes dans la balance de l'utilité, eſt un juge incommode pour des impoſteurs ou des charlatans, qui ſentent qu'ils ont tout à perdre de l'examen. La grandeur réelle accompagnée de la vertu, de la bienfaiſance, de l'équité ne craint point les approches du ſage; elle eſt bien plus flattée des ſuffrages de l'homme éclairé que des reſpects imbécilles d'une multitude ignorante & ſervile. La grandeur factice & fauſſe eſt ombrageuſe, elle a la conſcience de ſa propre petiteſſe ou de ſa perverſité; elle évite avec raiſon les regards pénétrans qui pourroient démêler l'homme mépriſable au travers des

titres, des honneurs, des dignités ; il ne lui faut que des flatteurs, des ſtupides, des délateurs, des ſycophantes, des complaiſans diſpoſés à dévorer des outrages pour obtenir des graces. L'homme droit, qui connoît la vérité, a communément l'ame haute : la conſcience de ſa propre dignité l'empêche de s'avilir ; il ſe reſpecte lui-même ; il ne s'abaiſſe point à l'intrigue ; il ſait qu'elle n'eſt faite que pour ceux qui n'ont ni talens ni vertus : l'éclat ni la grandeur ne lui en impoſent point ; il connoît ſes droits, il ſçait qu'il eſt homme, & que nul mortel ſur la terre ne peut, ſans ſe dégrader & ſe déshonorer, exercer un pouvoir inique ſur lui ; il ſait que l'oppreſſeur injuſte & les eſclaves qui l'applaudiſſent ſont les plus mépriſables des humains. Il ne pliera dont point un genou ſervile devant eux ; ſi la noble fierté de ſon cœur s'oppoſe à ſa fortune, il ſera conſolé par l'eſtime des gens de bien. Le vrai ſage ne rend hommage qu'au mérite, aux talens, à la vertu ; il ne prodiguera jamais ſon encens au faſte, au crédit, au pouvoir ; il payera librement un tribut légitime à la puiſſance lorſqu'il la verra vraiment

ment occupée du bonheur des hommes. Il reconnoît un ordre *hiérarchique* dans la ſociété ; il ſait que le ſouverain qui remplit ſes devoirs difficiles, eſt le premier des hommes ; il ſait que le Miniſtre qui travaille péniblement au bonheur des nations, eſt le plus grand des citoyens ; il ſait que le mérite & les talens unis à la grandeur en ſont bien plus éclatans ; il ſait que celui qui ſert vraiment la patrie doit être chéri, diſtingué, reſpecté. Il ſait que le vrai mérite eſt acceſſible au mérite, & que la grandeur éclairée eſt diſpoſée à prévenir, encourager, à tendre la main aux talens dans l'obſcurité, & qu'il ſeroit inutile & dangereux pour l'homme de bien de ſe préſenter aux yeux de l'ignorance ſuperbe, de l'arrogance hautaine, de la perverſité ſoupçonneuſe. * Enfin il ſait que l'homme de génie, peu fait à l'intrigue & au manège, ne peut lutter avec ſuccès contre la médiocrité toujours ſouple & rampante.

Ainſi la vérité & ceux qui l'ont mé-

* *Virtus, repulſæ neſcia ſordidæ;*
intaminatis fulget honoribus.
HORAT. LIB. III. OD. 2.

ditée ne peuvent être des objets déplaisans, que pour ceux qui, dépourvus de mérite & de grandeur réelle, se sont habitués à se repaître de chimères & à faire valoir des titres frauduleux. L'homme de bien ne s'approche de la grandeur que lorsque la grandeur l'appelle. C'est quand le souverain s'occupera sincérement de l'utilité générale que le philosophe aura l'ambition de servir son pays; rien de plus déplacé, de plus inutile, de plus odieux que l'homme qui pense dans une nation livrée au despotisme, à l'imprudence, au luxe, à la corruption; les idées les plus saines, les plus évidentes paroissent des systêmes chimériques à des êtres frivoles qui n'entendent jamais le langage de la raison; l'impéritie trouve impraticables les moyens les plus simples & les plus efficaces; le despote est un enfant dépourvu de prévoyance; il ignore l'art de préparer les événemens, de semer pour recueillir; de planter pour obtenir des fruits: toujours guidé par le caprice du moment, il ne s'occupe jamais du bonheur à venir; tous ceux qui osent réclamer contre ses puériles fantaisies, lui paroissent des censeurs

incommodes, des rêveurs ridicules, des frondeurs haïſſables, des ſujets ſéditieux. Des chefs imprudens ne ſont point en état d'enviſager le lendemain, il n'écoutent que ceux qui leur fourniſſent les moyens de ſatisfaire ſur le champ leurs deſirs pétulans. La réflexion meûrit l'eſprit; le ſage eſt un homme fait, qui dans un pays frivole ſe trouve entouré d'une troupe inconſidérée dont il excite la riſée ou la haine dès qu'il entreprend de faire parler la raiſon. L'homme de génie n'eſt qu'un rêveur pour des hommes ordinaires; l'homme de bien eſt odieux pour des êtres corrompus; le ton mâle de la vérité eſt trop fort pour des mortels efféminés qui ſe ſentent trop foibles pour arrêter un état ſur le penchant de ſa ruine: il n'y a que des ames fortes qui puiſſent exécuter ou ſaiſir les projets du génie.

Que l'on ceſſe donc d'être étonné du déchaînement preſqu'univerſel qui s'éleve contre la philoſophie ou contre ceux qui ont le courage d'annoncer la vérité, & de ſtipuler les intérêts du genre humain. La politique, ainſi que la théologie, eſt devenue un monopole entre les mains de quelques hommes,

qui ſeuls ſe prétendent en droit de s'occuper des intérêts des nations ; quiconque, ſans leur aveu, a la témérité de penſer au bien public, eſt traité de la même maniere que les marchands frauduleux. Ce n'eſt jamais qu'en fraude que la vérité ſe fait jour dans un pays mal gouverné, dont le menſonge eſt la monnoie courante. Ce n'eſt qu'en travaillant ſous terre qu'on creuſera la ruine des formidables remparts que l'erreur oppoſe par-tout à la félicité des hommes.

Les grands & le peuple ſont, dans toutes les nations, les derniers qui s'éclairent, parce qu'ils connoiſſent le moins l'intérêt qu'ils ont de s'éclairer ; d'ailleurs les premiers croient recueillir tout ſeuls les fruits des erreurs de la terre. Le vulgaire ne connoît preſque jamais la vraie ſource de ſes maux : lorſque ſes peines ſont pouſſées à l'excès, lorſqu'il eſt au déſeſpoir, il y cherche des remèdes violens, qui finiſſent communément par les multiplier. C'eſt alors que les princes, ſouvent aux dépens de leur trône & de leur vie, ſont forcés de reconnoître le danger de commander à des hommes abrutis ; c'eſt

alors que ces deſpotes inconſidérés voient l'étendue des dangers dont l'abus du pouvoir eſt toujours accompagné ; * c'eſt au ſein de la diſgrace & de l'infortune où le caprice les plonge, que les grands s'apperçoivent qu'ils ſont eux-mêmes les victimes de la tyrannie qu'ils ont alimentée. **.

Nul homme, dans les états, n'eſt donc vraiment intéreſſé au maintien des préjugés. L'impoſture & l'erreur ne donneront jamais que des avantages paſſagers, que des reſſources peu ſûres, qu'une puiſſance chancelante, que des titres incertains & fragiles : il n'y a que la vérité, la raiſon, la vertu qui puiſſent donner une force, une ſécurité complette. Le ſouverain ne peut être puiſſant qu'à la tête d'un peuple floriſſant & nombreux ; il ne peut être aimé que par un peuple ſenſible à ſes bienfaits & à ſes ſoins ; il ne peut être courageuſement défendu que par un

* *Ea demùm tuta eſt potentia quæ viribus ſuis modum imponit.*

PLIN. *Panehyr.*

** *Neque enim lex æquior ulla*
Quàm necis artifices arte perire ſuâ.

peuple magnanime, qui ſe ſente intereſſé à la conſervation de ſon maître ; ce maître ne peut avoir des ſujets intrépides, induſtrieux, vertueux, attachés à la patrie, que quand il commande à des hommes libres. Les grands n'ont une grandeur réelle que quand ils ſont libres eux-mêmes ; il n'eſt point de grandeur pour des eſclaves, que le ſouffle d'un Sultan peut, à chaque inſtant, précipiter dans la pouſſiere. Il ne peut y avoir de vraie grandeur, de vrai courage, de vraie patrie ſans liberté ; le tyran eſt lui-même l'eſclave de ſes craintes, & des ſatellites qui l'entourent : ſa vie & ſa couronne ſont à tout déſeſpéré qui bravera la mort. Le prince n'eſt libre & ſûr qu'au milieu de citoyens contens. Un peuple bien gouverné n'eſt point tenté de changer de maître ; un peuple aveugle & malheureux eſt toujours dangereux : ſi une nation éclairée eſt difficile à tyranniſer, elle eſt facile à gouverner ; elle ne deviendra point aiſément le jouet ou l'inſtrument ni du fanatiſme religieux ni de l'ambition des méchans.

Si l'Europe a des avantages ſur les autres parties de notre globe, c'eſt ſans

doute à la ſupériorité de ſes lumieres qu'elle eſt redevable de ſes forces & de ſa gloire. Parmi les nations Européennes, quelles ſont les plus actives, les plus riches, les plus floriſſantes? Ce ſont évidemment celles qui ſont les plus éclairées. L'on a vu de tout tems les nations les plus libres & les moins ſuperſtitieuſes, prendre un aſcendant néceſſaire ſur celles qui étoient accablées ſous la tyrannie politique & religieuſe. L'on a vu avec étonnement le Batave peu nombreux, privé des faveurs de la nature, faire trembler la monarchie la plus redoutable de notre monde, & proſpérer tandis que ſes anciens tyrans ſont tombés dans la décadence & le mépris. Les princes, les miniſtres, les grands, à la vue des conſéquences funeſtes de leurs délires, de l'épuiſement que leurs caprices réitérés ont cauſé, du découragement que l'oppreſſion a produit, de l'abjection & du mépris où les met leur imprudence, ſont, quelquefois trop tard, forcés de recourir à la ſageſſe qu'ils ont long-tems dédaignée, aux lumières qu'ils ont mépriſées, à la vérité qu'ils ont eue en horreur.

La néceſſité ramene tôt ou tard les hommes à la vérité ; vouloir lutter contre elle, c'eſt lutter contre la nature univerſelle, qui force l'homme de tendre au bonheur dans chaque inſtant de ſa durée. Ainſi, malgré tous les efforts de la tyrannie, malgré les violences & les ruſes du ſacerdoce, malgré les ſoins vigilans de tous les ennemis du genre humain, la race humaine s'éclairera ; les nations connoîtront leurs véritables intérêts ; une multitude de rayons raſſemblés formera quelque jour une maſſe immenſe de lumiere qui échauffera tous les cœurs, qui éclairera les eſprits, qui environnera ceux-mêmes qui cherchent à l'éteindre. Si la vérité, concentrée dans l'eſprit d'un petit nombre d'hommes, fait des pas lents ils n'en ſont pas moins ſûrs ; elle ſe répand de proche en proche, & finira par produire un embraſement général dans lequel toutes les erreurs humaines ſe trouveront conſumées.

Ne regardons point cette eſpérance comme chimérique & vaine ; l'impulſion eſt donnée : à la ſuite d'un long aſſoupiſſement dans les ténèbres de l'ignorance & de la ſuperſtition, l'homme

s'eſt enfin réveillé ; il a repris le fil de ſes expériences ; il s'eſt défait d'une portion de ſes préjugés, il a pris de l'activité ; le commerce l'a mis en ſociété avec les êtres de ſon eſpèce ; les mortels on fait un trafic de leurs idées, de leurs découvertes, de leurs expériences, de leurs opinions. Des inventions ingénieuſes facilitent la propagation des vérités : l'Imprimerie les fait circuler promptement & conſigne à la poſtérité des découvertes dont elle pourra faire uſage. Des ouvrages immortels ont porté les coups les plus ſûrs au menſonge ; l'erreur chancelle de toutes parts ; les mortels, en tout pays, appellent la raiſon à grand cris, ils la cherchent avidement : raſſaſiés des productions propres à les amuſer dans leur enfance, ils demandent une pâture plus ſolide ; leur curioſité ſe porte irréſiſtiblement vers les objets utiles, les nations, forcées par leurs beſoins, ſongent par-tout à réformer des abus, à s'ouvrir de nouvelles routes, à perfectionner leur ſort. Les droits de l'homme ont été diſcutés, les loix ont été examinées & ſeront ſimplifiées, la ſuperſtition s'eſt affoiblie, & par-tout les

peuples ſont devenus plus raiſonnables, plus libres, plus induſtrieux, plus heureux, dans la même progreſſion que leurs préjugés religieux & politiques ont diminué.

En un mot l'homme s'occupe partout de ſon bonheur; malgré la lenteur des progrès de ſon eſprit, il reſſent vivement l'impulſion qu'il a reçue: les obſtacles qu'on oppoſe à ſa tendance & à ſa marche ne feront que le rendre plus opiniâtre; ceux-mêmes qui ſe ſont efforcés d'éteindre les lumieres n'ont fait que les répandre; le grand homme eſt par-tout aſſûré des ſuffrages du génie, de la probité, de la raiſon; celui qui a trouvé la vérité, échauffé de ſon beau feu, brûle de le communiquer aux autres; enivré d'un enthouſiaſme utile, il ferme les yeux ſur les obſtacles & les dangers; la ciguë que la tyrannie lui préſente, les coups dont elle le frappe, loin de briſer le reſſort de ſon ame, le font réagir avec plus d'énergie; au défaut de la reconnoiſſance de ſes contemporains, ſon imagination s'allume à la vue de la poſtérité, qui, plus éclairée, comprendra mieux ſon langage, rendra juſtice

à ſes travaux, & reconnoîtra l'utilité de ſes principes, que la ſtupidité regarde comme les rêves d'un cerveau dérangé, comme des ſyſtémes impraticables, comme des paradoxes inſenſés.

Mais qu'eſt ce qu'un *parodoxe*, ſinon une vérité oppoſée aux préjugés du vulgaire, ignorée du commun des hommes, & que l'inexpérience actuelle les empêche de ſentir? Un paradoxe eſt pour l'ordinaire le réſultat d'une longue ſuite d'expériences & de réflexions profondes dont peu d'hommes ſont capables: ce qui eſt aujourd'hui un paradoxe pour nous, ſera pour la poſtérité une vérité démontrée. L'homme de génie penſe de ſon tems comme penſera l'avenir; il n'eſt point de ſon ſiecle, il parle très-ſouvent une langue inintelligible pour lui. Les philoſophes profonds ſont les vrais *prophétes* du genre humain. Le ſage ſait que les routes battues ne conduiſent qu'à des erreurs univerſelles, & que le ſeul moyen de rencontrer la verité eſt de s'écarter du chemin où la multitude s'égare.

De ſon vivant le philoſophe qui penſe avec courage, ou dont l'eſprit réſiſte

au torrent de l'opinion, paroît ou un homme étrange ou un téméraire puniſſable, ou un fou ridicule; ſes idées ne ſont approuvées que par ceux qui penſent comme lui; leur ſuffrage lui ſuffit, il a pour lui ſes vrais juges, il jouit de la recompenſe de ſes peines; * il ſe conſole des mépris; il en appelle à la raiſon future de la ſentence de ces juges frivoles ou intéreſſés, qui ne connaiſſent d'autre régle que leurs paſſions ou qu'une routine ſtupide. L'avenir qu'il a devant les yeux le dédommage du préſent. Il ſait que, ſemblable au grain de bled, ce n'eſt qu'après avoir été enfoui dans la terre que le philoſophe eſt fait pour donner ſon fruit. Si le deſir de la gloire & l'heureuſe illuſion des ſuffrages de la poſtérité ne ſoutenoient, dans quelques ames, l'amour de la vérité, l'indignation contre l'iniquité, l'enthouſiaſme du bien public, bientôt la terre ſeroit privée d'êtres penſans & le genre humain, en proie aux impoſteurs qui le trompent,

* *Philoſophia paucis eſt contenta judicibus, multitudinem conſultò ipſa fugiens, eique ipſi & ſuſpecta & inviſa.*

TUSCULAN. II.

aux tyrans qui l'abrutiſſent, aux vices qui le déchirent, n'auroit plus ni raiſon, ni vertus, ni bonheur.

Malgré l'obſcurité du crépuſcule où les nations ſemblent encore errer, des coups fréquens de lumière annoncent l'aurore & la venue du grand jour; la vérité, comme le ſoleil ne peut point rétrograder; les ténebres diſparoiſſent d'une façon ſenſible; les ſavans des nations ſont dans un commerce perpétuel; ces heureux coſmopolites, en dépit des inimitiés politiques, demeurent toujours liés; les ouvrages du génie ſe répandent en tous lieux; une découverte intéreſſante paſſe en un clin d'œil, des climats hyperboréens juſqu'aux colonnes d'Hercule; un livre qui renferme des vérités utiles ne périt plus: la tyrannie la plus acharnée ne peut plus étouffer les productions de la ſcience; la typopraphie rend indeſtructibles les monumens de l'eſprit humain. Les nations Européennes, ſans une révolution totale du globe, ne retomberont jamais dans cette barbarie, qui fut ſi longtems leur partage & dans laquelle la ſuperſtition & le deſpotiſme tâchent en vain de les faire rentrer.

Les circonſtances des nations, leurs intérêts mal entendus, les paſſions de leurs chefs, des événemens imprévus pourront bien arrêter ou retarder quelque tems les progrès des connoiſſances ; mais la vérité, ſemblable au feu ſacré, ſera toujours conſervée quelque part : dès que les hommes voudront s'inſtruire il leur ſera facile de reprendre le fil des expériences ; les digues mêmes que l'on oppoſe à la ſcience & à la vérité ne ſerviront qu'à pouſſer plus fortement les mortels à les chercher, & leur donneront de nouvelles forces pour l'atteindre. L'eſprit humain s'irrite des entraves qu'on lui met ; la vérité, ſemblable aux eaux long tems accumulées, renverſera quelque jour les vains obſtacles de l'erreur.

Que les hommes qui penſent répandent donc les lumieres qu'ils ont acquiſes ; qu'ils écrivent, qu'ils laiſſent aux races futures des traces de leur exiſtence ; que, ſenſibles à la gloire, ils ſoient touchés de l'idée de ſe ſurvivre ; qu'ils laiſſent des monumens qui dépoſent qu'ils n'ont point inutilement vécu. Si leurs ouvrages ſont vrais,

s'ils ſont vraiment utiles, ni la rage impuiſſante de la tyrannie, ni les clameurs intéreſſées du ſacerdoce, ni les cenſures de l'ignorance, ni les fureurs de l'envie ne pourront les abolir; ils paſſeront de races en races; la gloire de leurs auteurs ne ſe flétrira point; l'immortalité couronnera leurs travaux.

Ainſi, ſages! je le répète, vous n'êtes point les hommes de votre tems; vous êtes les hommes de l'avenir, les précurſeurs de la raiſon future. Ce ne ſont ni les richeſſes, ni les honneurs, ni les applaudiſſemens du vulgaire que vous devez ambitionner; c'eſt l'immortalité. Répandez donc, à plaines mains, des vérités; elles fructifieront un jour. Trop ſouvent, il eſt vrai, vous ſemez dans une terre ingrate; vos ſervices ſont payés de la haine la plus cruelle; des perſécutions vous menacent; le préjugé condamne & flétrit vos écrits, la grandeur les dédaigne, la frivolité les juge ridicules; mais ne ſouffrez point que l'injuſtice & la folie briſent le reſſort de vos ames: laiſſez rugir la tyrannie; laiſſez tonner la ſuperſtition; laiſſez ſiffler les ſerpens de l'envie; le vrai mérite,

comme le ſoleil, peut-être quelque tems offuſqué par des nuages, mais il en ſort toujours plus éclatant & plus pur. Si la nature humaine eſt ſuſceptible de perfection; ſi l'eſprit humain n'eſt point fait pour s'égarer toujours; voyez dans l'avenir la ſageſſe & la vérité devenir les guides des rois, les légiſlatrices des peuples, les objets du culte des nations. Voyez les noms des apôtres de la raiſon gravés au temple de mémoire. Voyez les interprêtes de la nature chéris & démommagés des injuſtices & des mépris de leur ſiecle. Comptez que la raiſon eſt un aſyle auquel les paſſions des hommes les forceront enfin de recourir: la vérité eſt un roc inébranlable contre lequel les tempêtes qui agitent le genre humain obligeront ſes erreurs de venir ſe briſer.

Que dis-je? nul homme de génie n'eſt, même de ſon tems, privé de récompenſe. En dépit des menaces de la grandeur, des calomnies de l'impoſture, des injuſtices de l'envie, des ſarcaſmes de la frivolité, le grand homme jouit des applaudiſſemens que ſon cœur doit deſirer. Nul ouvrage inté-

reſſant, pour l'eſpece humaine, & vraiment digne d'eſtime ne tombe dans l'oubli. Un bon livre ſurnage toujours au torrent de l'erreur; la voix du menſonge, de la critique, de l'impoſture, eſt ſouvent forcée de joindre en frémiſſant ſon ſuffrage à celui des mortels qui applaudiſſent la vérité.

Quel eſt en effet chez les hommes l'ouvrage vraiment utile qui ſoit tombé dans l'oubli? Ne jouiſſons-nous pas avec reconnoiſſance des leçons que nous ont tranſmiſes nos ſages maîtres da l'antiquité? Ne béniſſons-nous pas la mémoire de ces génies bienfaiſans qui ſouvent, pour nous inſtruire, ſe ſont expoſés à l'oſtraciſme, à l'exil, à la mort? Enrichis de leurs découvertes, aidés de leurs conſeils, ne ſommes-nous pas à portée de marcher en avant? Déja le genre humain s'eſt acquis un vaſte fonds de lumieres, d'expériences, de vérités; un grand nombre d'êtres penſans s'eſt occupé des moyens de rendre l'homme heureux; la religion, la juriſprudence, la morale ont été miſes dans la balance; la ſcience de la nature, la médecine, la chymie, l'aſtronomie, la navigation, tendent de jour en jour

à la perfection ; on a quitté le ſyſtême pour conſulter l'expérience, pour amaſſer des faits, pour chercher la vérité ; ne doutons pas qu'elle ne ſe trouve, & qu'elle ne devienne un jour le guide ſûr des nations depuis tant de ſiecles égarées par l'opinion. La vérité eſt le lien commun de toutes les connoiſſances humaines ; elle ſont faites pour ſe procurer un appui réciproque ; nous ne pouvons douter qu'elles ne forment un jour un vaſte fleuve, qui entraînera toutes les erreurs & les barrieres impuiſſantes qu'on oppoſe à ſon cours.

Opinionum commenta delet dies, Naturæ judicia confirmat.

CICERO.

FIN.

TABLE
DES
CHAPITRES.

CHAP. I. *De la vérité ; de ſon utilité : des ſources de nos préjugés.* Page 8

II. *La vérité eſt le remède des maux du genre humain ; elle ne peut jamais nuire. De la raiſon, & des avantages qu'elle procure.* 25

III. *Le Peuple eſt ſuſceptible d'inſtruction. Eſt-il dangereux de l'éclairer ? Des maux qui réſultent de l'ignorance des peuples.* 53

IV. *La vérité n'eſt pas moins néceſſaire aux ſouverains qu'aux ſujets. De la corruption & des vices qui réſultent des préjugés des ſouverains.* 83.

V. *De la vénération pour l'antiquité, ou du reſpect que les hommes ont pour les uſages, les opinions & les inſtitutions de leurs peres.* 105

VI. *Les préjugés religieux & politiques corrompent l'eſprit & le cœur des ſouverains & des ſu-*

jets. Le citoyen doit la vérité à ſes concitoyens. 137

VII. *De la philoſophie ; des caracteres qu'elle doit avoir ; du but qu'elle doit ſe propoſer.* 166

VIII. *De la philoſophie pratique & de la philoſophie ſpéculative.* 195

IX. *Des motifs qui doivent animer le philoſophe. Du courage que doit inſpirer la vérité.* 221

X. *De l'antipathie qui ſubſiſta toujours entre la philoſophie & la ſuperſtition. De l'eſprit philoſophique, & de ſon influence ſur les lettres & les arts.* 243

XI. *De la cauſe des vices & des incertitude de la philoſophie. Du Scepticiſme & de ſes bornes.* 275

XII. *Si la philoſophie contribue au bonheur de l'homme & peut le rendre meilleur.* 309

XIII. *Des vraies cauſes de l'inefficacité de la philoſophie. La vraie morale eſt incompatible avec les préjugés des hommes.* 339

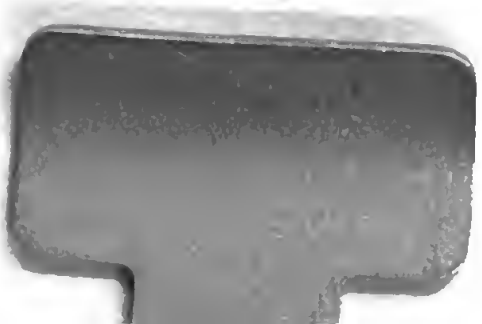
XIV. *La vérité doit triompher tôt ou tard des préjugés & des obſtacles qu'on lui oppoſe.* 384

FIN DE LA TABLE.

A01
1453730

XXIII
B
34

11033



Digitized by Google